Pièce n°01A

PONT-SAINT-ESPRIT

Plan de Sauvegarde et de Mise en Valeur



RAPPORT DE PRESENTATION - Volume 1

LE CONTEXTE HISTORIQUE ET L'EVOLUTION DE LA VILLE

Valérie ROUSSET – Bernard WAGON – Carole JAFFRE – Gabrielle WELISCH -

PSMV approuvé par arrêté préfectoral du 2 mars 2020

U.D.A.P. du Gard

Ministère de la Culture et de la Communication
D.D.T.M. du Gard, secrétariat du P.S.M.V.

Ministère de l'Ecologie, du Développement durable et de l'Energie
Service Urbanisme-Foncier-Agriculture / Ville de Pont-Saint-Esprit

CONTEXTE HISTORIQUE ET EVOLUTION URBAINE

1 – LE CONTEXTE HISTORIQUE ET L'EVOLUTION DE LA VILLE

LA VILLE MEDIEVALE

La ville de Saint-Saturnin du Port, future Pont-Saint-Esprit, prit place autour d'un prieuré clunisien (X^e siècle) à quelques encablures à peine de la confluence de l'Ardèche sur la rive droite du Rhône, axe sud-nord du commerce du sel, à la hauteur d'une rupture de charge, dite le « malatrat » (le « mauvais passage »). Celui-ci imposait aux mariniers un transbordement des marchandises sur des embarcations plus légères pour gagner le nord du fleuve (Faucherre, 2000, p. 260) (fig. 45).
La construction du pont sur le fleuve, débutée en 1265 et achevée en 1309, dota la ville d'un nouveau pouvoir stratégique et économique pour la sécurité et le commerce du sud du royaume de France (Catarina, p. 133). Le Rhône ne pouvait être franchi que par quatre ponts : les ponts de Lyon et de Vienne furent détruits au XVII^e siècle, le pont Saint-Bénezet d'Avignon fut en partie détruit en 1479 et définitivement abandonné en 1679 ; ainsi seul le pont du Saint-Esprit assurait le passage sur le fleuve tumultueux à la fin du XVII^e siècle. Sans attendre le Grand Siècle, la ville avec son pont et son port fluvial possédaient depuis le Moyen Age une situation privilégiée au croisement des deux axes, l'un nord-sud en provenance de la Camargue, l'autre est-ouest entre Vivarais et Dauphiné. Pont, enrichi par la fiscalité du sel (le « petit blanc », taxe sur le sel) devint rapidement le plus important grenier à sel sur le Rhône approvisionné par les salines de Peccais en Camargue (Faucherre, 2000, p. 260). Pendant les guerres de Religion, le contrôle du pont permettait au royaume d'isoler les protestants languedociens de ceux du Dauphiné en défendant l'axe est-ouest et le franchissement du Rhône. La ville fut donc un véritable carrefour, avec son port saunier et son pont jeté sur le Rhône qui fut, avec le commerce du sel, la « colonne vertébrale » de la fiscalité de la ville dès le début du XIV^e siècle, avant que celle-ci ne devienne, dès le dernier quart du XVI^e siècle, une sentinelle royale contre la diffusion de la Réforme protestante.

Le monastère bénédictin Saint-Pierre : les origines du bourg Saint-Saturnin (X^e siècle)

La cité s'est développée sur le rocher Saint-Pierre dominant la rive droite du Rhône à partir d'un monastère clunisien fondé en 948 (Girard, 2000, p. 213) grâce aux dons de l'archevêque Géraud, fils du vicomte d'Uzès, du *mansus indominicatus* de Saint-Saturnin du Port (Gouron, p. 24). L'église de la « septième fille » de l'Ordre, qui participe ainsi à une nouvelle grande vague de christianisation, prend place au sud du cimetière paroissial de l'église Saint-Saturnin.

L'édifice est reconstruit vers 1180 selon un plan composé d'une nef unique de quatre travées, voûtée d'un berceau brisé, et bordée par des chapelles latérales, d'une abside semi-circulaire et probablement d'un transept, couvert à sa croisée d'une coupole – on conserve de son premier état un contrefort incluant un panneau déprimé (Girard, 2000, p. 233).
Le chœur, sis à l'est, est reconstruit entre 1306 et 1308. Le nouveau prieur, Guy de Clermont, qui partage la seigneurie avec le roi de France, Philippe le Bel depuis 1302 (Girard, 2000, p. 235), met en chantier le nouveau sanctuaire en adoptant le vocabulaire architectural et ornemental d'Ile de France, signe de la pénétration de l'art royal en Languedoc rhodanien. Avec l'aide financière de l'ordre de Cluny, le chantier, qui consiste à accoler à la vieille nef romane une abside gothique avec chapelles précédée d'un transept, prend fin en 1308.
Le cloître, autour duquel s'ordonnent les bâtiments conventuels, se développait au sud contre l'église ; sa construction aurait débuté vers 1045. En 1562, le baron des Adrets, à la tête des troupes protestantes, détruit les bâtiments ainsi que la plus grande partie de l'église.



Plan de la ville, fin du XVIII^e siècle. AD 30, 3 E 139. Détail sur l'ancien cloître Saint-Pierre (b). A droite, la confluence de l'Ardèche et du Rhône vue depuis la couverture de l'église Saint-Pierre.

D'après Marcel Gouron (1934) et au vu du plan de la ville de la fin du XVIII^e siècle, les bâtiments monastiques se développaient au sud de l'église sur le haut du rocher qui dominait le fleuve. Le cloître flanquait la façade méridionale de l'église entre deux tours. La salle capitulaire était à l'est, au sud se trouvait le réfectoire au-dessus duquel se situaient l'hôtellerie, l'infirmerie et la chantrerie. Le logis du prieur était placé à l'est. Une cour, bordée par les fours banaux, la boucherie et l'écorchoir, les remises et les écuries, occupait la partie au sud du réfectoire.



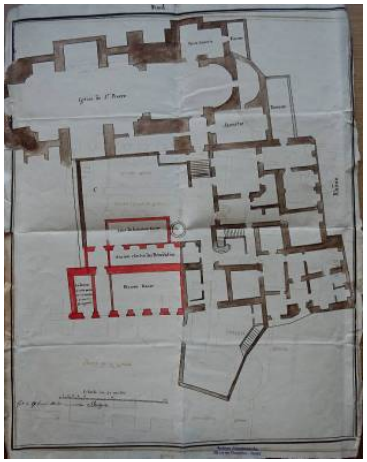
L'église Saint-Pierre implantée au X^e siècle sur le rocher Saint-Pierre en surplomb sur le Rhône.



Léon Alègre. Les quais. Avant 1844.



La place George Ville se développe sur l'emplacement de l'ancien cloître



Plan de l'église en 1830, dressé par le maçon Allègre. AD 30, 2 O 1340. Cl. V. Rousset, 2014. Le document montre les diverses constructions établies sur l'emprise de l'ancien enclos monastique au sud de l'église.



Chapelle nord de l'abside gothique de l'église Saint-Pierre. Buste de Philippe le Bel (1304-1308).



Chapelle est de l'abside gothique de l'église Saint-Pierre. Buste de l'abbé de Cluny, Bertrand du Colombier (1304-1308) représenté avec sa crosse.

La seigneurie

Le prieur, qui exerce son autorité sur la communauté, reconnaît en 1164 au comte de Toulouse la juridiction pérégrine exercée par un bayle comtal auquel succède un bayle royal lors de la réunion du comté de Toulouse au royaume de France en 1271 (Gouron, p. 206). Cet administrateur exerce avec le prévôt prieural la justice et perçoit droits et revenus. La cour temporelle du prieur siège dans la salle placée au-dessus du marché en 1265 ; celle du juge royal, dans la salle haute de la maison de Raymond de Piolenc (maison des Chevaliers). De par sa position géographique, Saint-Saturnin intéresse au plus haut point le domaine royal. En 1302, le paréage est conclu entre le Roi, représenté par le sénéchal de Beaucaire et de Nîmes, et le prieur de Saint-Saturnin (Gouron, p. 210). Les coseigneurs administrent dès lors ensemble la communauté. Un document de 1231 porte mention des consuls, représentants des habitants, qui interviennent dans la levée des tailles par quartiers (Gouron, p. 242).

Le bourg de Saint-Saturnin-du-Port et son évolution à partir du XI^{e} siècle

Les enceintes urbaines

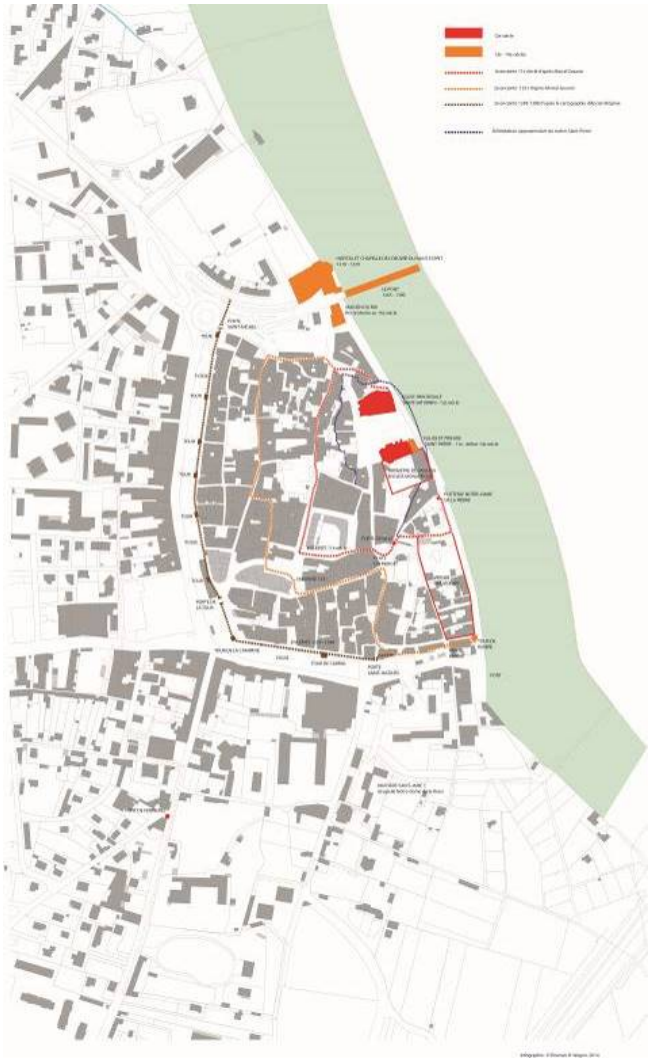
D'après l'historiographie (Gouron), trois enceintes concentriques ont illustré durant le Moyen Age les différentes phases de l'évolution urbaine du bourg de Saint-Saturnin.

. La première enceinte (XI^{e} siècle)

Un bourg aurait été protégé dès le XI^{e} siècle par une enceinte doublée d'un fossé alimenté en eau par le ruisseau des Calquières situé au nord. Une entrée au sud et un accès sur le Rhône (la *posterle* Notre-Dame de la Pierre) permettent de franchir la muraille ponctuée de tours carrées (Gouron, p. 178). Il se développe au sud et à l'ouest auprès de l'église paroissiale Saint-Saturnin, de l'église Saint-Pierre et de ses bâtiments claustraux (Girard, 1999, p. 213) et possède son marché aux bestiaux, un four, un pressoir et un ensemble de maisons. Au sud et à l'extérieur des murs, les bénédictins sont propriétaires de terrains en bordure du fleuve réservés aux vergers – ce territoire en bordure du fleuve sera ensuite urbanisé (dès le XV^{e} siècle) donnant naissance à l'actuel quartier de Rivière.

A l'abri des inondations du fleuve, la petite agglomération positionnée sur le rocher Saint-Pierre est dotée d'un port qui participe activement dès le XII^{e} siècle au commerce du sel en provenance de Narbonne et d'Aigues-Mortes et acheminé vers l'Auvergne, le Dauphiné et la Savoie (Gouron, p. 228) – en 1263, douze patrons de bateaux sauniers sont attachés au port de Saint-Saturnin où sont installés de grands entrepôts à sel.

Un marché hebdomadaire, confirmé par le comte de Toulouse en 1164, se tient chaque jeudi au centre de la petite cité dont le succès a déjà favorisé son extension hors les murs.



Le tracé des trois enceintes urbaines successives d'après Marcel Gouron, 1937.

L'emprise du bourg ecclésial primitif : la topographie des lieux

Le rocher Saint-Pierre forme un éperon rocheux axé nord-sud. Une rupture de pente délimite son emprise au-dessus d'un talweg au nord et à l'ouest. La frange ouest correspond aux fonds des maisons de la rue de la Paroisse – en contrebas les jardins marquent la césure entre l'« acropole » et les maisons édifiées le long de la rue Bruguier-Roure.

Au nord, le ruisseau des Calquières, canalisé et busé depuis le XIX^{e} siècle instaure une limite naturelle. Seule une rue étroite et tortueuse (l'actuelle rue du Nord) permettait l'accès à la partie nord du castrum avant qu'elle ne soit remplacée par la passerelle des Anes aménagée au début du XX^{e} siècle pour faciliter la pénétration du site.

A l'est, l'aplomb rocheux plongeant dans le fleuve protégeait naturellement les lieux. Au sud-est, le socle rocheux se resserre au niveau des maisons de la place Georges Ville (n°10 à 15) et libère en contrebas des terrains au niveau des berges du Rhône. La topographie du site pourrait dont plaider pour une emprise plus étroite que celle que proposa Marcel Gouron en 1934.

. La deuxième enceinte (vers 1231)

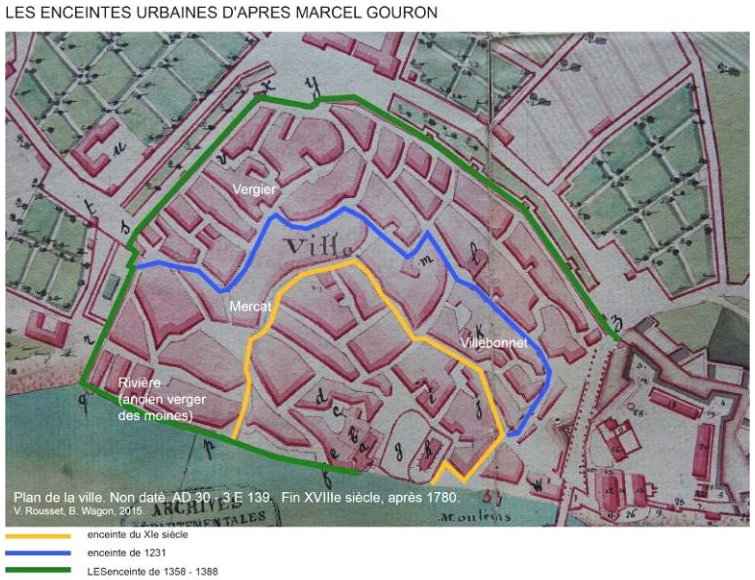
La deuxième ligne défensive aurait été installée, sans doute vers 1231 (année d'une imposition pour les fortifications), en englobant au sud le quartier de Rivière déjà urbanisé dans sa partie haute sous forme d'un faubourg – les traces d'habitat implanté autour de 1100 ayant été découvert lors de fouilles entreprises dans l'Hôtel de Piolenc (Maison des Chevaliers).

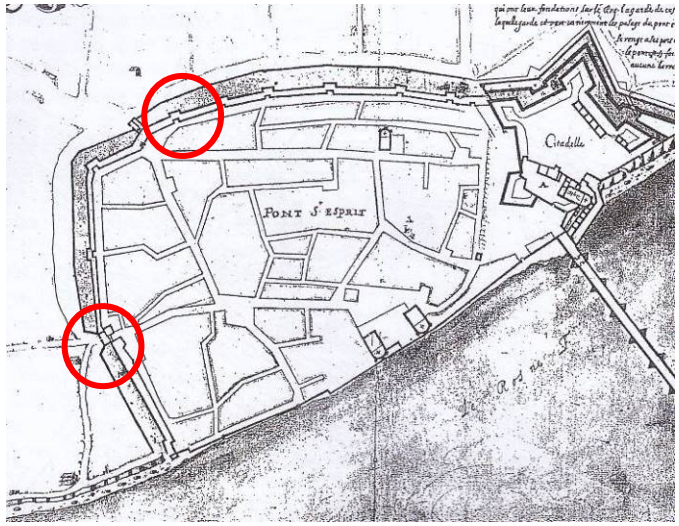
Dans la partie basse, l'occupation du verger des moines permet de mettre en place un parcellaire orthonormé dont rend compte aujourd'hui encore le tissu urbain. Le *burgus* est alors subdivisé en plusieurs quartiers protégés par la muraille : Rivière (occupé par les entrepôts liés aux activités du port et les maisons bourgeoises), Mercat (du « Marché ») développé autour de la place du Marché (place de l'Ancien Hôtel de Ville), Vergier au sud-ouest et Villebonnet à l'ouest et au nord de la première enceinte.

. La troisième enceinte (1358-1388)

Les courtines, les tours et les portes de la troisième enceinte doublée d'un fossé sont élevés de 1358 à 1388, en pleine guerre de Cent Ans. La muraille est ponctuée de neuf ou dix tours carrées - deux, au nord-ouest sont semi-circulaires (Gouron, p. 181) – et possède plusieurs portes de ville : la porte Saint-Jacques renforcée en 1616 et 1619, la porte de Rivière, la porte de la Tour qui constitue l'entrée principale de la ville sur laquelle aboutit la route de Nîmes et qui ouvre la cité sur la grand-rue médiévale, et la porte Saint-Michel que franchissent les voyageurs et les charrois passant sur le pont. Au nord, la ligne de défense englobe l'hôpital et la Maison du Roi.

Après le comblement du fossé au XVII^{e} siècle puis la destruction de la muraille au XIXe siècle, la ville aménage les boulevards Carnot au sud et Gambetta à l'ouest.





Plan manuscrit par Jean de Beins et Simon Maupin, 1629. Société des Amis du Vieux Toulon.

Les vestiges de deux des tours de la troisième enceinte 1358-1388

- ***4, rue Etroite, parcelle BI 430***

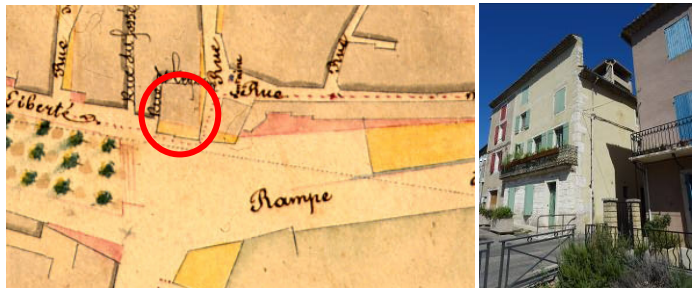
Dans la cave d'un des immeubles de la Reconstruction (vers 1950) une structure bâtie en moellons de forme semi-circulaire a été épargnée lors de la mise en œuvre du bâtiment dans les années 1950. L'hypothèse des vestiges d'une des tours rectangulaires à l'extérieur et semi-circulaire à l'intérieur (diamètre : 3 m) de l'enceinte urbaine du flanc ouest serait ainsi à retenir.

- ***17, rue Saint-Jacques – 1 boulevard Carnot, parcelle BI 268***

L'immeuble est construit sur le revers du tracé de l'ancien rempart de la ville sur le côté ouest de la porte Saint Jacques. On sait que cette porte (Gouron, p. 182) complétée d'abord d'une défense avancée au début des guerres de Religion, fut fortifiée par l'ingénieur de Montmorency en 1616 puis par d'Ornano en 1619. En 1621, elle fut reconstruite sur les plans de l'ingénieur de Beins. A ce titre, une partie de la façade sud en rez-de-chaussée ainsi que la cave voûtée pourraient correspondre à l'un des aménagements militaires, voire le dernier, à savoir celui de de Beins en 1621.
L'immeuble, ainsi que son voisin au 2 rue de l'Equerre, fut frappé d'alignement en 1834 (partie jaune). Le projet ne fut cependant pas réalisé.



La cave de l'immeuble 4, rue Etroite, pourrait appartenir à l'une des anciennes tours de l'enceinte urbaine médiévale. A droite, la cave de l'immeuble 17, rue Saint-Jacques, est englobée dans la tour de la porte Saint-Jacques rebâtie par de Beins en 1621.



Plan d'alignement, 1834. A droite, la façade sud de l'immeuble 17, rue Saint-Jacques.

Les quartiers de la ville close

Dès le deuxième quart du XIII^{e} siècle, la ville comprend quatre quartiers :

Mercat, au sud-est du bourg monastique (place de l'Ancre, rue Jules Ferry, rue Saint-Jacques …).

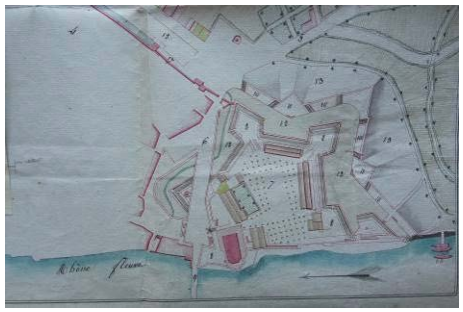
Dans sa partie sud-est, la rue Saint-Jacques se développe sur l'arête du promontoire dominant ainsi le quartier bas de Rivière.
C'est ici qu'ont place de grandes demeures patriciennes dès les XI^{e} et XII^{e} siècles dont la plus fameuse est la Maison des Chevaliers (Musée d'Art Sacré).
La rue est occupée de façon continue par les demeures de la bourgeoisie et de l'aristocratie et il n'est pas rare – et ce malgré les découpages et remaniements intervenus sur le parcellaire aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles – de retrouver les dispositions de grandes demeures et hôtels organisés autour de cours intérieures.

Villebonnet à l'ouest du Rocher Saint-Pierre (rues Bruguier-Roure, Jehan de Thianges, Tournante, des Forts, du Nord.)

Ce quartier est caractérisé par un réseau viaire composé de ruelles et de venelles étroites et tortueuse à l'encontre des autres quartiers de la ville où les voies s'ordonnent de façon quasi orthonormée.
Situé en contrebas du bourg primitif monastique, il se développait vers le fleuve jusqu'au ruisseau des Calquières qui coulait dans la venelle latrinale des immeubles bordant la rue du Nord – le ruisseau des Calquières fut ensuite canalisé et orienté vers le nord (il débouche toujours sous cette forme sur le devant de la Maison du Roi.
Ce quartier, aujourd'hui très remanié, renferme des demeures dont les plus anciennes reconnues appartiennent à une phase de reconstruction importante après la guerre de Cent Ans, dans la seconde moitié du XV^{e} siècle – début XVI^{e} siècle.



Maison des Chevaliers, XII^{e} siècle. Rue Saint-Jacques.



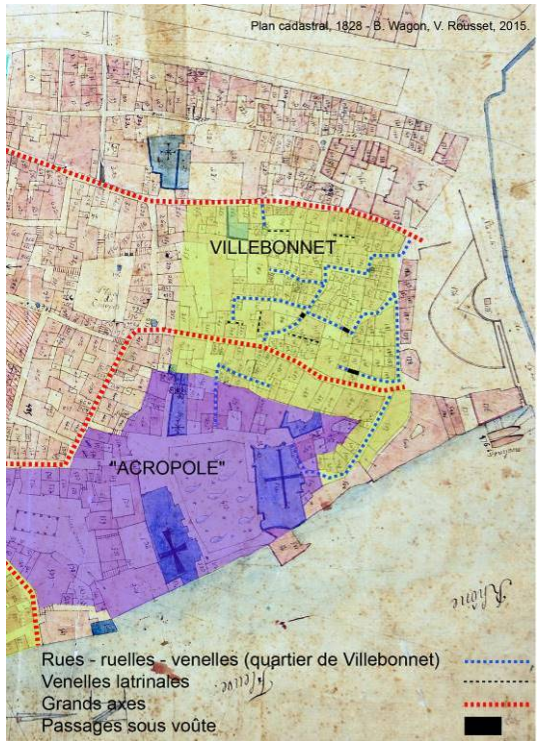
Plan de la citadelle du St Esprit. Non daté. Avant 1816 (?), année de la destruction de la porte Saint-Michel de l'enceinte urbaine. AD 30 – 2-O-1343.
Le ruisseau des Calquières s débouche au sud de la Maison du Roi.



Maison patricienne sur cour de la fin du XVe siècle – début XVI^{e} siècle. 8, rue Tournante.



Hôtel de Roubin, XVII^{e} siècle. Rue Saint-Jacques.



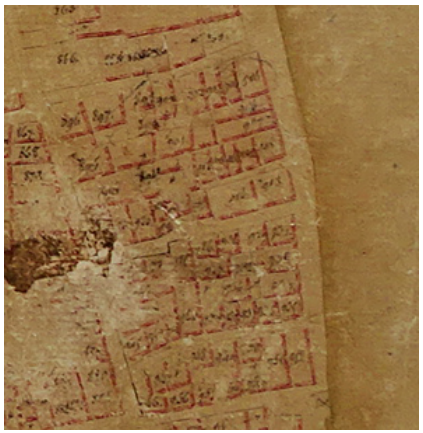
Emprise hypothétique de Villebonnet.

Port de Rivière, développé en zone inondable à l'emplacement de l'ancien verger des moines, au bord du fleuve (rues de Rivière, des Marins, Saint-Georges, Pêcheurs).

Ce quartier se développe en contrebas du quartier du Mercat et de la rue Saint-Jacques établis sur une plateforme rocheuse, entre la *posterle* Notre-Dame au nord (f sur le plan de la fin du XVIII^{e} siècle) et la tour de Rivière au sud (Q sur le plan).
Deux grands îlots occupent la partie nord dans laquelle s'imposent aujourd'hui de grandes demeures dont la plus ancienne semble ne pas être antérieure au 17^{e} siècle. L'ouest est constitué d'un îlot de forme triangulaire encadré par les rues actuelles Saint-Georges, Marengo et de Rivière.
Le sud est investi en revanche par trois petits îlots en lanière disposés perpendiculairement au fleuve. Les rues (actuelles rues Marengo, des Pêcheurs, des Marins et du Quai) axées est-ouest débouchaient jusqu'au XVIII^{e} siècle sur la muraille de la ville bordant le Rhône. Le parcellaire quasi-orthonormé est de petites dimensions définissant un habitat juxtaposé et compact laissant peu de place aux cours ou aux jardins.
Il est aujourd'hui très touché par les démolitions et les remaniements ; on reconnaît néanmoins la continuité du parcellaire qui semble avoir été fixé au XVe siècle au moins comme l'indiquent plusieurs immeubles de la fin de la période gothique. Nombre de maisons se composent de corps de logis soit en forme de tour, soit adossés à une partie en forme de tour (l'exemple le plus représentatif se situe dans la partie nord sur la rue de Rivière).

Vergier, au sud-ouest (rues Joliot-Curie, de la Chapelle, de l'Union …)

Le quartier de Vergier se développe au sud-ouest contre l'enceinte urbaine fixée au XIV^{e} siècle. Deux axes majeurs et commerciaux que sont les actuelles rues Pierre Taillant et Joliot Curie en drainent les pénétrations depuis l'ancienne porte de ville, la porte de la Tour, constituant l'entrée principale de la ville médiévale depuis la route de Nîmes. Si plusieurs grandes maisons patriciennes y sont recensées pour les périodes comprises entre le XV^{e} siècle et le XVIII^{e} siècle, le parcellaire est formé aujourd'hui de petites parcelles bâties – certaines d'entre elles étant issues de découpages aux XVIII^{e} – XIX^{e} siècles de parcelles plus importantes (de type grande demeures ou hôtels)



Quartier de Rivière, partie sud. Plan cadastral de 1828. Partie sud composée de trois îlots.



Plan de la ville, fin du XVIII^{e} siècle. AD 30, 3 E 139. Détail sur le quartier de Rivière.



Rivière. Vue de l'îlot entre la rue des Pêcheurs et Marengo depuis l'immeuble 12, rue Saint-Jacques.



Quartier de Vergier. Plan cadastral de 1828.



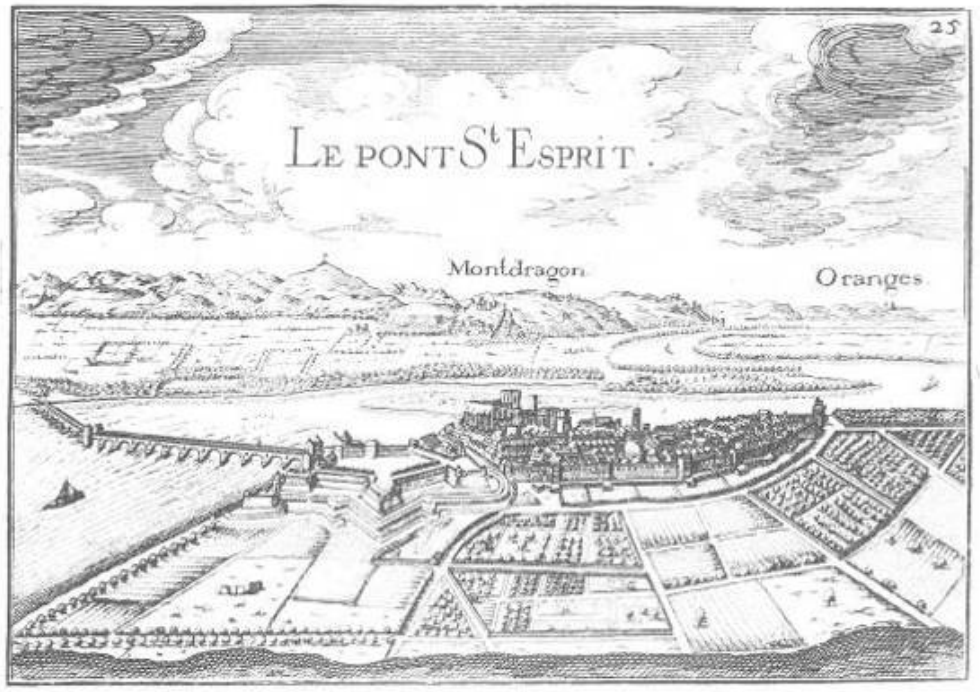
Quartier de Vergier. Rue Joliot Curie. Succession d'immeubles étroits des XVIII^{e} – XIX^{e} siècles issus de découpages parcellaires.



Rue de l'Union.

Autour de la ville close

Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, la ville reste contenue dans les limites fixées au XIV[e] siècle par son enceinte urbaine. Bien que celle-ci soit devenue obsolète depuis plus d'un siècle déjà, aucun faubourg même embryonnaire ne vient inscrire un développement extra-muros. Les établissements religieux fondés au XVII[e] siècle par les sœurs de la Visitation et les Capucins au sud sont restés ainsi isolés dans la campagne – l'illustre le dessin de Tassin de 1630 dans lequel de grandes parcelles sont consacrées aux cultures. Ce n'est qu'à partir de la fin du XVIII[e] siècle mais surtout au cours du XIX[e] siècle que des quartiers se mettent en place au nord (faubourg Saint-Michel), à l'ouest le long du boulevard et au sud le long de la route de Nîmes (actuelle avenue du Général de Gaulle).



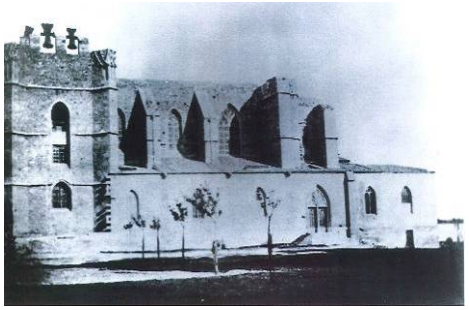
Plan de Tassin, 1630. L'enceinte du XIV[e] siècle représentée avec ses tours défendues par des ravelins au XVI[e] siècle. A l'extérieur du fossé en partie comblé, se développe un territoire laissé aux jardins, aux vergers et aux cultures.

L'église paroissiale Saint-Saturnin (inscrite Monument historique le 11 décembre 2012)

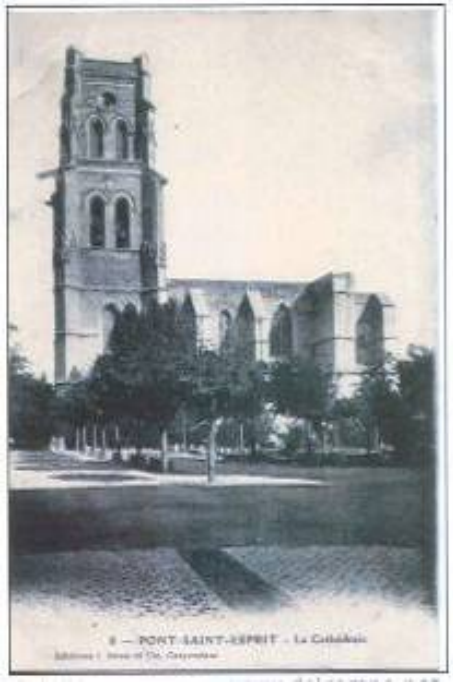
L'église, placée sous le vocable de saint Saturnin, évangélisateur du Languedoc au III[e] siècle, martyrisé à Toulouse (Saint Sernin), est mentionnée en 948 dans l'acte de donation signé à Cluny par Géraud, fils du vicomte d'Uzès.
Reconstruite entre 1143 et 1164, elle est une nouvelle fois rebâtie en 1345 mais par manque de ressources le programme ne s'achève que dans les années 1475–1485 avec le couvrement de la nef. Suit dans les années 1484-1491 la réalisation du portail occidental confié à Blaise Lécuyer, auteur du portail de la collégiale. Saccagée durant les guerres de Religion, l'église est dévastée pendant la Révolution en 1793, et perd son clocher et sa flèche. L'intérieur, alors délabré, est loué à l'armée qui l'annexe à un parc d'artillerie pour la citadelle.
Rendue au culte en 1826, elle est complétée de 1849 à 1865 de chapelles latérales édifiées sur les plans de l'architecte Fontanille, et en 1874, d'un clocher néogothique entrepris par le maître maçon et sculpteur, Jean-Baptiste Hugon. Les vitraux et la chapelle de Lourdes s'écroulent lors du bombardement aérien du 15 août 1944.



L'église paroissiale Saint-Saturnin et son clocher barlong (à droite) vus du Rhône. Avec l'église Saint-Pierre et l'escalier monumental sur le Rhône, elle participe à la silhouette imposante de la ville sur la vallée du Rhône.



L'église Saint-Saturnin. La flèche du clocher détruite en 1793. Sont visibles les cloches installées en 1837. Cl. Alain Girard (dossier CRMH).



Carte postale. Les contreforts et le clocher sont remontés



Le portail occidental attribué à Blaise Lescuyer.

Le presbytère de l'église paroissiale

Le presbytère, la *clastre*, situé au nord-ouest de l'église, incluait une impasse. Après avoir été cédé à la ville par la Fabrique en 1901, le bâtiment, dont la façade photographiée vers 1900 montre des états de construction des XVII[e] et XVIII[e] siècles, est détruit en 1901-1902 pour libérer l'axe futur de la rue de la Paroisse. Cette voie commencée en 1904 dut être portée par une rampe (le pont des Anes) depuis la place du Plan en contrebas.

La Maison des Chevaliers (Hôtel de Piolenc)

Demeure des Piolenc, famille de grands négociants de la vallée du Rhône, la construction est la plus ancienne des maisons liées à la prospérité de Saint-Saturnin du Port. Issue de plusieurs phases de constructions, sa fondation à proximité de la place du Marché remonte à la fin du XI[e] siècle : elle est alors constituée de trois structures composées de tours et de logis. Ces dernières sont réunies et remaniée à la fin du siècle suivant ; le corps sur rue est alors doté d'une grande salle (l'*aula*) éclairée par une grande fenêtre géminée romane ouverte sur la rue Saint-Jacques, remarquable par son décor de feuillage, de modillons à l'antique et de chapiteaux à rangs de feuilles d'acanthe (Girard, 2000).

La Maison du Roi

Siège des recteurs de l'Œuvre du pont, elle est reconstruite au début du XVI[e] siècle sous le règne de François I[er] dont l'emblème, la salamandre, est sculptée sous les consoles des fenêtres. Les recteurs, les viguiers et les consuls y rendent la justice. Dans la salle dite « du Roi » se rassemblent les Etats du Languedoc (1517, 1520, de 1529 à 1610). La construction conserve du XVI[e] siècle la salle du rez-de-chaussée et la tour d'escalier en vis.



Le presbytère vers 1900. Le curé Higounet est à sa fenêtre tandis que le sacristain se tient sur le portail de l'église.



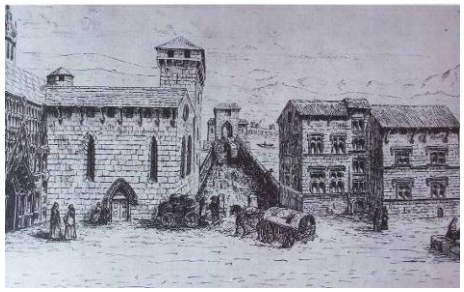
En bleu, au nord-ouest de la façade occidentale de l'église Saint-Saturnin, figure l'ancien presbytère et sa cour développée à l'ouest. Extrait du plan cadastral de 1828.



La fenêtre romane de la façade sur rue.



Salle d'apparat de Guillaume de Piolenc (1450).



L'entrée du pont vers 1550. Dessin Bruguier-Roure, 1855. Coll. Musée de Pont-Saint-Esprit. La Maison du Roi à droite



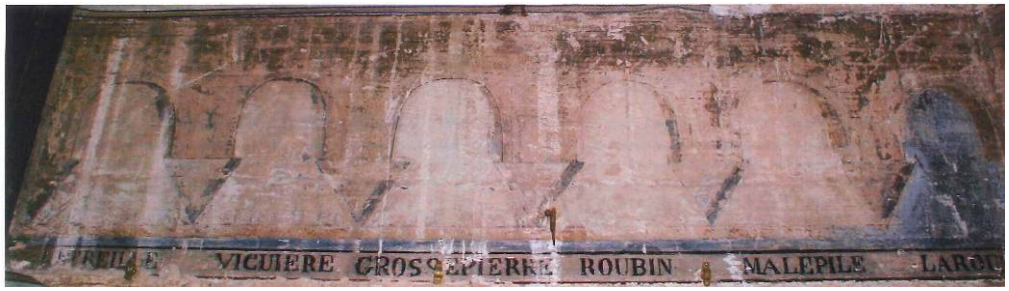
Maison du Roi. Plafond à la française peint.

Le Languedoc inclus dans le Royaume de France

A l'issue de la Guerre contre les Albigeois, Alphonse de Poitiers, frère de Louis IX, reçoit en 1249 le comté de Toulouse ; à sa mort en 1271, ses domaines, sont réunis au domaine royal français.

Le pont du Saint-Esprit sur le Rhône

Le pont sur le Rhône fut construit de 1265 à 1309 au nord du bourg de Saint-Saturnin-du-Port par l'Œuvre du Saint-Esprit, chargée de l'entretien de l'ouvrage, véritable porte du Languedoc. Cette confrérie de laïcs reçut le droit de bâtir à sa tête deux hôpitaux pour accueillir les pauvres, malades, mendiants, filles-mères et enfants abandonnés (Girard, 2000, p. 227).
La ville accède à un pouvoir stratégique sur le Rhône, couloir d'échanges.
L'ouvrage, qui s'étend sur plus de 900 m, possède 19 piles et 20 arches en plein cintre surbaissé. Il était à l'origine fortifié de deux tours détruites en 1297 alors que le pont n'était pas achevé.
Sur le coude du pont, une tour abritait une chapelle dédiée à saint Nicolas ; subsiste la prison aménagée en dessous. En 1358, deux châtelets défendaient les entrées.

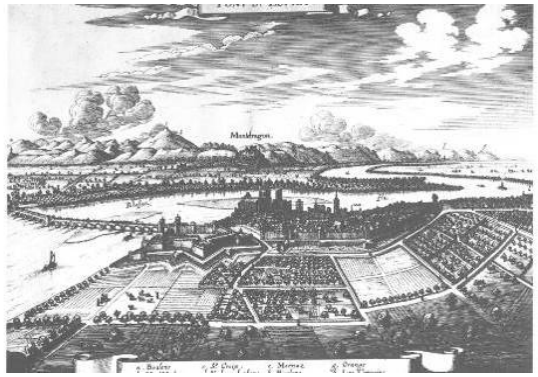


La façade occidentale du pont Saint-Esprit. Peinture murale du milieu du XVI^e siècle du logis de l'œuvre du Saint-Esprit (Maison du Roi). Cl. CRMH.


La trinité au Pont-Saint-Esprit. 1539. Coll. Musée d'Art sacré de Pont-Saint-Esprit.


Le cours du Rhône entre Pont-Saint-Esprit et Mornas. Louis Bertrand, 1634.Peinture sur parchemin. Musée d'Art sacré du Gard. Cl. Maryan Daspet.


La prison. 2015.


Pont-Saint-Esprit, vers 1640-1650. Matthaeus Mérian le vieux (1596-1650). Cl. Maryan Daspet.

Les bâtiments de l'Œuvre du Saint-Esprit

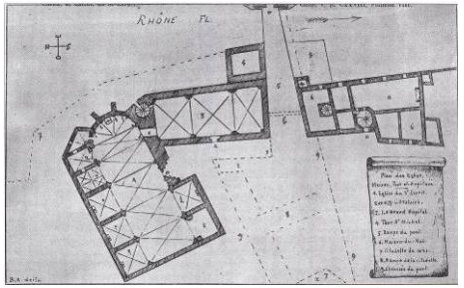
L'Œuvre du Saint-Esprit, confrérie de laïcs, reçut le droit de bâtir à la tête du pont sur le Rhône deux hôpitaux pour accueillir les pauvres, malades, mendiants, filles-mères et enfants abandonnés (Girard, 2000, p. 227).
Ces bâtiments prirent place au début du XIV^{e} siècle au nord de la ville à l'intérieur de l'enceinte urbaine où se trouvait un oratoire du début du XIII^{e} siècle, dédié au Saint-Esprit et servant dès 1265 au rassemblement des quêtes destinées au financement du chantier du pont.
Avec l'autorisation en 1308 et 1310 de Philippe le Bel, coseigneur des lieux, de construire un hôpital en l'honneur de Dieu Tout-Puissant, de la Vierge Marie et du bienheureux Louis, son aïeul, les recteurs de l'Œuvre du pont s'investirent dans un vaste programme consistant à l'édification de deux hôpitaux et d'une chapelle.

. La salle des pauvres de l'hôpital

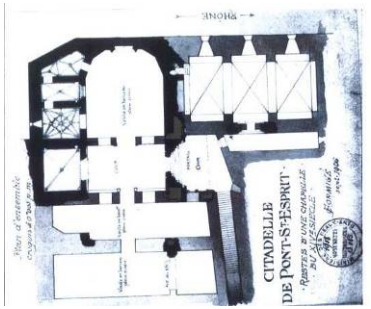
Les travaux débutèrent sans tarder, par la construction de la grande salle des pauvres de l'hôpital au nord de la rampe d'accès au pont. Le bâtiment de deux travées couvertes de voûtes sur croisées d'ogives s'ouvre au nord-ouest par un portail monumental au décor naturaliste tiré du gothique d'Ile de France.
La salle des pauvres a été engloutie par la terrasse en surplomb du demi-bastion Saint-Michel (de l'Eglise) de la citadelle de Jean de Beins (1621-1627) – à cette occasion le voûtement gothique a été détruit et remplacé par des voûtes d'arêtes plus basses.

. Le bâtiment des enfants abandonnés

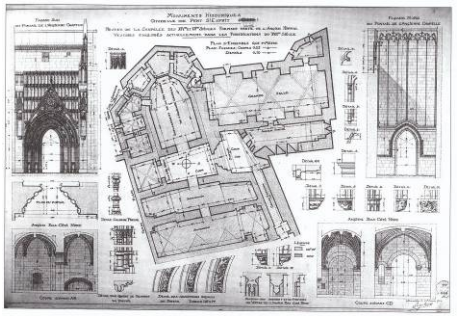
Plus au nord, et au-delà de l'emplacement sur lequel fut élevé la chapelle, les recteurs firent édifier un bâtiment réservé aux enfants abandonnés, bâtiment qui, englobé au XVII^{e} siècle dans la citadelle, n'est pas à ce jour connu (Girard, 2000, p. 230).



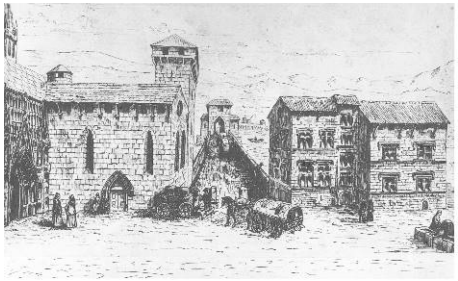
Plan des bâtiments de l'Œuvre du Saint-Esprit à la fin du XVI^{e} siècle. Louis Bruguier-Roure, 1895.



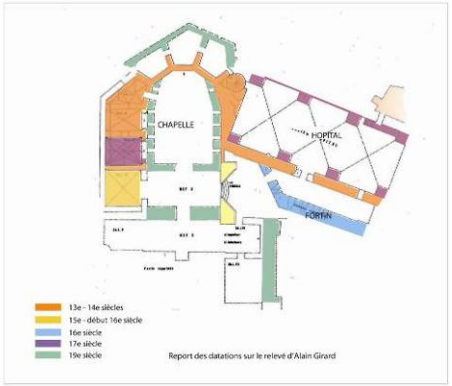
Plan de la chapelle et de l'hôpital du Saint-Esprit, relevé Jules Formigé, 1906. Médiathèque du Patrimoine.



Plan d'ensemble des vestiges englobés dans la citadelle de Pont



L'Entrée du Pont Saint-Esprit vers 1550 (reconstitution). Louis Bruguier-Roure, 1895. Photo Musée d'Art sacré du Gard.



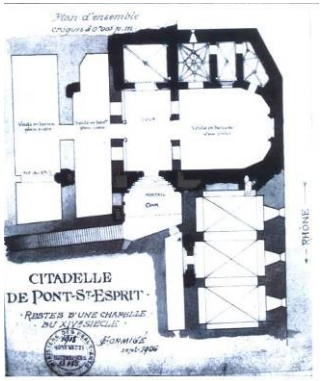
La chapelle et l'hôpital. Relevé Alain Girard, 1967. Zonage chronologique sur plan d'Alain Girard, B. Wagon, V. Rousset, 2014.



Le bâtiment de l'hôpital vu du Rhône.

. La chapelle du Saint-Esprit

La construction de la chapelle débuta en 1319. L'abside à cinq pans est précédée d'une travée de chœur ouverte sur une nef unique elle-même flanquée au nord par un second vaisseau.
Une baie munie d'une grille permettait aux « pauvres du Christ » de l'hôpital d'assister aux offices. Faute de revenus, l'ouvrage resta inachevé obligeant les recteurs à fermer le chantier en 1340.
A la fin de la guerre de Cent Ans, une taxe sur le trafic du sel (le Petit Blanc) permit de relancer la construction dès 1473 (Girard, 2000, p. 231), d'achever le voûtement de la nef et de compléter celle-ci de deux nouvelles travées. Blaise Lécuyer, architecte originaire du diocèse de Genève, fut chargé du chantier et de l'érection du portail sud (1475-1477).



Plan de la chapelle et de l'hôpital du Saint-Esprit. Jules Formigé, 1906. Médiathèque du Patrimoine.


L'hôpital. Pilier de la voûte du XVII^e siècle à gauche. Au centre, colonne engagée et chapiteau de l'ancienne voûte gothique.


Le portail de l'hôpital (1315).


Le portail du gothique flamboyant de la chapelle du Saint-Esprit, œuvre magistrale de Blaise Lécuyer, 1475-1477. Cl. V. Rousset, 2014.


La chapelle gothique doublée intérieurement au XIX^e siècle.


Chapelle (vers 1450). Culot orné d'un ange portant un écu.

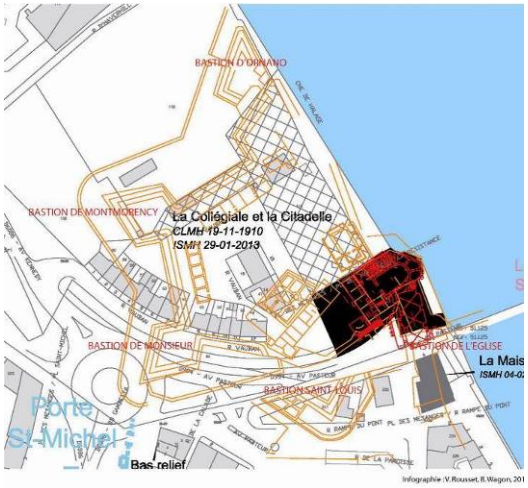
LA VILLE AU XVII^{e} SIECLE

Les guerres de Religion

Au XVIe siècle, une partie de la population embrasse les idées de la Réforme protestante. En 1562, les troupes réformées sous l'autorité du baron des Adrets pénètrent à Pont-Saint-Esprit (Gouron, p. 84) pillant le monastère ainsi que l'église paroissiale. Un fortin protestant est élevé à la tête du pont sous la direction de Pierre de Marcel de Pontais et des « boulevards » sont aménagés autour de la ville.
La cité est reprise par le gouverneur du Languedoc, Henri de Montmorency-Damville, qui rétablit le culte catholique et nomme de Mondragon gouverneur. Les Bénédictins retrouvent en 1564 leur monastère dévasté (Gouron, p. 87). Dans la ville, devenue le siège des Etats de Languedoc, la guerre civile reprend en 1567 ; le comte de Suze, gouverneur et commandant des forces catholiques se rend maître de la ville qui reste fidèle à la cause catholique. A partir de 1571, on hausse la muraille du côté de la Tourette de Rivière et on arme le rempart (Gouron, p. 92).

La forteresse du gouverneur d'Ornano (1585-1595) – La défense du passage du pont sur le Rhône

Pendant les guerres de Religion, le pont Saint-Esprit devint un enjeu capital entre les catholiques et les protestants (fig. 45). En août 1562, la ville fut prise et pillée par les protestants menés par le baron des Adrets (Boisson, p. 38). Le gouverneur Alphonse d'Ornano, nommé par Henri IV en 1585, décida de doter la place d'une citadelle sur ce point stratégique de la vallée du Rhône afin d'arrêter la propagation du protestantisme. Il fit d'abord élever un fort de terre sur l'île de Monsieur sur le Rhône mais il s'avéra que le site le mieux apte à la défense était celui qui jouxtait l'hôpital et sa chapelle, là où en 1562, un fortin aurait été élevé par les réformés (Gouron, p. 86).
Dans son étude sur la citadelle, Nicolas Faucherre mentionne la part active de l'ingénieur italien Baptiste Porcello (ingénieur du roi sous Coligny à Paris) dans la fortification de la ville face aux protestants en 1572 (Faucherre, 2000, p. 262, 1989, p. 88) soit avant la mise en œuvre de la citadelle d'Ornano. La forteresse qui comprenait trois pavillons (Gouron, p. 118) fut donc installée par d'Ornano au débouché du pont et à l'ouest des bâtiments médiévaux, soit à l'intérieur et contre le tronçon nord de l'enceinte urbaine (Catarina, p. 135).
Aucun document iconographique ne situe avec exactitude cette première place forte mais il est convenu qu'elle était implantée au point A désigné sur le plan manuscrit de Jean de Beins et Simon Maupin de 1629 (fig. 6). Les travaux de la forteresse d'Ornano, débutés en 1585, s'achevèrent dix ans plus tard en 1595 (Faucherre, 2000, p. 262).



La citadelle en 1621. Report sur le cadastre actuel.

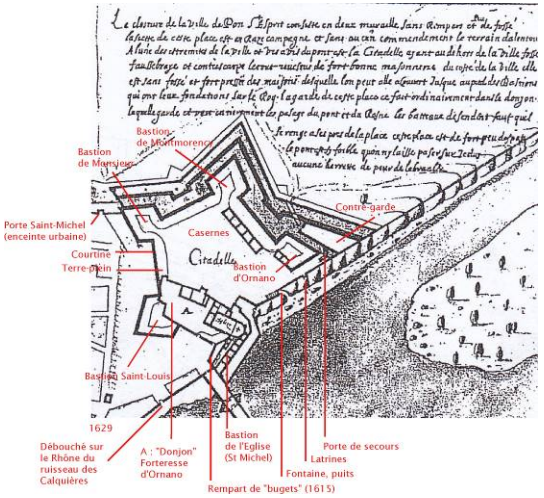


Fig. 6 : Plan manuscrit par Jean de Beins et Simon Maupin, 1629. Société des Amis du Vieux Toulon. Plan général et détail. Infographie V. Rousset, B. Wagon, 2015.

En A : emplacement de la forteresse d'Ornano.

La citadelle de Louis XIII : le rempart de « bugets » (1615), et l'œuvre de Jean de Beins (1621-1627)

La paix retrouvée entre 1598 et le premier quart du XVII[e] siècle laissa la forteresse en l'état que l'on améliora : selon Marcel Gouron, un rempart de « bugets » avec des canonnières avancées aurait été implanté en 1615 sur le devant de l'hôpital médiéval dans un passage allant à la première tour du pont (Gouron, p. 118). Ce dispositif avec ses canonnières existe toujours.

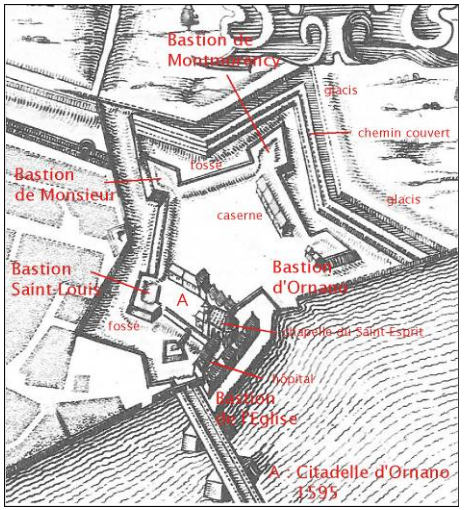
La grande révolte de 1621-22 raviva le sujet et l'intérêt du roi de France qui devait assurer le contrôle de l'axe rhodanien pour les opérations militaires. En juillet 1621, la prise d'Uzès par les protestants obligea le repli de l'administration civile et religieuse de cette ville vers le Saint-Esprit devenue un temps siège du diocèse. La proximité des protestants et la conscience du danger qu'ils représentaient ranimèrent la vigilance de la monarchie (Faucherre, 2000, p. 263, Catarina, p. 136) soucieuse de garder toute autorité sur ce point de passage.

Le site fut visité par les Trésoriers de France du 15 au 21 février 1621. Il s'agissait de déterminer les bâtiments à détruire parmi les maisons occupant les abords au sud. Le Trésorier de France, Galiès, vint au Saint-Esprit et confia le chantier de la nouvelle citadelle à l'ingénieur Jean de Beins qui en était le concepteur. Les travaux débutèrent dès avril 1621.

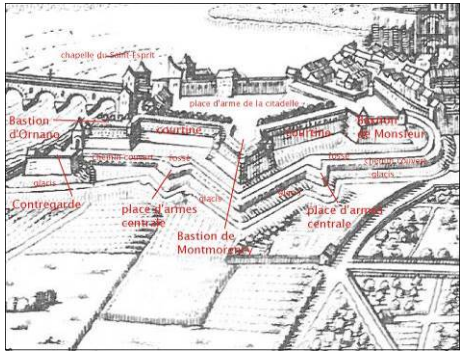
La nouvelle forteresse qui engloba celle de d'Ornano, l'hôpital et la chapelle du Saint-Esprit, se développa en prenant la forme d'un pentagone formant un balcon sur le Rhône (Faucherre, 2000, p. 262) – le programme chassant les pauvres et les malades, il fallut trouver un autre lieu dans la ville pour les recevoir, ce qui fut fait provisoirement en 1630 avec la location de la maison de Baltasard de Pichot située au cœur de la ville, et plus définitivement mais seulement en 1792, avec l'utilisation du couvent de la Visitation (Girard, 1976, p. 193).
Un demi-bastion (bastion Saint-Michel ou de l'Eglise) fut élevé au contact du pont en englobant l'hôpital et la chapelle dont seul le clocher émergeait.



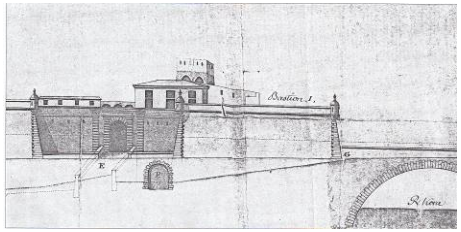
BnF – Gallica - Ge D1671. Plan du Saint-Esprit. Vers 1629.



Musée d'Art sacré du Gard. Nicolas Tassin. Plan de Pont-Saint-Esprit. Vers 1630. Gravure sur cuivre. Cl. Daspet. Infographie, V. Rousset, 2015.



Musée d'Art sacré du Gard. Profil de Pont-Saint-Esprit dans les années 1630. Nicolas Tassin. Photo Maryan Daspet. Infographie V. Rousset, 2015.


Fig. 12 : AD 30 – C 157 – Citadelle de Pont-Saint-Esprit, façade nord-est. Mareschal, directeur des Fortifications de Languedoc. Milieu du XVIII[e] siècle. La porte principale est désignée par E. La porte F assurait l'accès à la chapelle du Saint-Esprit après la construction de la citadelle de Beins.

Au sud vers la ville, sur le quartier du Plan, et barrant l'axe du pont, prirent place les bastions de Saint-Louis et de Monsieur ; ce dernier imposa le déplacement et la reconstruction de la porte Saint-Michel de l'enceinte urbaine (Nicolas Faucherre, Notes diverses). La partie nord du quartier du Plan où coulait le ruisseau des Calquières fut ainsi ensevelie sous les terres (Girard, 2005, p. 96).
Un troisième bastion, le bastion de Montmorency, fut implanté au nord-ouest. Enfin, un second demi-bastion, appelé « bastion d'Ornano » s'imposa au nord où il surplombe toujours le fleuve. Ici s'ouvrait une porte qu'une contre-garde défendait au nord (Catarina, p. 136).
La courtine nord est caractérisée par des ressauts anti-ricochet de boulet pour répondre au « tir à la bricole », tir oblique pratiqué par l'assaillant pour atteindre par ricochet sur la courtine les flancs rentrants des bastions (Faucherre, 2000, p. 269). Ce système concernait au moins une autre courtine comme le montre la vue perspective de Matthaeux Mérian (1640-1650) et la carte postale du flanc droit de l'ancien bastion de Montmorency vers 1900. Le dispositif unique avait été théorisé dans deux traités de fortification, celui de Daniel Specklin (1589) et celui d'Antoine de Ville (1628) (Faucherre, 2000, p. 274).

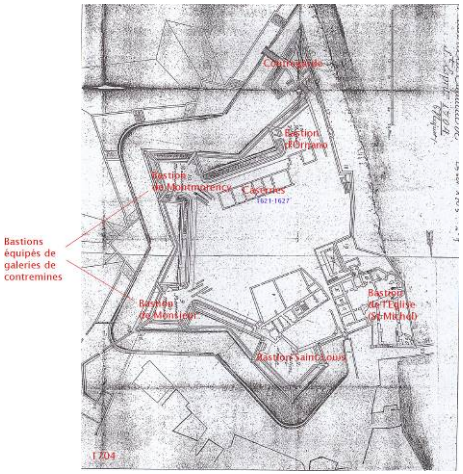
Dans la citadelle étaient regroupés plusieurs bâtiments : les quartiers du lieutenant du roi, une caserne, une boulangerie, une prison, une glacière et des écuries (Catarina, p. 137). L'ouvrage de Beins était cependant jugé imparfait : les murailles considérées trop basses, les fossés trop étroits, le chemin couvert inexistant, le glacis ébauché laissant à découvert les courtines… En 1691, certaines parties de l'ouvrage (sans doute un bastion côté Rhône) étaient en mauvais état, peu aptes à supporter l'artillerie et il fallut les reconstruire (Notes Nicolas Faucherre).

L'intervention de Vauban

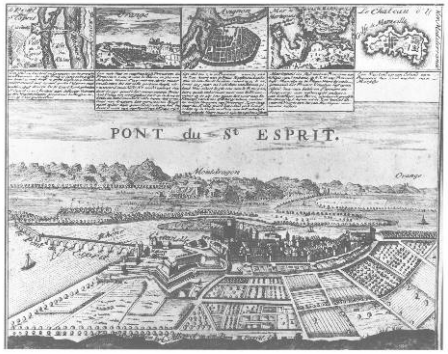
Après le passage de Vauban en 1693, les parapets primitifs couronnés de petits créneaux furent remplacés par des parapets épais percés de canonnières à deux embrasures sur chaque flanc des bastions.



Musée d'Art sacré du Gard. Le cours du Rhône entre Pont-Saint-Esprit et Mornas, 1634. Parchemin peint. Photo Daspet. Musée d'Art sacré du Gard. Détail sur la citadelle. La caserne est le long bâtiment au toit rouge placé dans la partie nord.



Archives du Génie, SHAT, Art. 8, sec. 1, Pont-Saint-Esprit, pièce 7. Plan de la citadelle du Saint-Esprit en 1704, par Antoine Niquet. Dans Nicolas Faucherre, 2000. Infographie V. Rousset, 2015.



Musée d'Art sacré du Gard. Pont du St Esprit. Carel Allard. Première décennie du XVIII^e siècle. Photo Perret.



BnF – Gallica, Ge D6414. Plan de la citadelle du Saint-Esprit. XVIII^e siècle. Infographie V. Rousset, B. Wagon, 2015.

Les travaux sur la citadelle au début du XVIII^e siècle (1707-1708)

Le renforcement de la place forte de la ville, devenue la première ville de garnison du Languedoc à la fin du XVII^e siècle, devint indispensable dès 1701, période trouble de la guerre de Succession d'Espagne et de la Révocation de l'Edit de Nantes.
Ainsi en 1703, à la demande de l'intendant Lamoignon de Basville, Antoine Niquet, directeur des Fortifications du Languedoc et de la Provence, fit un mémoire daté du 28 octobre 1703 sur « *les moyens de mettre la citadelle en estat de défense et la ville hors d'insulte* » Pour remédier aux défauts de la forteresse, il fallait élargir et approfondir les fossés, faire des escaliers aux angles rentrants, établir un chemin couvert et un glacis, terrasser les bastions, percer une troisième porte, construire un véritable magasin à poudre, achever le terrassement du bastion de Monsieur, voûter les deux petits flancs bas du bastion Saint-Louis et y faire des parapets de maçonnerie de briques avec deux embrasures, faire des tenailles….

Sur les propositions d'Antoine Niquet, Basville et le duc de Roquelaure, Lieutenant du Roi en Languedoc commencèrent des travaux sur la citadelle avec l'aide des Etats du Languedoc en les mettant sous la direction de l'ingénieur Bourges et du lieutenant-colonel Bassompré). Suivant le projet d'Antoine Niquet, l'enceinte fut rehaussée, les bastions remodelés et les fossés élargis, le glacis côté campagne refait. Le chantier était clos en novembre 1708.

Les travaux de 1714-1719

L'importance des troupes en transit obligea la ville, alors propriétaire des lieux, à construire de nouvelles casernes– chantier qui fut alors confié à l'architecte Dastet. Les casernes « neuves » furent ainsi bâties sur le côté ouest de la place d'Armes en 1719 aux frais de la ville**.**

De plan rectangulaire, elles comprenaient deux étages et étaient cantonnées aux angles par des pavillons en saillie à trois niveaux. Elles se développaient sur une cour centrale entourée d'une galerie couverte. En 1719, un sculpteur de Bollène y réalisa les armes du Roi et une inscription « Cazerne des troupes du Roy ». En 1752, les casernes pouvaient abriter 1200 hommes, en 1828, 778 fantassins.

Etat de la citadelle dans la seconde moitié du XVIII^e siècle

Le mémoire de 1752 sur le St-Esprit de Jacques Philippe Mareschal, directeur des Fortifications de Languedoc (Catarina, p. 140) renseigne sur les dispositions de la citadelle. Son fossé est d'une largeur de 12 m et d'une profondeur de 3 m, un « *modeste glacis* » et un petit chemin couvert de 6 m de large précèdent le fossé. Les bastions sont jugés trop petits et imparfaitement remplis de terre « *car les soldats n'avaient pu alors s'y remuer* ».

Les bastions Saint-Louis, de Monsieur et Montmorency, possèdent deux niveaux de casemates, le bastion d'Ornano n'en renfermant qu'un et celui de Saint-Michel supporte une plate-forme d'artillerie.

La porte royale s'ouvre face à la ville entre les bastions Saint-Michel et Saint-Louis. La nef et le clocher de la collégiale du Plan supporte deux plateformes crénelées.

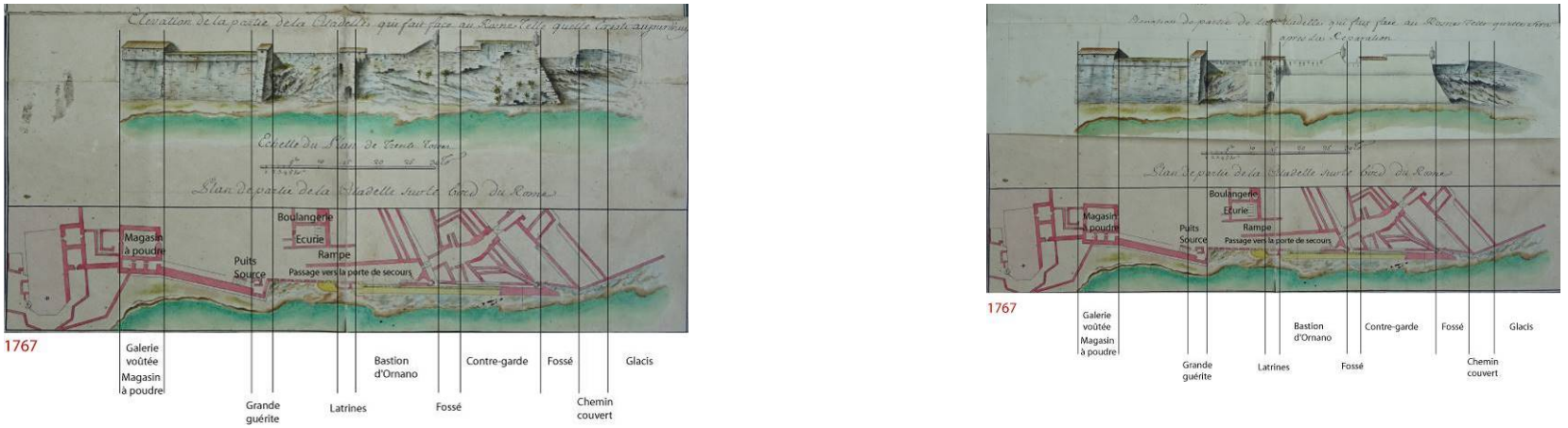
A l'intérieur de l'ancienne chapelle et de l'ancien hôpital se trouvent les corps de garde d'officiers et de soldats, une salle d'armes, un grand souterrain servant de cave, trois pièces et le logement du garde d'artillerie, une tribune située dans la chapelle et une chambre à côté de celle-ci à l'usage du lieutenant du Roi.

Passée la porte royale, une rampe permet d'accéder à une place d'armes autour de laquelle sont agencées plusieurs constructions :

- Le bâtiment du Gouverneur où logent le Lieutenant du Roi et son état-major : au rez-de-chaussée cuisine, office, salle à manger, salle de compagnie, deux cabinets, au premier étage, deux chambres, un cabinet et une antichambre, au second, deux chambres.
- Deux casernes adossées aux fronts nord et ouest : la caserne « vieille » construite par Jean de Beins entre 1621 et 1627, et la caserne « neuve » élevée par la ville en 1719.

Au nord de l'église du Plan, se situe le magasin à poudre composé de deux niveaux voûtés. Il y avait aussi deux fours à pain, un magasin à blé et un puits.

Un document daté de 1767 regroupant coupe, élévation et plan de la partie est de la citadelle s'inscrit dans un projet de restauration de grande ampleur.



Citadelle du St Esprit. 1767. Projet de restauration du front est sur le Rhône. Etat des lieux (en haut) et projet. AD 30 – C 1929. Cl. et infographie B. Wagon, V. Rousset, 2015.

Du déclassement à la démolition de la citadelle

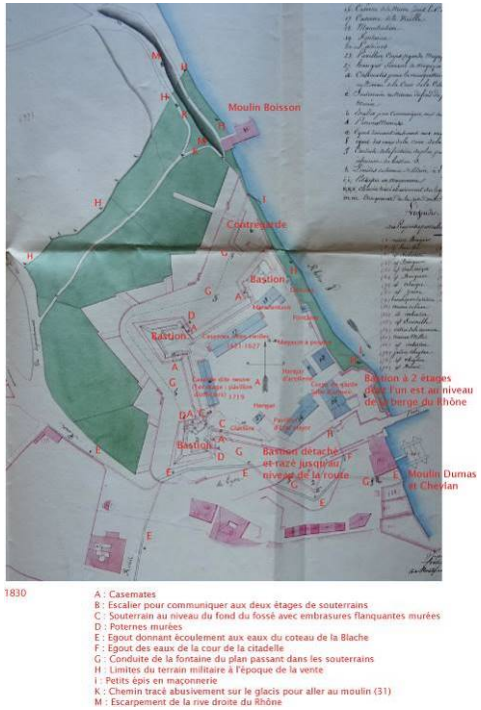
Les Spiripontains, las d'une féodalité tatillonne et des militaires omniprésents, exprimaient leurs aspirations dans les cahiers de doléances pour 1789 :

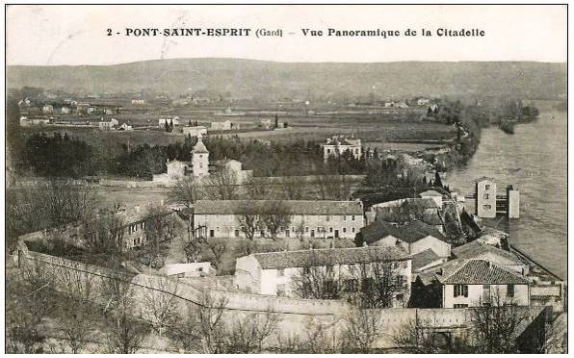
« *Que les citadelles intérieures du royaume, dont l'entretien coûteux augmente la masse des impôts, sont des monuments de défiance qui offensent la fidélité d'un peuple idolâtre de ses roys* ».

Loin des théâtres d'opération de la guerre contre l'Autriche et la Prusse dès 1792, la citadelle, comme les autres places fortes élaborées en France aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles, apparaissait désormais obsolète. Jusqu'en 1791 la citadelle était propriété de la ville A partir de cette année, l'Etat, jusque-là usufruitier à titre gratuit, en devint pleinement propriétaire (Catarina, p. 153). Elle fut alors déclassée par la loi du 26 brumaire an XIII (1804)

En 1819, le comité des fortifications ordonna la destruction de la collégiale remplacée alors par une plate-forme d'artillerie, un magasin d'armurerie et des casemates.

Dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, la commune en pleine croissance urbaine souhaitait une réduction de moitié de la zone *non aedificandi* qui se développait autour de la forteresse. C'est ce que permit le déclassement définitif du 26 juin 1867 ; restée propriété de l'armée, la citadelle fut transformée en simple casernement. En 1876, le bastion Saint-Louis est rasé par la ville avec autorisation du ministère de la guerre. On obtint ainsi dans le quartier une place (actuelle place Henri Pitot).





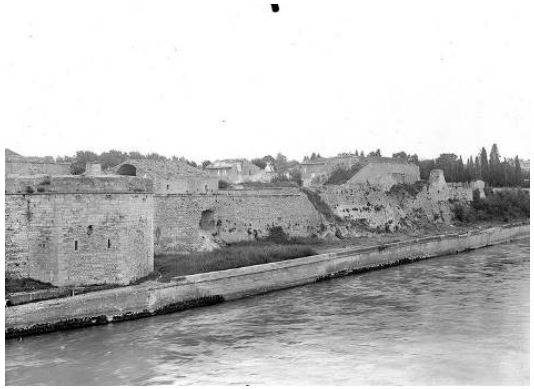
Carte postale, vers 1900. Musée d'Art sacré du Gard. La citadelle vue du sud.

Vue plongeante sur la citadelle depuis le clocher de l'église Saint-Saturnin au sud. Les bastions Saint-Louis, de Monsieur et de Montmorency ainsi que la contregarde ont été détruits en 1879. Subsistent le bastion d'Ornano et les courtines reliées entre elles par de nouvelles courtines.

En 1879, les bastions de Monsieur et de Montmorency ainsi que la contregarde furent démolis à la mine et à la pioche. Devant le bastion d'Ornano et la courtine, le fossé fut comblé et aplani selon les prescriptions de l'architecte Marie-Adrien Boisson (Girard, 2005, p. 102), et la ville aménagea à l'emplacement du glacis extérieur un champ de foire à son usage et un champ de manœuvre pour l'Etat (le champ de Mars).
Suite au rasement du bastion de Monsieur, on ouvrit la même année une porte principale dans un tronçon de courtine alors édifié pour relier les courtines anciennes (Girard, 2005, p. 99). Sur le devant, put ainsi se développer la place Saint-Michel qui deviendra l'entrée nord de la ville.
Après 1900, la citadelle hébergea avec la caserne Pépin le 55e Régiment d'Infanterie. Pont Saint-Esprit devint ainsi un centre de recrutement de l'administration et de l'Etat-major. En août 1914, le 255e RI et le 120e RIT furent équipés à Pont, centre mobilisateur ; ce qui donne à la citadelle une importance particulière (Communication E. Grieu).

Le site de la citadelle à partir de la Seconde guerre mondiale

En 1940, un régiment de réserve, le 341e RI, fut mis sur pied à la citadelle. En mai-juin, les soldats de l'armée belge occupèrent la place forte (communication E. Grieu).
Occupée par un détachement de l'armée italienne et par l'armée allemande à partir de la mi-novembre 1942, la citadelle devint une prison dans laquelle furent enfermés nombre de résistants.
Selon Eric Grieu, un stock de munitions aurait été mis à l'abri sous le bastion d'Ornano. Pour y avoir retrouvé sur place un petit fanion triangulaire, en usage dans la Wehrmacht pour indiquer les gaz ypérites, il est probable que des obus à gaz étaient là (fig. 33). Lors d'autres travaux récents, une dizaine de canons de rechange (canons de chauffe) pour mitrailleuse allemande MG42 ont également été extirpés du sol, sous une dalle de béton, dans des toilettes situées dans ce secteur.
Ces canons (hors d'usage) sont aujourd'hui rassemblés dans un atelier municipal. Parmi ces « waffen », des français, vêtus de l'uniforme de la Wehrmacht, avec la milice et la gestapo, utilisèrent la citadelle comme geôle. Plus d'un millier de personnes, femmes et hommes de tous âges, y furent incarcérées. Parmi elles, entre 100 et 200 personnes y furent assassinées puis jetées dans le Rhône



Dommage de guerre. Le front est de la citadelle avant 1947 après le bombardement du 15 août 1944. Photographie. Mas. Médiathèque du Patrimoine. A droite, La citadelle et le bastion d'Ornano avant la consolidation des maçonneries entreprise vers 1980. A gauche, le magasin à poudre en cours de destruction.



Fanion utilisé par l'armée allemande indiquant la présence de gaz ypérite découvert sur le site de la citadelle. Coll. et cl. Eric Grieu.

Après le bombardement aérien des Alliés du 15 août 1944, la ville est traversée par des colonnes de l'armée allemande en retraite. Le 28 août, des éléments de reconnaissance du 2e Régiment de Spahis algériens de l'armée d'Afrique du Nord et des maquisards gardois libérèrent la ville. A la libération, de nombreuses personnes dénoncées furent à leur tour incarcérées par les comités d'épuration. Quelques collabos et des miliciens y furent fusillés sur place. (Communication E. Grieu).

La ville fut déclarée commune sinistrée 29 mars 1945. Deux ans plus tard la municipalité décidait la destruction de la citadelle, ce qui fut réalisé en partie sous le prétexte de l'aménagement de la RN 86, projet de reconstruction et d'aménagement de la commune porté par la délégation départementale du Gard du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (Girard, p. 105). Par la délibération du 2 décembre 1947, la ville décidait donc du sort de la place forte (AM).

Seuls furent épargnés quelques éléments de l'ancienne forteresse à savoir, le front oriental sur le Rhône, les deux demi-bastions de d'Ornano et de Saint-Michel (de l'Eglise), la courtine sud dans laquelle s'inscrit la porte royale ainsi que la courtine nord.



Le site de la citadelle de nos jours.



Courtine nord et ressauts « anti-ricochet ». Le tronçon ouest (à droite) fut élevé en 1879 après la démolition du bastion de Montmorency.



Le rempart de « bugets ».



Le flanc gauche (ouest) du bastion d'Ornano et sa casemate.



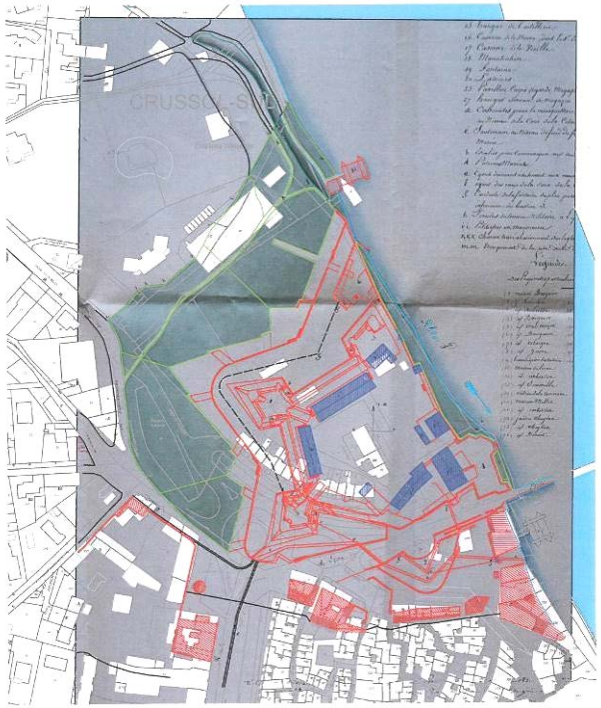
L'intérieur de la casemate du bastion d'Ornano vu depuis le couloir d'accès.



Le front est dominant le Rhône.

Les galeries sud-ouest

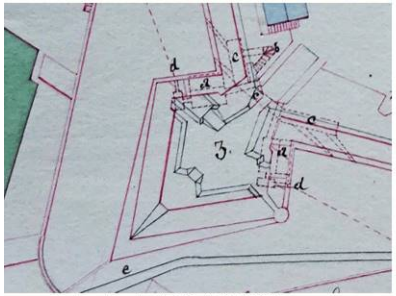
Un regard situé sur le devant de la maison au 7, rue Vauban (AC-54) commande l'accès à un ensemble de galeries, de conduites et de salles aujourd'hui souterraines peu connu des habitants de la ville. Grâce aux services techniques municipaux et aux pompiers, la visite du lieu a été réalisée le 8 septembre 2015.
Ce réseau se compose de 5 galeries, de 2 salles et de 2 conduites



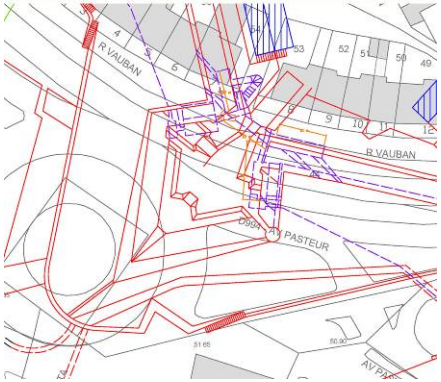
Plan de la citadelle du St Esprit, 1830. AD 30 – 2 O 1343. Report du plan de 1830 sur cadastre actuel. Infographie B. Wagon, V. Rousset, 2015.



La galerie A vue de l'est.



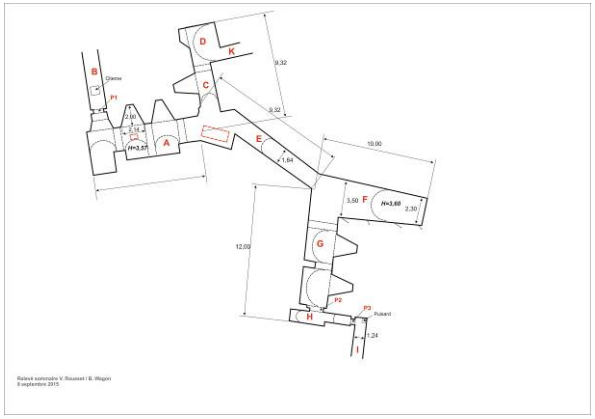
Le plan de 1830 -2 O 1343)



Report sur le plan cadastral actuel : en violet, les pièces en tiretés du plan de 1830. Infographie V. Rousset, B. Wagon, 2015.



Embrasure de canonnière de la galerie A.



Relevé sommaire des substructions du bastion de Monsieur et d'une partie de ses courtines. B. Wagon, V. Rousset, 9 septembre 2015.

Le XVII^e siècle. L'installation des ordres religieux et des confréries dans la ville et hors les murs

. L'occupation intra-muros

. Le couvent des Minimes

Le couvent des Minimes est fondé en 1602 à la demande des habitants à l'intérieur de la ville ; Gilles Magnin et sa femme donnent pour cela leur habitation et collectent des fonds nécessaires. L'église dédiée à la Vierge est édifiée dans la ville en 1608 et associée à un couvent de modestes dimensions (Gouron, p. 351).

L'église, aujourd'hui dans le domaine privé, se compose d'une grande nef de style gothique achevée à l'ouest par une abside polygonale. Des chapelles latérales sous croisées d'ogives contrebutent le vaisseau central au sud et au nord. La deuxième chapelle sud a été couverte au XVIII^e siècle d'une voûte plate, sans doute due à l'architecte Franque. La chapelle et son portail (vantaux compris) sont inscrits sur la liste supplémentaire des Monuments historiques depuis le 20 juin 1950. Les bâtiments du couvent sont constitués d'un corps central (fin 18^e siècle - début 19^e siècle ?) et d'une aile septentrionale qui inclut un escalier du XVII^e siècle à balustres. Le grand jardin disposé à l'est et clos d'un mur haut se referme au sud-est contre la chapelle par un bâtiment à l'étage duquel des ornements de gypseries de style Louis XV semblent désigner l'appartement d'un haut dignitaire du couvent.



Bâtiment sud-est.



Le portail de l'église des Minimes (1608).



La nef de l'église des Minimes (1608).



Chapiteau ionique à la retombée de l'arc triomphal de l'église.



Escalier à balustres de l'aile nord.



L'aile nord.



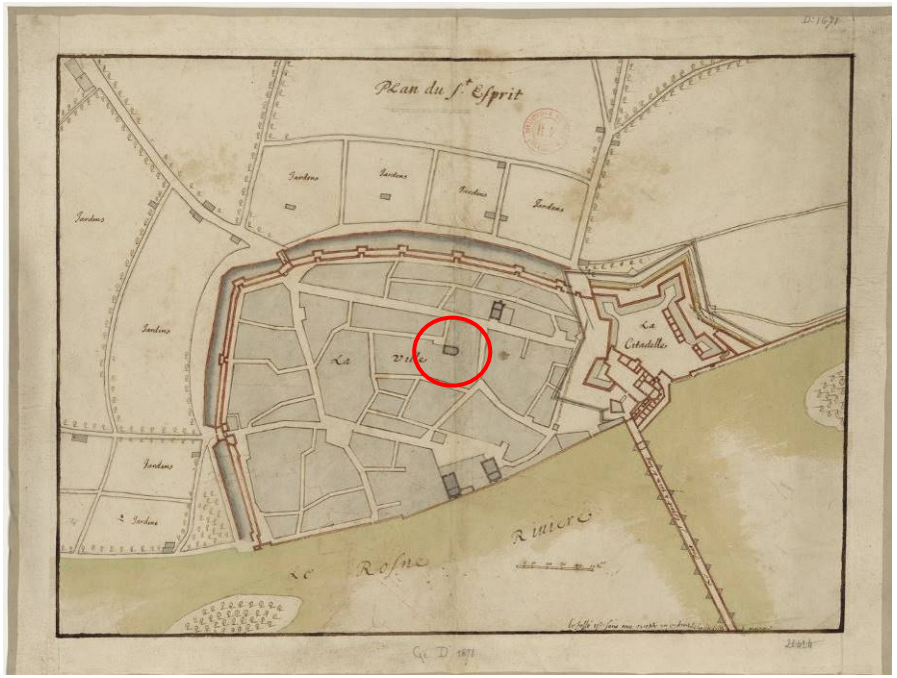
Corps de bâtiment ouest et son jardin.

. Le couvent des Ursulines

L'évêque d'Uzès permet en 1610 à deux Ursulines d'Aix de s'installer dans la ville. Leur chapelle, élevée en 1614, occupe l'angle sud-ouest d'un cloître composé de quatre ailes dont trois subsistent aujourd'hui à l'ouest, au nord et au sud.

Le couvent vendu à la Révolution fut divisé en 66 parts (Gouron, p. 353) et converti en maisons privées dont la plupart conservent les arcades ouvrant sur l'ancien carré du cloître et les plafonds à la française. L'aile est, a été détruite pour élargir la rue Jemmapes suite à deux plans d'alignement de 1834 et 1901

La nef de la chapelle et son bas-côté ouest sont conservés dans la maison située à l'extrémité ouest de l'aile sud (5, place des Ursulines, parcelle BI-57).



BnF – Gallica Ge D1671. Plan du Saint Esprit. 17e siècle. La chapelle des Ursulines est représentée avec son abside au nord.



Le couvent des Ursulines de nos jours.



Le couvent des Ursulines.



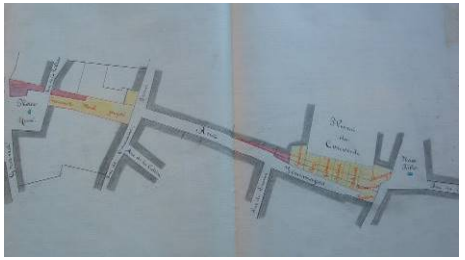
Nef de l'ancienne chapelle des Ursulines composée de deux travées sous voûtes d'arêtes. 5, place des Ursulines.



Le bas-côté ouest.



L'ancien cloître des Ursulines. Plan de 1834



Plan d'alignement de 1901 projetant la destruction des maisons constituant l'aile est du couvent. AD 30, 3 O 1386

. La chapelle des Pénitents

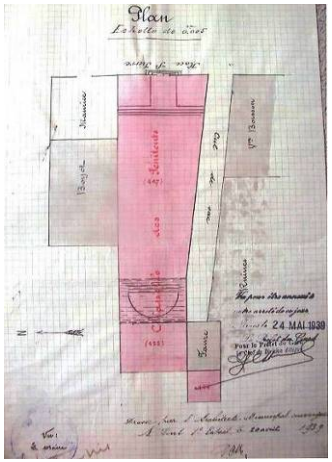
La chapelle est construite sur le côté ouest de la place Saint-Pierre par la confrérie des Pénitents noirs fondée en 1600 ; elle est bénie en 1657. Les décors intérieurs de stucs, les peintures et le vestibule appartiennent à un aménagement entrepris dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle.

Les Pénitents, issus de la population laborieuse de la ville, sont à la Révolution à l'origine de la démolition du clocher de l'église paroissiale et leur chapelle devint le siège du club patriotique où ils remplacent les sujets religieux par l'arbre de la Liberté sur sa montagne. Interdite de réunion par le préfet vers 1810-1811, la confrérie se reconstitue en 1855 sous l'autorité du curé. Entre les deux guerres, elle est définitivement dissoute.

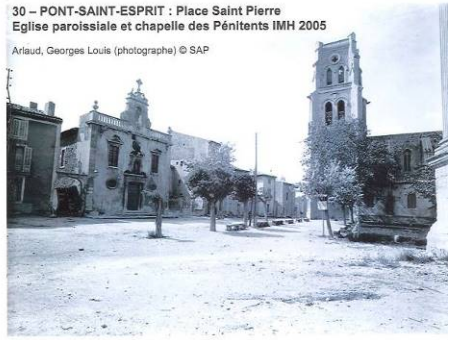
Le conseil municipal de Louis Flandin vend la chapelle à l'association diocésaine de Nîmes en 1939 – la façade, attribuée à l'ingénieur militaire Dastet d'après l'historien Gouron, est inscrite sur la liste supplémentaire des Monuments historiques le 3 octobre 1939.

En 1950, le Groupe artistique spiripontain s'installe dans les lieux transformés en salle de spectacles (Salle Mitral).

La statue de saint Jean-Baptiste, patron des Pénitents noirs, occupe la niche centrale de la façade depuis 1898. Le couronnement composé de balustres en pierre et d'un édicule abritant une statue de la Vierge est en revanche un ajout des années 1855-1860.



Plan de l'architecte municipal, 10 avril 1939. AD 30, 2 O 1342. Cl. CRMH.



La chapelle des Pénitents. Cl. Georges Louis Arlaud, photographe. CRMH.





La façade de la chapelle vers 1900. Sur le devant, s'étend la place aménagée sur l'ancien cimetière transféré hors les murs en 1939.



La façade de la chapelle des Pénitents.

. L'occupation hors les murs

. Les Capucins, 1616-1621

Le couvent des Capucins est installé dans l'ancienne maladrerie de la ville située au sud hors les murs. A la demande du gouverneur Jean-Baptiste d'Ornano et du Père Capucins Bazille en 1615, la ville donne le vieil hôpital de la Planette, ancien refuge des pestiférés. L'année suivante, la chapelle dédiée à Saint-Jean-Baptiste, est consacrée mais le couvent n'est ouvert qu'en 1621 (Gouron, p. 352).

Du bâtiment du XVII[e] siècle subsistent l'aile est et la cave de l'aile sud. Le reste de l'établissement a fait l'objet de reconstructions au XIXe siècle.
Un grand parc, clos de murs, se développe autour : on y trouve une chapelle funéraire, des bassins et un système hydraulique complexe (conduites)



Plan de la ville, fin du XVIII[e] siècle. AD 30, 3 E 139. En faut à gauche, le couvent des Capucins, en bas, le couvent de la Visitation.

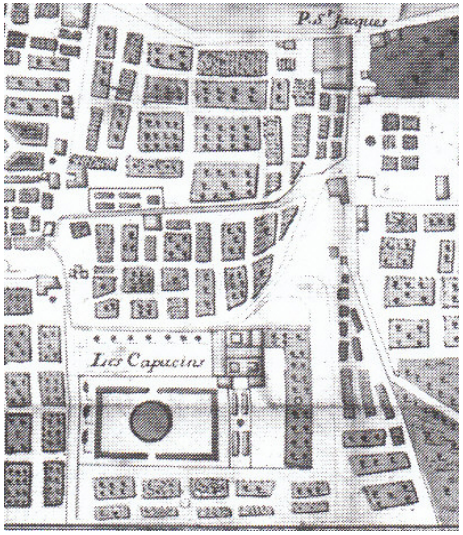


Le cours du Rhône entre Pont-Saint-Esprit et Mornas, 1634. Parchemin peint. Photo Daspet. Musée d'Art sacré du Gard. Le couvent des Capucins.





L'aile nord.



Carte des Environs de Pont-Saint-Esprit, Vincennes, dépôt général des fortifications. Début du XVIII[e] siècle ?



La chapelle funéraire, XIX[e] siècle.

. Le couvent des Sœurs de la Visitation, 1637

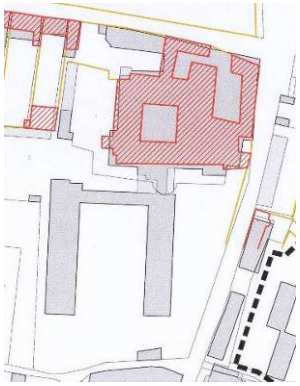
C'est hors les murs de la ville que les sœurs de la Visitation de Sainte-Marie d'Avignon décident de s'installer en 1633. Le terrain, situé au-delà de la porte de ville Saint-Jacques, est acheté au juge du prieur, Bernard. Jeanne de Chantal approuve l'emplacement en 1636, année où l'évêque d'Uzès, Nicolas de Grillet, pose la première pierre du couvent.

Selon l'organisation préconisée par François de Sales, les bâtiments conventuels s'ordonnent autour d'un cloître dont les murs des galeries reçoivent un décor de cartouches peints portant des citations de saint Paul, saint Augustin et saint François de Sales.

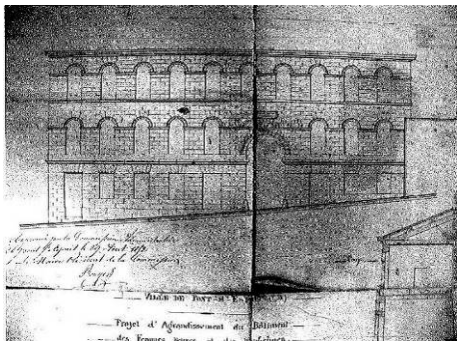
Les travaux de construction de leur couvent qui devra accueillir 40 religieuses – elles ne seront plus que 26 en 1791 - débutent en 1637 sous la direction de la mère supérieure, Marie Françoise de Maselly qui passe contrat avec les maîtres maçons, Tite Blanc et Claude Labrosse, tous deux de Montragon. Les bâtiments sont en cours d'achèvement l'année suivante lorsque Plagnier Dufour réalise la charpente des toitures. En 1639, la clôture est terminée (Gouron, p. 353).

Aux bâtiments claustraux, ordonnés autour d'un cloître, est adjointe entre 1637 et 1639 une grande chapelle. Jugée trop petite, elle est rebâtie en 1740 – elle est bénie le 20 septembre 1752. La nef et l'abside sont ornées d'un nouveau décor réalisé par un artiste italien (Girard, p. 193). Les dégâts causés par la foudre en 1766 imposent la reprise de l'aménagement intérieur – ce que fait de 1766 à 1767 Grangent, ingénieur de la Province.

A la Révolution en 1792, le couvent est désaffecté. L'hôpital de l'Œuvre de Saint-Esprit, implanté au Moyen Age au nord au bord du Rhône, avait été transféré au XVIIe siècle dans la ville enclose. En 1830, le maire Sébastien-Appollon Sibour entreprend des travaux dans l'ancien couvent pour l'y installer et dès 1832 s'occupe de rénover les toitures, de créer une nouvelle entrée au nord afin de desservir une buanderie implantée dans une aile ouest – l'appartement du directeur étant prévu au-dessus de celle-ci -, une loge de portier et un lavoir (lavoir du faubourg Saint-Jacques). Le projet est confié à l'architecte Pralong, la maîtrise d'œuvre aux maçons Alexis Grante et François Abrieu (Girard, p. 87).



Report du plan cadastral de 1828 (extrait sur l'hôpital) sur le plan actuel.



Projet d'agrandissement. Fontanille, 21 mai 1852. Coll. Musée de Pont-Saint-Esprit. Cl. J. Clier, CRMH, 2005.



Plan d'alignement, 1836.La partie est du bâtiment sur le boulevard Carnot est construite.



L'Hôtel-Dieu vers 1900.



La sacristie en 1960. Les panneaux en boiseries et le mobilier du XVIII^e siècle. Cl. Hurault, Cl. M.H. 259.866. Médiathèque du Patrimoine.



L'enclos du couvent de la Visitation avant la construction des extensions méridionales réalisées en 1973 et 1976.

Pépin Barbut, successeur de Sibour, entreprend d'édifier une aile au nord-est formant le pendant de l'aile réalisée sous Sibour afin d'y installer l'hospice des veuves et des orphelines de Notre-Dame de la Pierre.
Le bâtiment est construit en 1850 sur les plans de l'architecte Fontanille et par le maçon Pierre Carbonnel – les plans ont disparu, restent ceux de 1852 concernant l'agrandissement du second étage. C'est au même architecte qu'est demandée la reconstruction de la façade de la chapelle. L'ouvrage néoclassique accessible par le grand escalier ajouté en 1846 est béni le 24 mars 1851 par l'évêque de Nîmes, Monseigneur Cart (Girard, p. 193). Désormais l'axe sud-nord menant dans la vieille ville se trouve « monumentalisé » par les constructions du XIXe siècle (lavoir, aile nord-est et chapelle).

En 1973, une annexe de 60 lits est bâtie au sud perpendiculairement à l'aile méridionale du cloître dans l'ancien jardin par l'architecte Emile Vincent de Pont-Saint-Esprit. Trois ans plus tard, ce premier bâtiment est complété par une construction en L, toujours sur les plans dressés par Emile Vincent (Projets, plans, Direction de l'Urbanisme, Mairie de Pont-Saint-Esprit).

L'hôpital en totalité, parcelle 60 section BK, est inscrit à la liste supplémentaire des monuments historiques le 9 juin 2005.



La chapelle.



Le carré du cloître et les ailes est et sud.



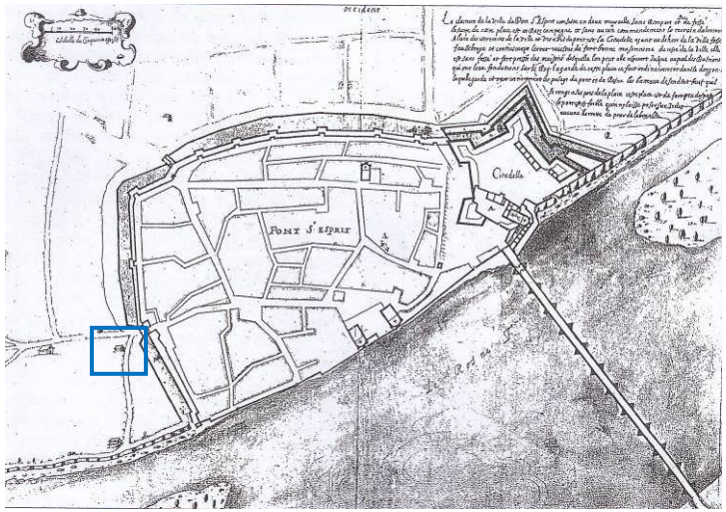
Galeries nord et ouest.



Plan de datation. V. Rousset, B. Wagon, 2014.

Le XVIIe siècle – L'eau dans la ville

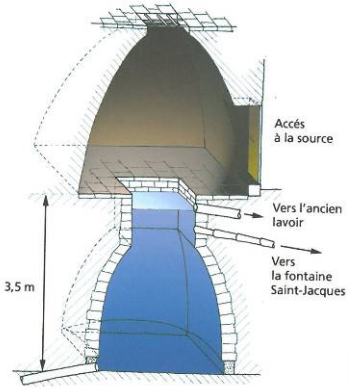
La ville close bénéfice de puits publics et privés, des eaux de la fontaine de Fermières, située hors-les-murs qui, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, permet d'alimenter lavoirs et fontaines grâce à deux aqueducs (aqueduc de 1670 et aqueduc Pitot de 1744). Des fontaines sont installées dès 1673 : fontaine de la Place (ou du Mazeau), fontaine de la porte de la Tour (1678) qui recevait l'eau de la Font de Fermières, fontaines du Plan, des Ursulines et de la porte Saint-Jacques. Beaucoup d'entre elles sont reconstruites au XVIII[e] – notamment la fontaine Saint-Jacques - par Pitot, directeur de la province, et l'architecte Grangent (Gouron, p. 192).
On dénombre au sud de la ville, alors occupée par les couvents des sœurs de la Visitation et des Capucins, deux sources fontaines : la fontaine de Fermières aménagée au XVII*e* siècle et qui servait à l'alimentation d'un grand nombre de fontaines intra-muros et une fontaine incluse dans une maison au 2, rue Jean Moulin. La structure, en tout point comparable à celle de la font de Fermières, a pu participer à une auberge ou du moins être incluse dans un bâtiment représenté sur le plan de Jean de Beins de 1629. Il existe plus à l'est, dans l'enclos du couvent des Ursulines, une grande pièce voûtée prévue pour un fort cubage d'eau qui peut être, soit une simple citerne alimentée par l'aqueduc provenant de la Font de Fermières, soit une source fontaine.



Plan manuscrit par Jean de Beins et Simon Maupin, 1629. Société des Amis du Vieux Toulon. Bâtiment correspondant à la maison 2, rue Jean Moulin.



La fontaine Saint-Jacques installée rue Saint-Jacques au XVIII[e] siècle.



Source Fermière XVII[e] siècle. Dans : L'eau dans la ville. Renaissance du Vieux Pont-Saint-Esprit.



Source fontaine du 2, rue Jean Moulin. Salle voûtée d'accès.



Source fontaine du 2, rue Jean Moulin. Trappe d'accès à la cuve d'eau.



Source fontaine du 2, rue Jean Moulin. La cuve.



Enclos du couvent des Ursulines.

Les moulins des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles

Le moulin du Major, XVII^e^ siècle

En amont du pont Saint-Esprit, Henri de Valette, major de la citadelle fit édifier le moulin bladier. Annexé à une microcentrale électrique, il est aujourd'hui propriété de la ville.



Le moulin du Major édifié au XVII^e^ siècle.

A la suite de la création d'un nouveau qui débute en 1833 pour s'achever en 1850, le moulin à huile Varillon, placée sous l'église paroissiale, et les moulins Dumas et Cheylan situés sous la Maison du Roi sont rasés (1845 – 1850).

Le moulin Varillon

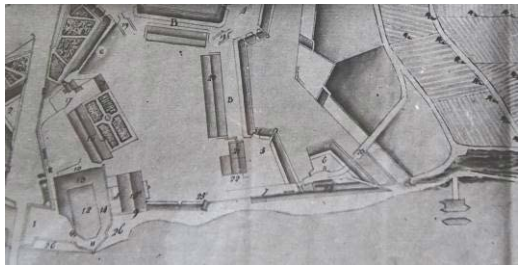
Ce moulin à huile, détruit en 1844 lors de l'établissement du quai de Lyunes, avait été construit peu après 1760 par le sieur Varillon, maître serrurier à Pont-Saint-Esprit après avoir eu autorisation de la ville d'établir un chemin sur les rochers appartenant à la ville pour accéder à l'ouvrage.

Les moulins bateau Dumas et Cheylan

Les deux moulins à blé aménagés sur des bateaux étaient actionnés par des roues à aube. Leur mobilité permettait de profiter au mieux des courants du Rhône. Durant l'hiver 1572, le fleuve gela et à la fonte détruisit les ouvrages qui durent être reconstruits (Gouron, p. 92, 93).



Plan de la Ville et Citadelle du Saint Esprit. Fin du XVIII^e^ siècle. AD 30, 3 E 139. Détail sur les moulins Dumas et Cheylan et le moulin du Major.



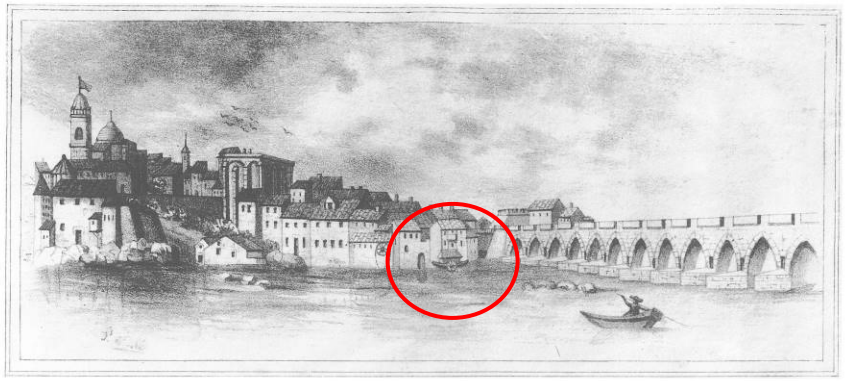
Fortification. Direction de Languedoc et du Roussillon. Brigade de Montpellier, 1783 pour 1784. Vincennes, Dépôt général des fortifications. Détail sur le moulin du Major sous la citadelle.



Cadastre de 1828. Détail sur les trois moulins sur le Rhône. De gauche à droite, le moulin à huile Varillon, les moulins Dumas et Cheylan, le moulin du Major.



Plan d'alignement, 1834. Détail sur les moulins en aval du pont : moulin Varillon et moulins Dumas et Cheylan.



Vue du Pont Saint-Esprit. Paul-Augustin Bruguier-Roure, vers 1835-1840. Photo Maryan Daspet. Musée d'Art sacré du Gard.
Les moulins bateau situés près de la première arche du pont.

La ville du XII^e^ au XVII^e^ siècle



LA VILLE AU XVIII^{e} SIECLE

Le roi vend ses droits de coseigneurie en 1701 à la ville, donnant ainsi plein droit aux consuls administrant non sans mal la cité avec le prieur, coseigneur (Gouron, p. 164). La ville, avec sa citadelle destinée à verrouiller le pont et à séparer, depuis les guerres de Religion les Huguenots des deux rives du Rhône, connaît jusqu'au début du XVIII^{e} siècle une intense activité militaire (Catarina, p. 144). La guerre de Succession d'Espagne terminée, l'ancienne place forte du Languedoc perd peu à peu de son rôle. La disette et la famine s'abattent sur la ville.

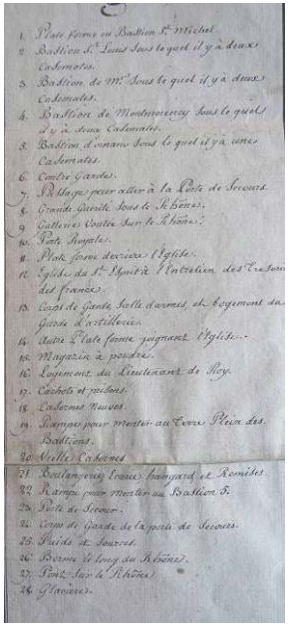
Le bureau des Travaux publics de la province entreprend la création d'une nouvelle route reliant par le pont du Saint-Esprit la route Avignon-Lyon à Montpellier. Il faut pour cela rectifier la trop forte déclivité de la partie occidentale du pont dès 1754 (Catarina, p. 146). En 1791, le bastion Saint-Louis est détruit pour créer un large passage praticable vers le pont.

L'enceinte médiévale de la ville est devenue obsolète mais reste entretenue *a minima* jusqu'à la fin de l'Ancien régime ; son fossé, laissé aux jardins depuis le début du XVIIe siècle ne jouait plus de rôle défensif. Au commencement du XVIII^{e} siècle, les ravelins aménagés dans le fossé en 1621-1625 et en 1695 sont démolis ; celui de la porte de la Tour est détruit en 1704 lors de la construction des casernes et de la place d'armes attenante (Catarina, p. 142). La muraille et ses tours ne sont cependant rasées qu'un siècle plus tard sous l'Empire.

L'esplanade Saint-Jacques au sud est aplanie, les rues de la ville intra-muros sont pavées. Le passage et l'accueil des troupes militaires favorisent l'économie de la ville (Gouron, p. 160). Dès 1783, la ville connaît maints évènements peu favorables à son essor : ce sont les crues du Rhône puis la grêle qui emporte les récoltes, la baisse des revenus tirés du grenier à sel, la sécheresse de 1788 suivie par la disette.

Au milieu du XVIII^{e} siècle, l'œuvre du pont décide d'abattre les deux châtelets placés aux deux entrées en 1358 et d'élargir ponctuellement le tablier afin de fluidifier le trafic. Côté Dauphiné est édifiée une porte armoriée, côté Languedoc, la vielle tour Saint-Michel est détruite en 1816.





Plan de la Ville et Citadelle du Saint Esprit. Fin du XVIII^{e} siècle. AD 30, 3 E 139.

La caserne Pépin (1714-1718)

La caserne, destinée à loger un millier d'hommes, est construite en 1714 en dehors de la ville sur les plans des architectes de la ville, Thibou et Cabisols (Gouron, p. 157). Les armes du roi sont sculptées sur le portail avec le millésime 1719 par Mesangeau. Après les couvents des Capucins et de la Visitation établis hors les murs au XVII^{e} siècle, le bâtiment constitue la première étape d'occupation de la frange occidentale laissée jusque-là aux jardins.

Hôtel de Lisleroy (détruit), 12, place de l'Hôtel de Ville

En 1747, les Lisleroy remanient sur les plans de l'architecte Guillaume Rollin une ancienne maison médiévale appartenant à la famille de Roch. L'immeuble est détruit en 1973 au profit de l'immeuble actuel malgré le classement le 15 mars 1968 de la façade, des vestibules d'entrée, des façades et de l'escalier de la cour intérieure.

La reconstruction de l'église Saint-Pierre, 1780-1784

Détérioré en 1562 et 1567 lors des guerres de Religion, le prieuré est dans un état de quasi-abandon ; placé sous la direction d'un prieur commendataire désintéressé par la gestion spirituelle comme temporelle du monastère et de la cité. En ruine, il n'est reconstruit qu'en 1780 sur les plans de l'architecte parisien Hélin, revus et corrigés par Jean-Pierre Franque d'Avignon (1718-1810) qui intègre le nouvel édifice dans les parties médiévales saines (murs gouttereaux et chapelles).

Le chantier est confié au maçon avignonnais Bruat et à Pépin de Pont-Saint-Esprit. La première pierre est posée par le prieur en 1779 ; l'église est consacrée le 20 mars 1784. De plan en croix grecque, est couvert d'une voûte d'arêtes, chef-d'œuvre de stéréotomie.

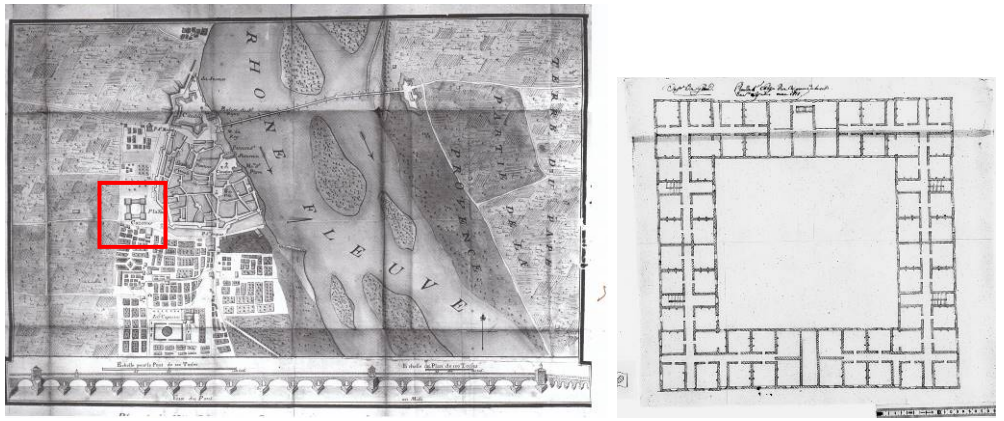
En 1790, l'édifice désaffecté est vendu au médecin Belgarric et transformé en entrepôt puis cédé à la ville. Après le Concordat, elle devient église paroissiale jusqu'en 1826. Cinq ans plus tard, elle abrite l'école mutuelle avant d'être annexée à des magasins militaires et au bureau de recrutement puis à des services municipaux.



La caserne Pépin.



La caserne Pépin vers 1900. Ses façades sont alors enduites.



Carte des environs de Pont-Saint-Esprit, 1791 (?). Vincennes, Dépôt général des fortifications. Dans A. Girard, Pont-Saint-Esprit gothique, p. 61. A droite, Plan de la caserne Pépin, 1818. Médiathèque du Patrimoine.



L'hôtel de Lisleroy, vers 1900.



L'immeuble bâti à l'emplacement de l'hôtel de Lisleroy.



La façade de l'église Saint-Pierre réalisée par l'architecte avignonnais Jean-Pierre Franque.



La nef de l'église Saint-Pierre.



Exposition dans la nef de Saint-Pierre. 2015.



Carte de l'Europe peinte dans l'une des chapelles évoquant l'occupation des lieux par l'école mutuelle.

LA VILLE AU XIX^{e} SIECLE

L'urbanisme hors les murs

En 1789, Antoine de Valerian, premier consul et maire rédige le cahier des doléances du Tiers Etat portant sur l'abolition des droits féodaux, de la dîme, la suppression des gabelles et des péages, la suppression du coseigneur bénédictin et de ses moines : « Qu'on ne laisse plus subsister des moines, véritables frelons de la société…dont les cloîtres multipliés sont autant de gouffres qui engloutissent les générations futures » (Gouron, p. 173). La ville qui compte 5 000 âmes devint chef-lieu de district en 1790. Avec la suppression du prieuré Saint-Pierre, les bâtiments devenus biens nationaux sont vendus à des propriétaires privés.

Le sort de l'enceinte médiévale et de ses tours

La muraille érigée sur le pourtour de la petite cité afin d'assurer sa protection n'est à la Révolution qu'une muraille ruinée et menaçante pour la sécurité publique. C'est sous l'Empire que l'on procède à sa démolition avec celle de ses tours.

L'urbanisation de l'ancien fossé : l'extension de la ville hors les murs

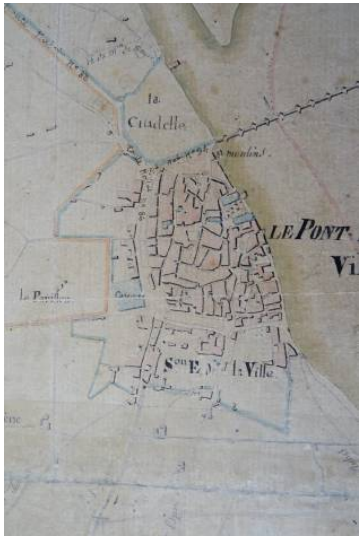
L'aménagement des boulevards ouest et sud, la reconstruction des façades des demeures de l'intramuros et l'implantation progressive d'immeubles sur les franges extérieures ont permis de cristalliser autour des nouveaux axes une densité des activités commerciales au détriment de la ville enclose.

Le boulevard du faubourg Saint-Michel au boulevard Gambetta et les allées Frédéric Mistral (ancien boulevard et promenade du Nord) et ses fontaines

Une allée est installée sur l'ancien fossé médiéval doublant la muraille urbaine médiévale : elle est partiellement comblée dès le début du XVII^{e} siècle. En 1789, le fossé ouest est entièrement remblayé pour y aménager une promenade plantée de trois rangées d'arbres. A partir de 1811, la décision est prise de démolir les remparts (la porte médiéval Saint-Michel est abattue en 1816) à la place desquels est créée la rue des Trois journées sur laquelle les immeubles sont dotés de nouvelles façades (Girard, 2005). Les allées sont agrémentées de deux fontaines, la fontaine Saint-Michel en 1851 sur l'ancien rond-point du Champ-de-Mars (détruite et reconstruite en 1877, puis à nouveau détruite) et la fontaine du Coq (1836). L'occupation bâtie de la frange occidentale du nouveau boulevard débute par la partie jouxtant la caserne Pépin dans les premières années du siècle et se développe et se densifie dans les années 1830 – 40 (l'hôtel de d'Europe en 1834).



La ville à la fin du XVIII^{e} siècle. AD 30, 3 E 139.
Le boulevard du faubourg Saint-Michel. A l'emplacement du boulevard Gambetta et des allées Frédéric Mistal, côté ouest de la ville close, figurent des jardins autorisés par les consuls.



Plan cadastral de 1828.



Plan d'alignement, 1834.

En 1879, la démolition du bastion de Monsieur de la citadelle permet l'installation d'une grande place au nord. L'occupation de l'ancien fossé doublant l'enceinte médiévale permet l'implantation d'une nouvelle couronne urbaine qui va cristalliser un nouveau centre de vie sociale.

L'octroi Saint-Michel et l'octroi sud

L'octroi nord, situé sur l'ancienne place Saint-Michel, est élevé avant 1830 au carrefour contrôlant l'accès au pont et à la route de Barjac. Les taxes sur l'introduction en ville des objets de consommation y étaient perçues par la ville. En mauvais état en 1863, il est l'objet de réparations ; son usage est supprimé en 1927 avant d'être détruit en 1935. L'octroi sud, antérieur à l'octroi Saint-Michel, est installé sur l'actuelle avenue Gaston Doumergue entre 1828 et 1836 sur les plans dressés en 1819 par Bousquet, officier du Génie en retraite et architecte de la ville. En 1895, le bâtiment jugé impropre au service est reconstruit par la ville sur les plans de l'architecte voyer, M. Pallad (AD 30, 2 O 1344). L'octroi devenu obsolète est détruit en 1935.

Le boulevard Carnot et les allées Jean-Jaurès (anciens cours du Midi) et la fontaine de la Navigation (1838)

Dès 1624, le fossé est aplani puis entièrement comblé en 1777. Après la démolition de l'enceinte fortifiée, la ville installe une promenade plantée d'arbres et accessible à l'est et au sud par un emmarchement de pierre. Comme sur le boulevard ouest, les immeubles se dotent de commerces déplaçant l'activité de la vieille ville vers ce nouveau pôle. Le maire Sébastien-Appollon Sibour fait installer en 1838 la fontaine de la Navigation, de style néo-Renaissance, réalisée par le sculpteur P. Colin. L'ancienne place d'armes aménagée auprès de la caserne Pépin au début du XIX^{e} siècle devint la place de la République, véritable « entrée de ville » et articulation entre les nouveaux boulevards et leurs allées. Dans l'axe de la route de Nîmes, cet espace, qui prit place sur les ruines de l'enceinte urbaine, de l'une de ses tours et sur l'ancienne porte de la Tour, fut jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale l'espace des marchés et de la convivialité avant d'être investi par la voiture.

L'Hôtel-Dieu (Inscrit MH le 4 août 2005) et le nouveau boulevard Carnot

L'hôpital de l'œuvre de Saint-Esprit, implanté au Moyen Age au nord au bord du Rhône, avait été transféré au XVII^{e} siècle dans la ville enclose. En 1830, le maire Sébastien-Appollon Sibour entreprend des travaux dans l'ancien couvent de la Visitation (1637) pour y installer l'hôpital et dès 1832 s'occupe de rénover les toitures, de créer une nouvelle entrée au nord afin de desservir une buanderie implantée dans une aile ouest –l'appartement du directeur étant prévu au-dessus de celle-ci -, une loge de portier et un lavoir (lavoir du faubourg Saint-Jacques). Le projet est confié à l'architecte Pralong, la maîtrise d'œuvre aux maçons Alexis Grante et François Abrieu (Girard, p. 87).



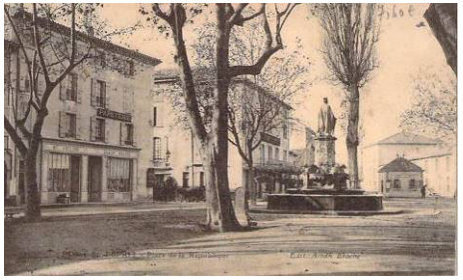
La ville à la fin du XVIII^{e} siècle. AD 30, 3 E 139. Le boulevard Carnot et les allées Jean-Jaurès



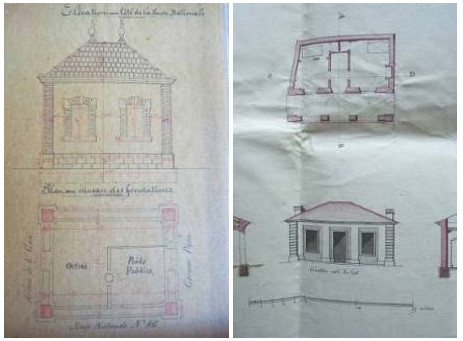
L'octroi Saint-Michel et le boulevard Gambetta



Le boulevard Gambetta vers 1900.



L'octroi sud.



Plan du nouvel octroi sud par Pallad en 1895. A droite, l'octroi sud. Plans de Bousquet, 1819. AD 30, 2 O 1344.



Le boulevard Carnot et les allées Jean Jaurès, vers 1900.



Le boulevard Carnot et les allées Jean Jaurès, en 2015.



Le boulevard Carnot et les allées Jean Jaurès, et la fontaine de la Navigation, vers 1900.

Les avenues du Général de Gaulle et Gaston Doumergue.

L'ancienne route de Bagnols, bordée de jardins au XVIII[e] siècle, s'urbanise dès le début du XIX[e] siècle pour constituer l'entrée sud-ouest de la ville (actuelle avenue du Général de Gaulle).
Suivra l'avenue Gaston Doumergue dont le côté sud (face à la caserne Pépin, commence à être bâti à l'est à l'angle avec l'avenue du Général de Gaulle. Il faudra cependant élargir cette voie exiguë en 1882 pour faire un axe direct vers la gare installée en 1880.
Ce sera, comme les boulevards, les allées et la place de la République, un axe fort du commerce (la poste y fut placée en 1911) avec le Casino composé d'un café et d'une grande salle de réunion.





A gauche, l'avenue du Général de Gaulle, 2015. A droite, Le Casino, vers 1910.



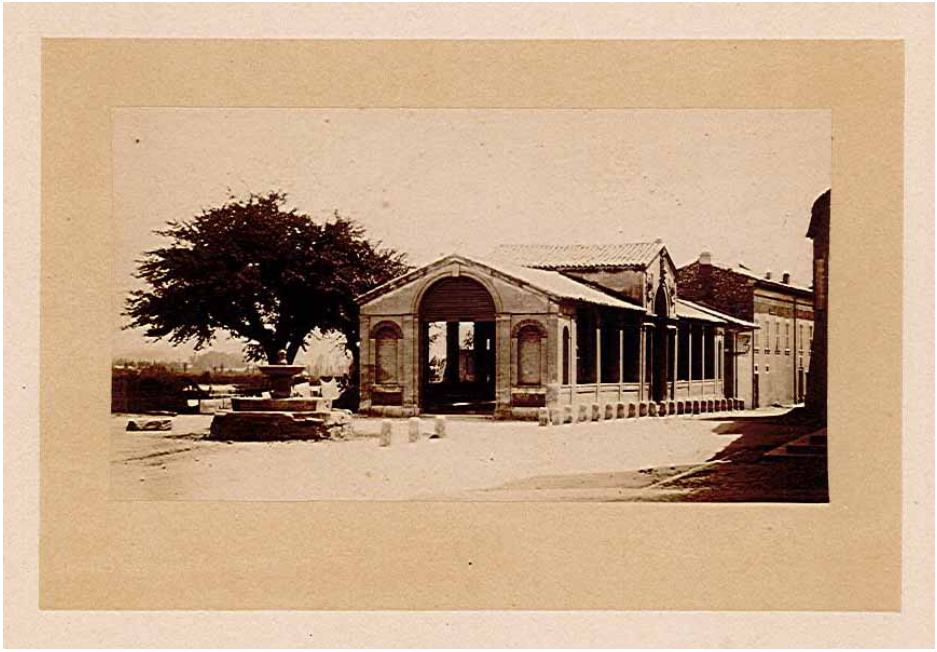
La ville à la fin du XVIII[e] siècle. AD 30, 3 E 139.
L'angle formé à la fin du XIII[e] siècle par l'avenue du Général de Gaulle et la future avenue de la Gare (actuelle avenue Gaston Doumergue)



Cadastre de 1828. Détail sur l'ancien chemin de Lyon, actuelle avenue Charles de Gaulle.

Le lavoir de l'Hôpital (1832)

A la demande de préfet, on décide d'implanter en 1832 près de l'ancien couvent des Visitandine transformé en hôpital un lavoir sur un terrain réservé à cet usage depuis 1814. Le conseil municipal confie les travaux à l'architecte de l'arrondissement Pralong qui débute le chantier en 1833. Une fontaine, appelée la « cascade », assurant l'alimentation en eau, mais détruite aujourd'hui, est construite la même année.



Le lavoir de l'hôpital et sa fontaine (disparue).



Le lavoir et la fontaine. Dessin Léon Alègre.



Le lavoir de l'hôpital.



Le lavoir de l'hôpital.



Neptune. Le lavoir de l'hôpital.

Une station de pompage

Une station de pompage est installée chemin Allègre-Chemin dans le sous-sol d'une maison du 19e siècle (18, chemin Allègre-Chemin).



La station de pompage.



La station de pompage.

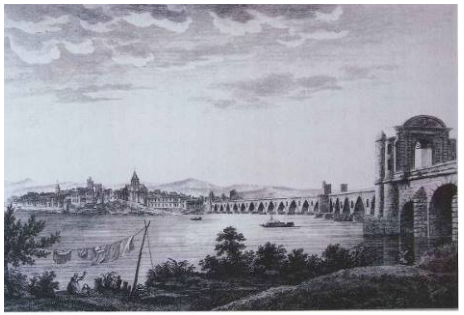
Les travaux sur le pont Saint-Esprit du XVIII^e siècle au XIX^e siècle

Les becs des piles sont refaits en 1788 à l'exception de deux. Les principales modifications ont lieu aux XIX^e et XX^e siècles afin de concilier les besoins de la circulation et la qualité de l'ouvrage (CRMH, Josette Clier).
Le haussement du Rhône en temps de crues empêchait le passage des bateaux à vapeur et l'on dut se résoudre en 1855 à amputer le pont de pierre médiéval de ses deux arches occidentales pour les remplacer par une arche de fonte de 65 m de longueur dite l'arche marinière.
De 7 m de largeur (la largeur du pont médiéval n'étant que de 5,20 m), elle facilitait le croisement des véhicules. En 1861, Napoléon III autorise l'élargissement total de l'ouvrage sur sa face nord afin de fluidifier le trafic ; ce qui est entrepris jusqu'en 1870 sur les plans dressés par les ingénieurs Thouvenots et Aurès.

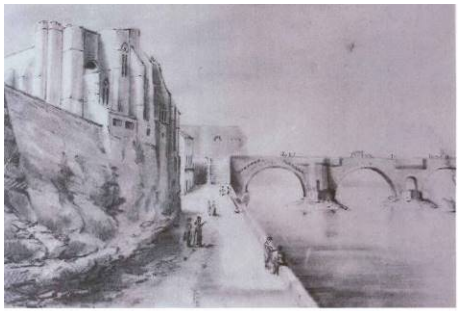
- An 13 : construction d'encorbellements sur 4 piles sur les piles aval. Ces encorbellements sont détruits lors de l'élargissement de la route de 1861.
- 1854-1857 : construction de l'arche marinière en fonte,
- 1861 : décision d'élargissement,
- 1867 : élargissement et reconstruction de l'avenue gauche sur les plans de Thouvenot,
- 1868 : remplacement des 4 arches rives gauche par une grande arche.



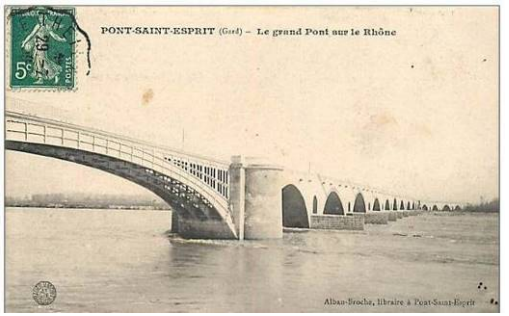
Vue du Pont de Saint-Esprit. Dessin. Jean-Baptiste François Genillion (1750-1829). BnF (Gallica)



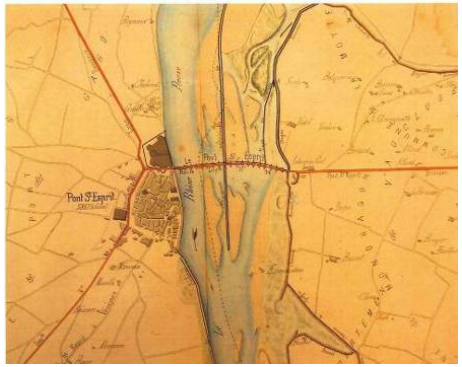
Le pont en 1784. Coll. Musée de Pont-Saint-Esprit.
La porte édifiée en 1759 sur la rive gauche est détruite en 1804.



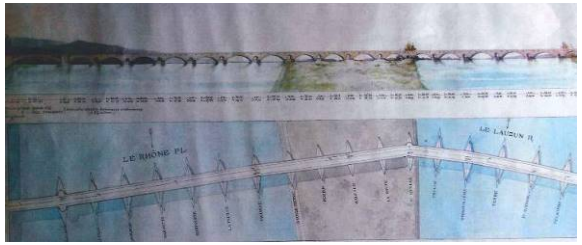
Le pont en 1852. Léon Alègre. Coll. Musée de Pont-Saint-Esprit
Les deux arches occidentales du pont avant leur emplacement par l'arche marinière en 1854 – 1857.



La grande arche marinière facilite, dès 1854- 1857, la navigation sur le fleuve.



Plan général, Thouvenot le 28 avril 1860. AD 30, 2 S 123. Cl. CRMH.



Le pont par Formigé en 1904. Coll. Musée de Pont-Saint-Esprit. Cl. ACMH.

L'urbanisme intra-muros

Un plan d'alignement, 1834

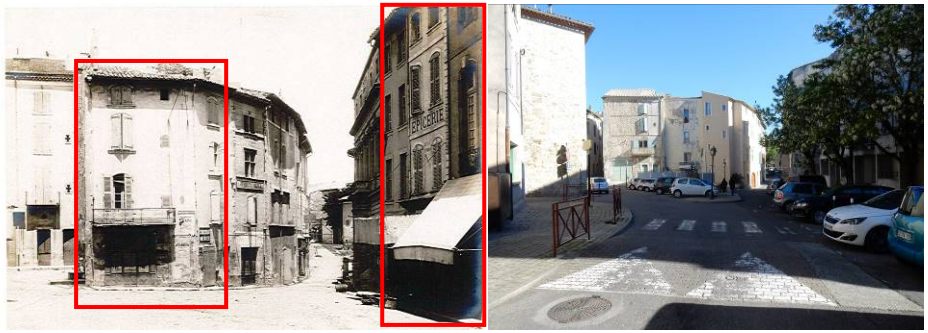
Avec l'objectif d'aérer la ville médiévale au réseau viaire dense et étroit, et d'établir de nouveaux quais au bord du Rhône, la commune définit en 1834 un plan d'alignement prévoyant l'élargissement de certaines rues ainsi que le percement de nouvelles voies. Peu de ponts furent réalisés – certains comme l'élargissement de la rue Jemmapes au niveau du couvent des Ursulines n'ayant été réalisé qu'en 1901 avec la destruction complète de l'aile orientale de celui-ci.

Alignements réalisés :

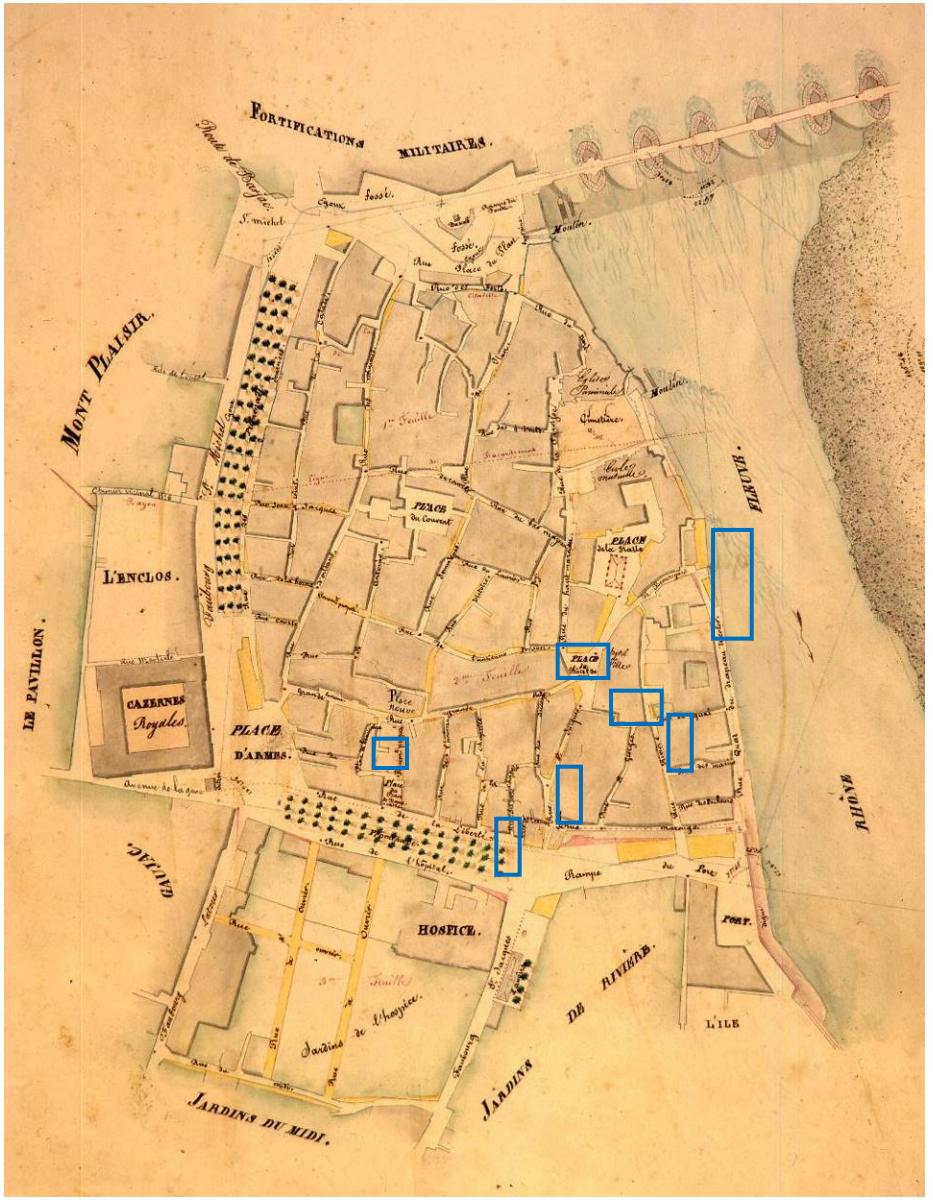
- Place de l'Ancien Hôtel de ville - angle avec la rue Haut Mazeau et angle rues Joliot-Curie (ancienne Rue Grande) -Saint-Jacques
- Quai Albert de Luynes (devant le futur abattoir élevé en 1840 à l'emplacement de l'hôpital Notre-Dame de la Pierre)
- Angle de la rue du Quai et de la rue de Rivière
- Angle rue Joliot Curie (ancienne Grande Rue) – rue du Plan de Beaucaire
- Angle de la rue Saint-Jacques – Rue des Arceaux
- Rue de la Chapelle

Projet de rues à ouvrir non réalisé :

- Ilot des Ursulines compris entre la rue Jean Moulin (ancienne rue du Faubourg Saint-Jacques), rue des Capucins (ancienne rue du Midi), boulevard Carnot (ancienne rue de l'Hôpital) et l'avenue du Général de Gaulle (ancienne rue du Faubourg Latour)
- Prolongement de la rue Jules Ferry (ancienne rue de l'Ancienne Prison)
- Rue entre la rue Joliot-Curie (ancienne Rue Grande) et la place du Plan de Beaucaire.
- Rue entre la place Georges Ville (ancienne place de la Halle) et la rue Haut Mazeau.



Place de l'Ancien Hôtel de ville, partie nord. Avant 1970. Coll privée. En encadré rouge, les maisons détruites. A droite, la place en 2017.



Plan de la ville du Pont-Saint-Esprit. 1834. Plan d'alignement. H.-A. Perrin. Photo Maryan Daspet. Musée d'Art sacré du Gard. En bleu, les alignements réalisés.

L'ancien prieuré Saint-Pierre

L'ancien prieuré Saint-Pierre, supprimé à la Révolution, est investi par une place au XIX^{e} siècle, la place Saint-Pierre - la place de la Halle plus au sud ayant été aménagée dès la fin du XVIII^{e} siècle. Les bâtiments conventuels devenus propriétés privées sont transformés. La maison Rozier est choisie pour accueillir en 1830 les écoles et la mairie. Le projet abandonné, la mairie installe l'école dans l'église désaffectée. Au sud-ouest de l'église, était sise la maison de la comtesse de Lézert que cette dernière offre en 1836 à la ville pour y recevoir une école tenue par les frères des écoles chrétiennes.



A : l'église Saint-Pierre – B : cloître – C : tour d'entrée du cloître – D : fours banaux – E : boucherie et écorchoir – F : posterle de Carnage

Plan de la ville, fin du XVIII^{e} siècle. Détail sur l'ancien cloître Saint-Pierre.

L'Hôtel de ville – Ancienne Maison commune

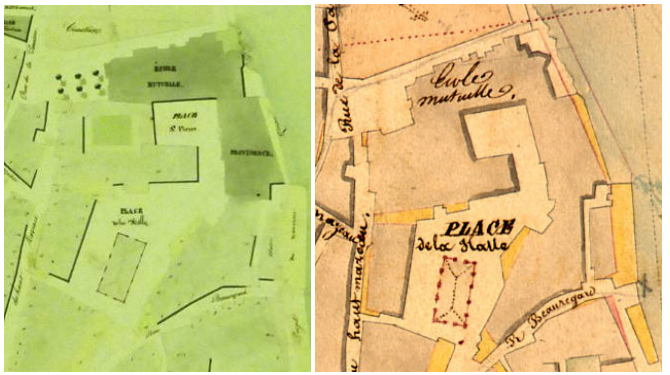
La maison commune, sise dans l'ancien quartier du Mercat sur l'ancienne place du marché aux bestiaux, centre politique de la ville depuis le Moyen Age, est reconstruite en 1615 ; son beffroi figuré sur des gravures du XVII^{e} siècle était vu depuis le Rhône.
Il s'agissait donc d'un immeuble important tant par sa fonction politique et administrative de la cité que par son architecture au beffroi emblématique du pouvoir consulaire. Aucun document antérieur au XVIII^{e} siècle ne représente l'immeuble à l'exception des dessins du XVII^{e} siècle figurant le beffroi et d'une caricature de 1831 sur laquelle figure la façade reconstruite par l'architecte Rollin (Guillaume ou Claude ?) au XVIII^{e} siècle. En raison de son mauvais état, la mairie décide de s'en séparer en 1829 dans l'attente de construire un nouveau bâtiment. Les travaux sont cependant réalisés mais à partir de 1833 : l'architecte Pralong est chargé des nouveaux plans de l'édifice.
Un dessin d'Allègre en 1831 montre la façade de Rolin (en jaune) devant être détruite pour être reconstruite selon un plan d'alignement. Le bâtiment fut ainsi entièrement reconstruit hormis le niveau de cave qui renferme quatre pièces voûtées ainsi qu'une glaciaire de plus de 7 m de profondeur qui, semble-t-il appartient à la phase e construction du XVIII^{e} siècle. En partie sinistrée par l'incendie de l'immeuble voisin en 1943, l'aile côté rue de Rivière est démolie -subsiste la base du mur) ; la mairie est transférée l'année suivante place Saint-Michel puis sur le boulevard Gambetta. Le bâtiment accueille en 1978 le musée Paul Raymond.



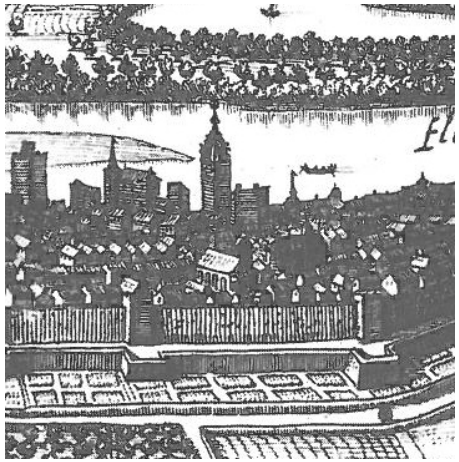
A gauche : plan de la maison Rozier dans l'ancien cloître bénédictin, par le maçon Allègre, 1830. AD 30, 2 O 1340. A droite : plan cadastral de 1828. Détail. La maison de la comtesse de Lézert sise au sud-est de l'église. Au sud, figure la halle.

La façade du XVIII^{e} siècle (Rollin, architecte) représentée sur la caricature de 1831

Le bâtiment s'ouvre sur la place par deux grandes et hautes arcades. Deux étages complètent le bâtiment surplombé par un beffroi de plan carré dont la face ouest présente une grande horloge.



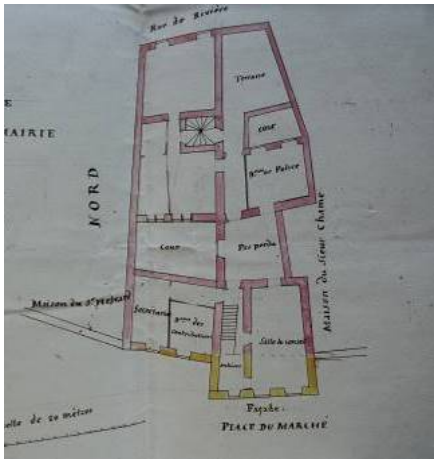
Plan d'alignement, 1834.



Pont-Saint-Esprit, vers 1640-1650. Matthaeux Mérian le Vieux. Photo Daspet. Détail sur le beffroi de l'ancienne maison commune.



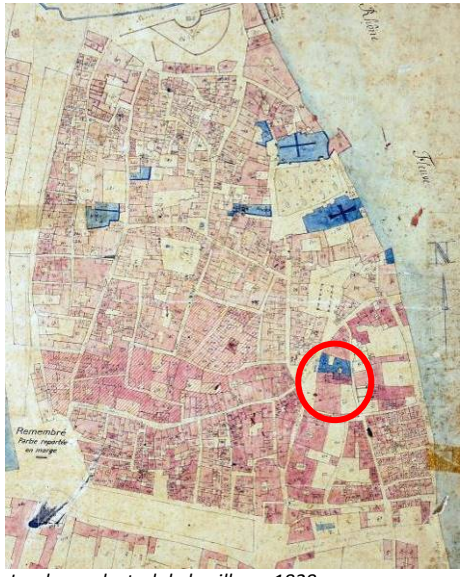
Carte des Environs de Pont-Saint-Esprit, 1691. Vincennes, dépôt général des fortifications. Détail sur la Maison de Ville.



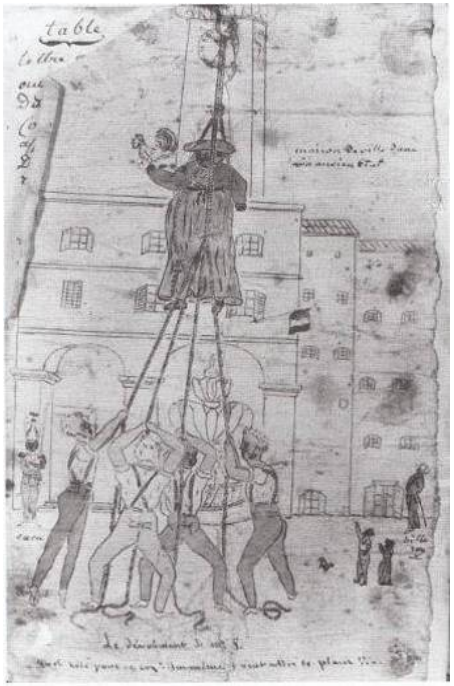
Plan géométrique des bâtiments de la mairie du Pont-Saint-Esprit. Allègre 1830. AD 30, 2 O 1340.



La façade de l'Hôtel de ville vers 1900.



Le plan cadastral de la ville en 1828.



Caricature, 1831. AD 30. La façade de l'architecte Rollin.

La glacière de l'hôtel de ville

L'édifice entièrement reconstruit en 1833, semble-t-il, renferme un important niveau de caves voûtées desservi par un escalier monumental.

A l'angle sud-ouest de celui-ci se situe une glacière monumentale dont le réceptacle de fond destiné à recevoir l'écoulement des eaux fondues se place à 7 m de profondeur. La construction réalisée en 1779 par le maçon David adopte un plan rectangulaire tronconique ; elle est bâtie en moellons et placée sous une voûte en berceau en plein cintre. Un emmarchement de pierres prévu pour placer les blocs de glace et les retirer est fiché sur les murs sud et ouest.

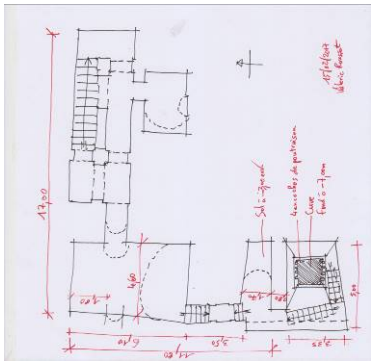
Dans le fond, un réceptacle carré était fermé par un plancher ajouré porté par des poutres dont subsistent les huit empochements. Il est aujourd'hui remblayé.
L'accès se fait depuis les caves mitoyennes par un sas composé d'une double porte en maçonnerie.



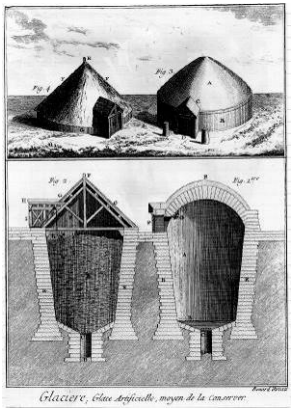
La glacière de Pont-Saint-Esprit.



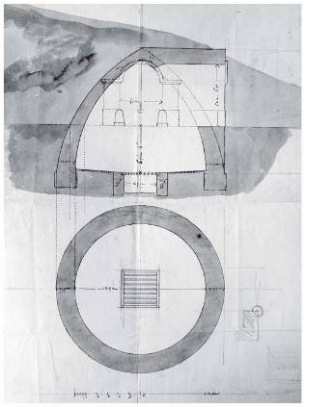
Le sas. La double porte de la glacière permet de contenir le froid.



Croquis de la cave et de la glacière. B. Wagon, V. Rousset, 2017.



Encyclopédie ou dictionnaire des sciences, des arts et des métiers, Diderot, d'Alambert, 1751 - 1772



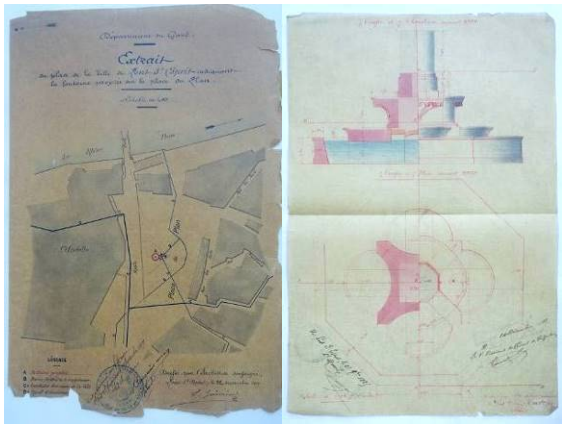
Château de Versailles, Nicolas Heurtier, projet de glacière pour le gibier du roi, le 18 août 1778, dessin, (AN, O[1] 1870[1] pce 12[2]).

Les écoles laïques

En 1880, le conseil municipal crée l'école laïque communale de garçons qui s'installe dans l'ancienne école des frères des écoles chrétiennes (ancienne maison de la comtesse de Lézert) dans l'enceinte de l'ancien prieuré.
En 1882, est décidé la fondation des écoles libres installées provisoirement dans la maison de feu Bruguier-Route au sud de l'agglomération (Girard, 2005) avant qu'un nouveau bâtiment ne soit construit sur les plans des architectes Pichat, père et fils, en 1901.
Jusqu'en 1789, seules les Ursulines étaient chargées de l'éducation des filles. En 1828, l'école est transférée dans la maison de Balthazar Pichot, rue du Couvent où elle se trouve toujours.
La ville acquiert en 1883 la maison Imberton, rue Jemmapes, afin d'y installer l'école laïque des filles. L'établissement est reconstruit en 1908 avant le transfert des écoles laïques sur l'avenue Gaston-Doumergue. L'école de la rue Imberton disparaît avec l'îlot entier le 15 août 1944 lors du bombardement de la ville par les Alliés.

Le lavoir du Plan

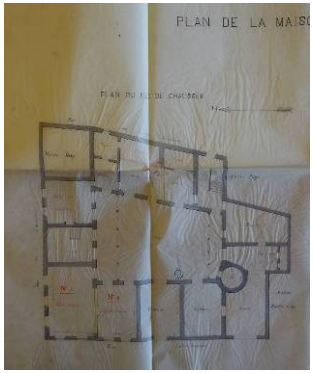
Le projet d'une fontaine voit le jour en 1877 mais ne sera pas réalisé. Un lavoir est construit en 1895 sur les plans de Pallad, architecte voyer ; il sera couvert en 1927.



Projet d'implantation d'une fontaine sur la place du Plan, 1877. AD 30, 2 O 1345. Dessin de la fontaine, 1885.



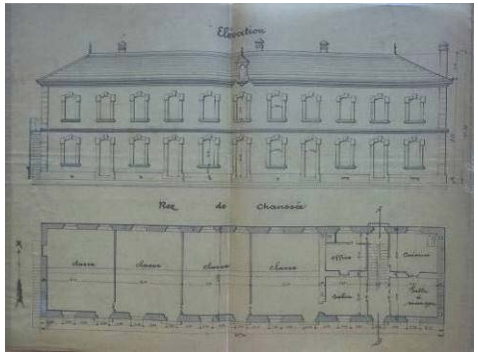
Plan de situation de la maison Imberton dans laquelle est installée l'école laïque des filles, 1883. AD 30, 2 O 1340.



Plan du rez-de-chaussée de la maison Imberton, 1883. AD 30, 2 O 1340.



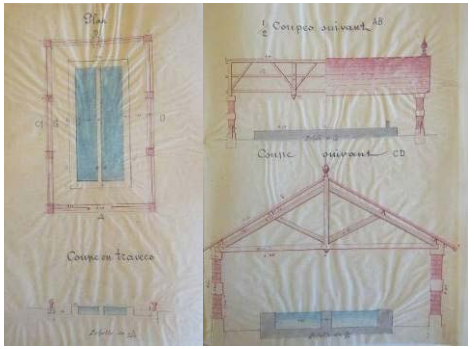
Photographies de la cour de la maison Imberton. Photographe Albert Perret. AD 30, 2 O 1341.



Plan et façade de l'école laïque des filles, 1908. AD 30, 2 O 1340.



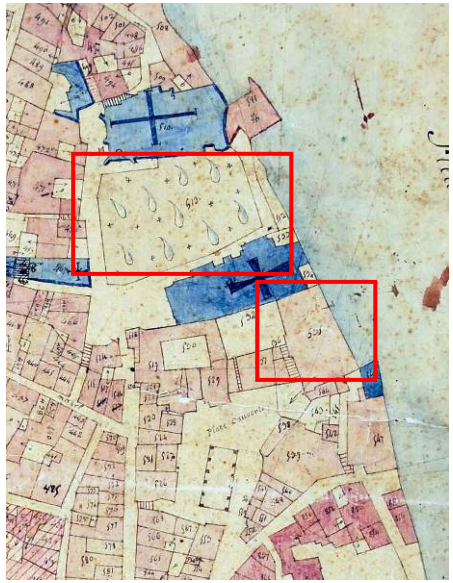
Le lavoir vers 1900.



Couverture du lavoir du Plan. 1927. AD 30, 2 O 1340.

Le transfert du cimetière paroissial – La création de la place Saint-Pierre

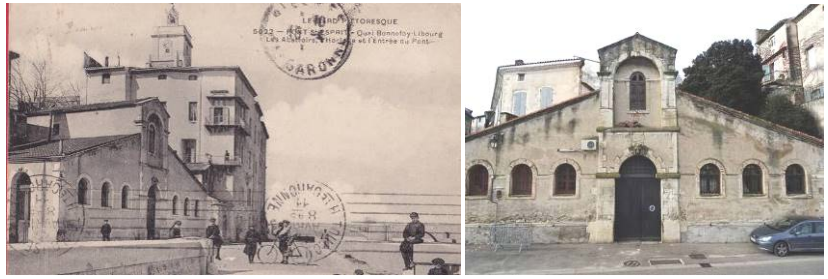
Le transfert du cimetière de la place Saint-Pierre dans le quartier des Quatre-Voies, validé dès 1789 dans le mouvement national de salubrité publique, libère sur le rocher Saint-Pierre un nouvel espace dédié dès 1836 à une nouvelle place publique en balcon sur le Rhône. Une fontaine avec bassin circulaire est aménagée dans son centre en 1874.



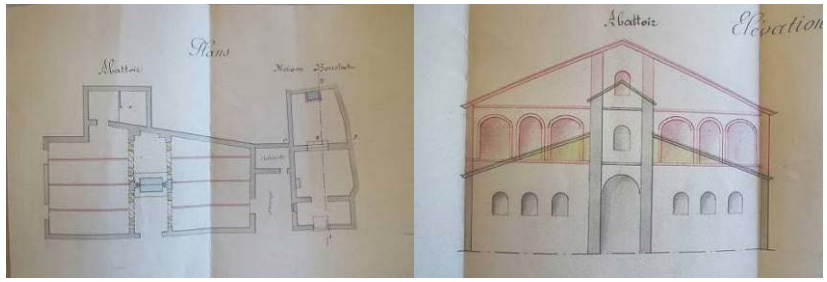
Extrait du plan cadastral de 1828 : l'ancien cimetière au nord et l'ancien hôpital Notre-Dame de la Pierre au sud.



La place Saint-Pierre et sa fontaine aménagée en 1888.



Les abattoirs peu après 1900. A droite, les abattoirs en 2014.



Plans d'aménagement de 1901. AD 30, 2 O 1343.

Les abattoirs

C'est à l'emplacement de l'ancien hôpital Notre-Dame de la Pierre (XIII^{e} siècle) que la ville décide d'élever un abattoir.
L'architecte Pralong dresse les plans du bâtiment en 1835 qui ne sera élevé qu'en 1840. Des réparations y sont réalisées en 1894 sur les plans de Pallad. Des aménagements consistant à l'installation d'une triperie et d'un séchoir en 1901 ont agrandi la superficie intérieure sur le côté sud.



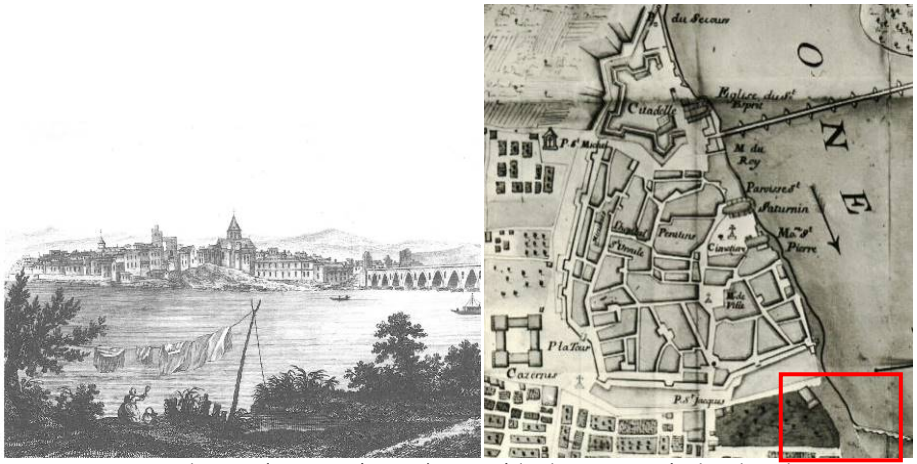
Vue intérieure des abattoirs. 2014.

Les aménagements sur le Rhône

Le quartier du port, dit de Rivière, n'a rien de comparable avec les quartiers hauts de la rue Saint-Jacques où ont vécu les familles de l'aristocratie et de la bourgeoisie locales, les négociants et les commerçants. En bas, le long du fleuve, c'est le quartier des pauvres, ouvriers et mariniers, liés aux activités portuaires axées au Moyen Age sur le commerce du sel. La croissance de la navigation et son évolution sont à l'origine des aménagements des quais au XIX^{e} siècle. Avec la création du canal de dérivation de Donzère-Mondragon en 1952 supprimant la navigation sur le fleuve, la ville s'est détournée de son activité fondatrice pour ne plus être qu'une « belle image » en balcon sur le Rhône.

Le quai du Drapeau tricolor (1833)

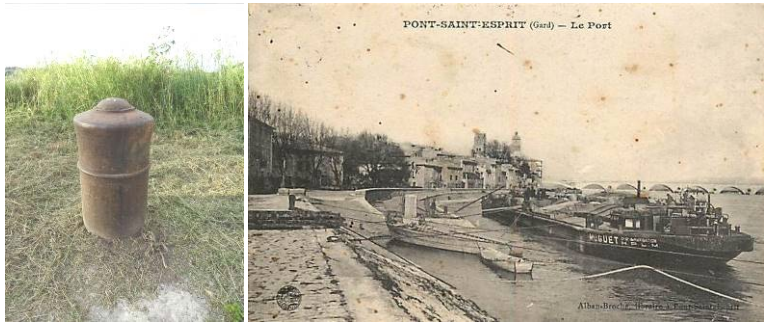
Jusqu'en 1833, le quai sur le Rhône conserve sa physionomie médiévale et n'est qu'une berge plantée de pieux (Girard, 2005, p. 17). Le maire, Sébastien-Apollon Sibour, fait édifier en 1833 le quai dit du D*rapeau tricolor* – il est rebaptisé en 1901 *quai Bonnefoy-Sibour* - qui assure au sud la sécurité des embarcations à fort tirant ; les travaux imposent alors la démolition de l'hôpital Notre-Dame de la Pierre (emplacement de l'abattoir).



Pont-Saint-Esprit. Joseph Basire (1737 - après 1796). Dessin à la plume,1784. Détail sur le rocher Saint-Pierre. A droite, Carte des Environs de Pont-Saint-Esprit, 1691. Vincennes, dépôt général des fortifications. Le port est situé au sud à l'extérieur de l'enceinte urbain.



Pont-Saint-Esprit vue depuis le pont. Léon Alègre (1813-1884). Mine de plomb, 1847. Musée Léon Alègre, Bagnols-sur-Cèze. Le quai du Drapeau tricolor s'achève par une rampe permettant l'accès à l'« acropole ». A droite, le port avec sa cale et le prré du quai Bonnefoy-Sibour.



Fût de canon servant de bite d'amarrage sur le perré du quai Bonnefoy-Sibour. A droite, le port vers 1900.



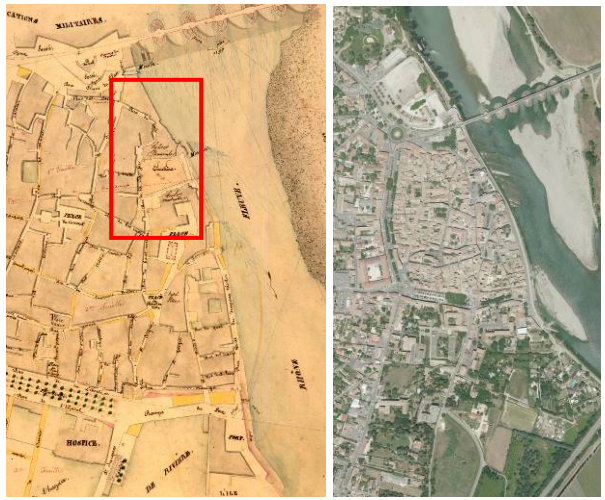
Plan cadastral de 1828. Le port.



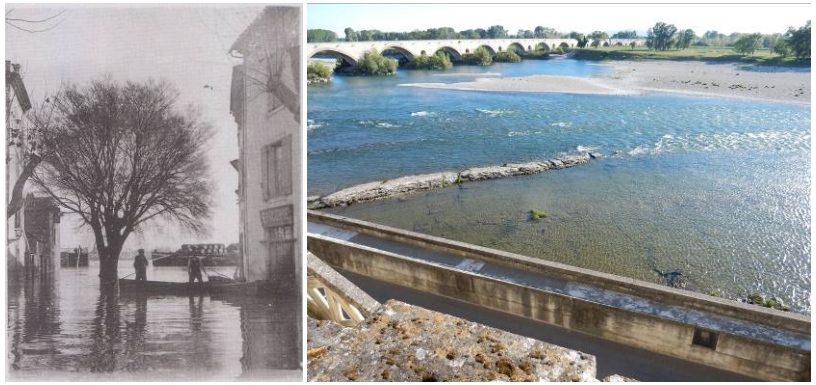
Plan d'alignement, 1834. Le port et le quai du Drapeau tricolor.

Le quai Albert de Luynes – 1844-1850 (des abattoirs au pont)

En 1844-50, les travaux s'attachent au prolongement du quai vers le nord jusqu'au pont (actuel quai de Luynes) en rognant le rocher Saint-Pierre en avancée dans le fleuve -- l'ancien moulin à huile sous l'église paroissiale est rasé ainsi que la vieille rampe d'accès à la ville et les moulins bateau Dumas et Cheylan situés sous la Maison du Roi. Pour remédier aux crues du Rhône qui inondaient fréquemment le quartier de Rivière, on éleva sur le parapet des quais une digue qui depuis protège la ville basse mais instaure une coupure franche entre le lit du fleuve et les quais réservés à la circulation automobile.



Plan d'alignement, 1834. Le quai Albert de Luynes n'est pas encore aménagé.



Inondation 1910. Rampe du Port. Girard, 2005, p. 57. Jour d'inondation. A droite, la surélévation du quai vue depuis la place Saint-Pierre, 2017.



Léon Alègre. Les quais. Avant 1844.



Léon Alègre. La rive droite du Rhône après 1840



Le quai Albert de Luyne vers 19010 (Girard, 2005, p. 65)



Le quai Albert de Luynes, vers 1950.



Le quai Bonnefoy-Sibour, en 2017.



Le quai Albert de Luynes, en 2014.

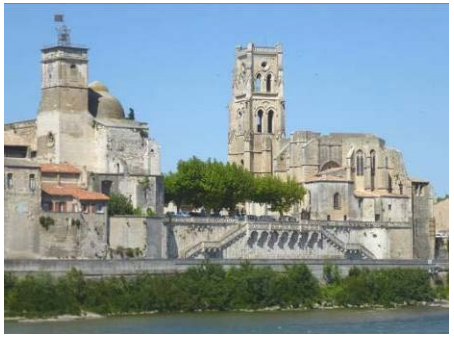
L'escalier Saint-Pierre

Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle la communication entre le cimetière implanté entre les églises Saint-Saturnin et Saint-Pierre et la rive du Rhône se faisait par un chemin pentu fermé par la *posterle*. Le transfert hors de la ville du cimetière paroissial dont l'emplacement est investi dès 1836 par une nouvelle place publique, et l'aménagement des quais permettent l'élaboration d'un programme urbain de grande ampleur avec la création d'un escalier monumental assurant une liaison directe entre la rive du fleuve et le promontoire rocheux de la ville.

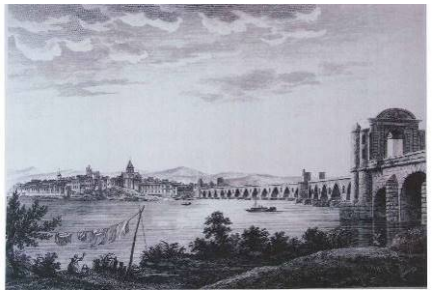
Après avoir dressé le Rocher, on édifie l'escalier Saint-Pierre, axe désormais nécessaire entre le port et la ville. L'ouvrage monumental à double volée était achevé au tiers en 1848 par les Ponts et Chaussées. Les travaux sont ensuite interrompus sous le mandat du nouveau maire, Pépin Barbut, et ne sont repris qu'en 1854 avec Gustave Bouyer pour se terminer en 1858. Le sculpteur local Machin est chargé des décors sculptés, éléments de la rhétorique chrétienne : anges figurant les trois vertus théologales, le triangle pour la foi, le pélican symbole de la charité, l'ancre pour l'espérance, le bateau dans la tempête représentant la Religion et l'Eglise.

Le 15 août 1944, la ville est bombardée par les Américains. La ville vote le 18 mai 1945 la remise en état de l'ouvrage dont la partie sud-est est écroulée. Edmond Troupel, architecte à Nîmes, dresse les relevés en 1948 et 1949. Les travaux sont effectués en 1956 par l'entreprise Bouvas. L'ouvrage, qui participe à l'image de la ville depuis le fleuve, a été protégé au titre des Monuments historiques en 2014 (MHI par arrêté du 23 octobre 2014).





Pont-Saint-Esprit vue depuis le pont. Léon Alègre (1813-1884). Mine de plomb, 1847. Musée Léon Alègre, Bagnols-sur-Cèze. Détail sur les escaliers menant du quai du Drapeau tricolor au cimetière. A droite, l'escalier Saint-Pierre construit en 1848.



Le pont. Gravure de 1784. Coll. Musée d'Art sacré. La porte monumentale de 1759 est détruite en 1804. Le Rocher Saint-Pierre forme une avancée sur le fleuve. C'est ici, après que celui-ci ait été raboté, que prend place le grand escalier monumentalisant la façade urbaine de la ville. Au premier plan, la porte de 1759 détruite en 1804.



Le cimetière et le rocher sur le Rhône en 1838 (plan d'alignement).



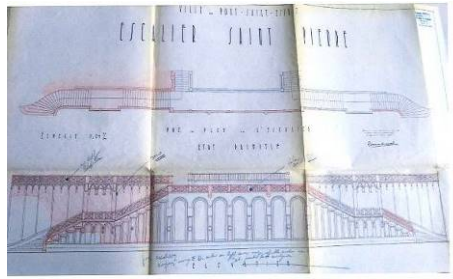
L'escalier en 1950 après le bombardement. Cl. Roger Hyvert.



Le cimetière et le rocher en 1834.



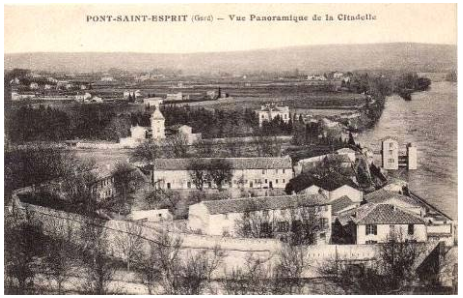
L'escalier vers 1925. CRMH.



Plan Edmond Troupel, 4 avril 1953. AD 30, 29 W 11. (CRMH).

La citadelle et le Champ-de-Mars

En 1878, l'Etat vend à la Ville les glacis extérieurs de la citadelle afin d'y créer une promenade publique et un champ de foire servant aux manœuvres (Girard, 2005). Deux bastions sont arasés et une nouvelle porte est bâtie en 1879 à la place du bastion de Monsieur. Au nord, le terrain est comblé ; y prend place le champ de foire utilisé comme Champ-de-Mars ; il constitue dès lors un espace pour les manœuvres de la garnison et un lieu pour les baraquements militaires. Le site, implanté sur l'ancien glacis de la citadelle, est aujourd'hui à l'abandon, circonscrit entre le bastion D'Ornano et un tronçon de la courtine nord, et un supermarché. A l'est, il constitue un belvédère exceptionnel sur le Rhône et le pont médiéval qui en franchit les flots.



Vue plongeante sur la citadelle.

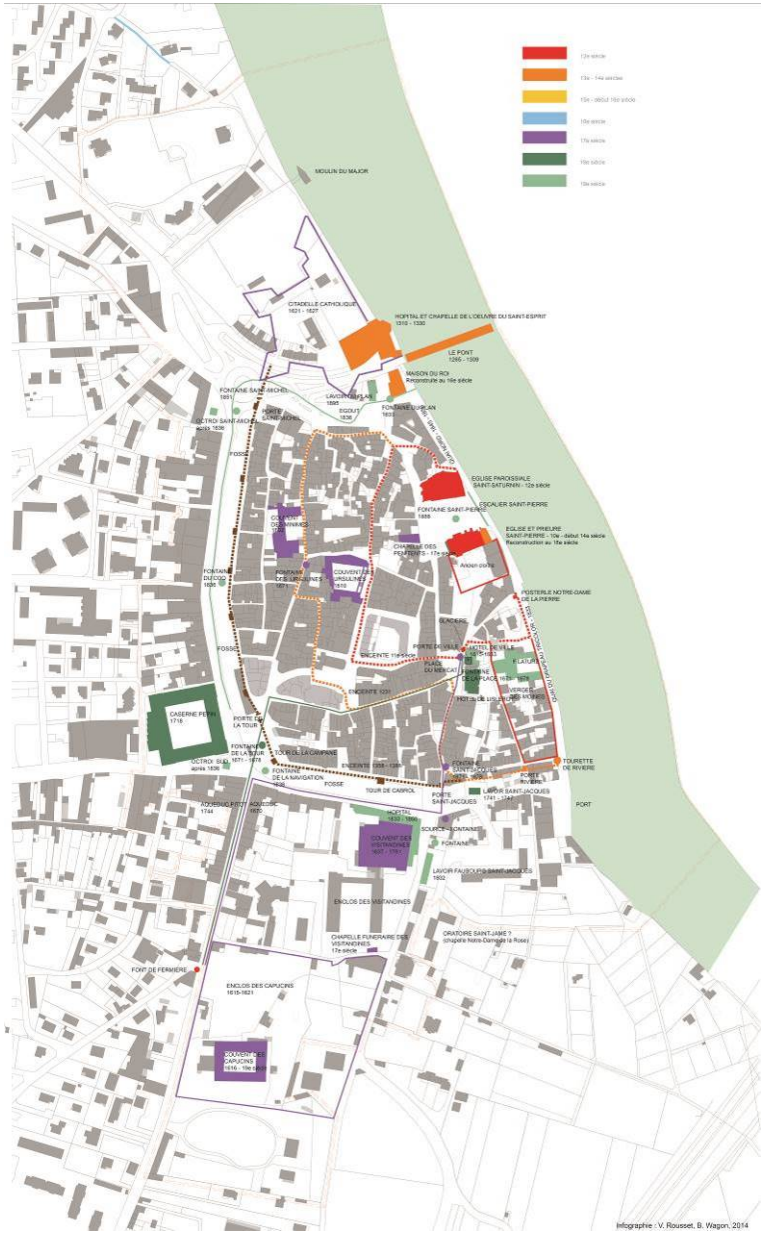


La garnison sur le champ de Mars, vers 1900.


Le Champ de Mar, 2015.


Le Champ de Mar, 2015.

La ville du XII^e^ au XIX^e^ siècle



LA VILLE AU XX^{e} SIECLE

Les aménagements urbains au début du XX^{e} siècle

Un plan d'alignement, 1900.

Ce plan prévoyait la destruction de l'aile est de l'ancien couvent des Ursulines afin d'élargir la rue Jemmapes, ce qui fut fait, et le percement de la rue de la Paroisse pour relier la place Saint-Pierre à la place du Plan.

Ce dernier programme permettait de désenclaver l'ancienne « acropole » jusque-là desservie seulement depuis le nord par l'étroite et sinueuse rue du Nord. C'est ainsi que l'ancien presbytère jouxtant l'église paroissiale disparut en 1901 – 1902 au profit du percement de la rue de la Paroisse prolongée par le pont des Anes pour joindre la place du Plan -la difficulté étant de préserver le débouché de la rue Bruguier-Roure. Les travaux commencèrent en 1904 ; une passerelle dut être lancée entre le nouvel ouvrage et l'hôtel Mermet. C'est à une malfaçon lors du chantier que l'on doit l'appellation « pont des Anes ». Dans les années 60, le tablier fut refait.

Le monument aux Morts (1921)

Le monument aux Morts de la Grande Guerre (1914-1918) est installé en 1921 sur l'espace libéré par la destruction du bastion de Monsieur. Le comité chargé de l'érection du monument en confia le projet et la réalisation au sculpteur Marius Sain.

Par délibération du 12 octobre 1989, le monument aux Morts est déposé pour être transféré sur le square Léandri.



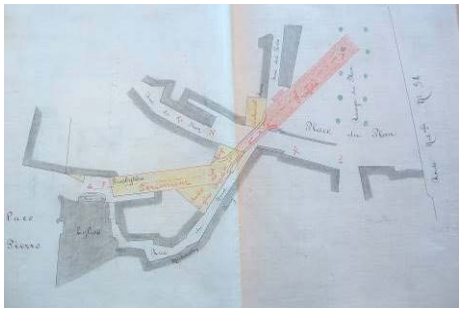
La place Saint-Michel et le monument aux Morts (1921). Carte postale vers 1955-1960.



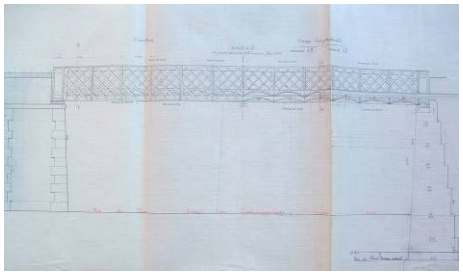
Le pont des Anes. 2015



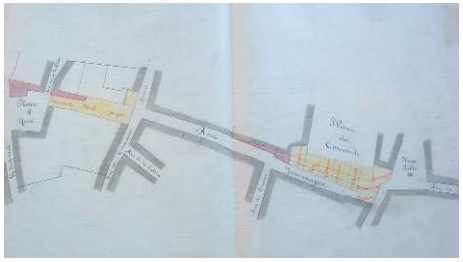
L'ancien carré du cloître des Ursulines privé de l'aile est 2015.



Plan d'alignement, projet de percement de la rue de la Paroisse, 1900. AD 30, 3-O 1386.



Le pont des Anes. 1900. AD 30, 3-O 1386.



Plan d'alignement de 1901 projetant la destruction des maisons constituant l'aile est du couvent des Ursulines. AD 30, 3 O 1386.

Le bombardement allié du 15 août 1944

Le 15 août 1944, jour de l'Assomption, vers 13h, les américains visant à détruire l'arche marinière du pont pour stopper le repli des troupes allemandes (Girard, 2005, p. 67) bombardent la ville. La plupart des Spiripontains avaient quitté la ville après les messages de Radio Londres concernant le bombardement de tous les ponts franchissant le Rhône. Certains pourtant étaient restés… 19 périrent.

Les bombes larguées pas plus de 130 avions atteignent leur cible, l'arche marinière du pont, mais pas seulement ; les quais mais surtout plusieurs îlots en cœur de ville sont perdus à jamais.

La reconstruction de ces derniers à partir de 1948 par l'architecte Raymond Troupel s'accompagne de remaniements urbains : élargissement des rues Jemmapes et des Anciennes prisons, création de la place de la Libération, extension de la place de la République.



L'îlot à l'angle sud-est de la rue Jemmapes et la rue Jules Ferry. 15 août 1944.



L'escalier Saint-Pierre en 1950



Immeuble de la rue du 15 août 1944 – Place de la République. Avant le bombardement.



Immeuble de la rue du 15 août 1944 (Place de la République) reconstruit en 1948 après le bombardement de la ville.



La Reconstruction

Le quartier de la Reconstruction intra-muros

Le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU) est créé en 1944 par le gouvernement provisoire de la République française du général de Gaulle. En 1955, il devient le ministère de la Reconstruction et du Logement, en 1966, ministère de l'Equipement.

V. Scob, architecte est chargé de produire un programme d'aménagement (avant 1949). C'est sur ce parti mais sans en respecter tous les détails que le programme de reconstruction est mené. Par qui ? Sans doute Raymond Troupel, architecte à Nîmes, qui est chargé dès 1949 d'établir les plans des bâtiments à construire.
Le programme, qui concerne ainsi le périmètre des îlots détruits entre la Grande Rue (actuelle rue Joliot Curie) et la rue des Lauriers, est l'occasion d'ajuster le nouveau quartier aux exigences nouvelles de la circulation automobile tout en reconduisant la formule de l'îlotage. Les rues Jemmapes et Jules Ferry sont élargies, les places Neuve et de la Libération sont créées. Les immeubles des deux îlots compris entre la rue Jemmapes et la rue de Foy ne seront pas reconstruits – le programme incluant la création d'une nouvelle école publique (école Jules Ferry).

Cette phase correspond ainsi à la construction des immeubles et de l'école. La construction des maisons juxtaposées rue Jemmapes ont fait l'objet d'une seconde phase qui semble être contemporaine de la construction du quartier de compensation à la citadelle (1954).

L'association des sinistrés présidée par madame Pluton d'Ives (qui possédait l'immeuble au 1 place de la Libération, lui aussi laminé par les bombes) reçoit et gère les financements de l'Etat français alimentés par des fonds allemands. C'est elle qui assura la gestion et le co-suivi des travaux. Dans l'attente de relogement, les sinistrés sont logés chez des parents ou amis et seront exonérés d'impôts fonciers pendant 20ans.

Raymond Troupel fait intervenir l'entreprise de maçonnerie Léon Aubert, concessionnaire à Nîmes de l'entreprise Hennebique à Marseille, spécialisée dans les bétons armés. L'entreprise Vigier à Pont-Saint-Esprit fournit les céramiques de sol (elle ferme ses portes en 1960), l'entreprise Périer, le verre. Les travaux débutés en 1949 sont en voie d'achèvement en 1951.



Plan cadastral de 1828.



Repart du plan cadastral de 1828 sur le cadastre actuel.



Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. 1948. Archives municipales.



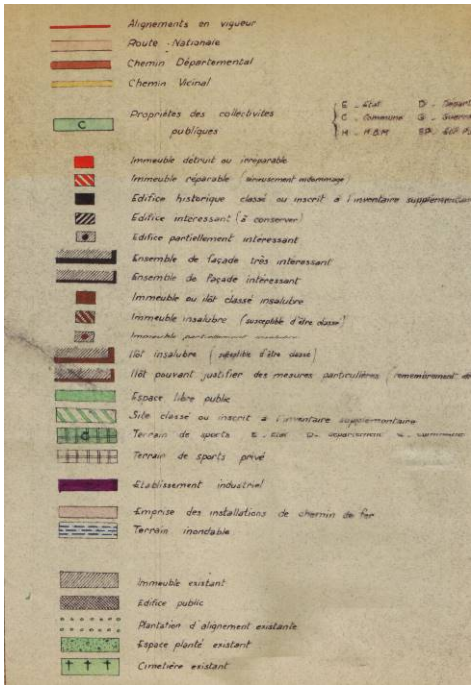
Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme – non daté (1949 ?). V. Scob, architecte. Archives municipales.



L'immeuble de la Reconstruction au 1, rue du 15 Août 1944 (parcelle BI-98) en fin d'achèvement en 1950. Coll. Annie Gorlier-Colombet



Ministère de la Reconstruction, 1948. AM.



Ministère de la Reconstruction, 1948. AM. Légende du plan



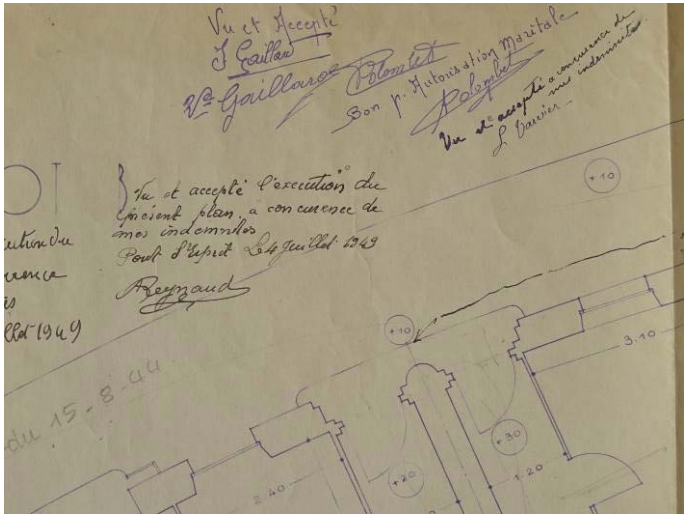
Les immeubles de la Reconstruction vus de la place de la République. Vers 1952(?) et en 2015.



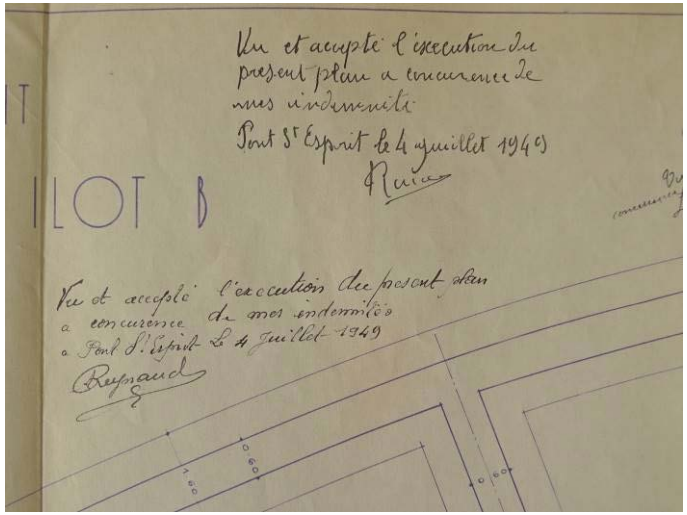
Immeuble 1 rue Joliot Curie et 2 – 8, rue du 15 Août 1944. Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Raymond Troupel, architecte. 1949. Coll. Pierre Colombet.



Immeuble 1 rue Joliot Curie et 2 – 8, rue du 15 Août 1944. Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Raymond Troupel, architecte. 1949. Coll. Pierre Colombet.



Immeuble 1 rue Joliot Curie et 2 – 8, rue du 15 Août 1944. Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Raymond Troupel, architecte. 1949. Coll. Pierre Colombet.
Détail sur les signatures d'acceptation des propriétaires : Armand, Raoux, Mme J. Pluton (présidente des sinistrés du bombardement du 15 Août 1944), Reynaud, Jean Gaillard, Pierrette Colombet (héritière de Pierre Gaillard décédé lors du bombardement) et L. Varvier.



Immeuble 1 rue Joliot Curie et 2 – 8, rue du 15 Août 1944. Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Raymond Troupel, architecte. 1949. Coll. Pierre Colombet.
Détail sur les signatures d'acceptation des propriétaires : Armand, Raoux, Mme J. Pluton (présidente des sinistrés du bombardement du 15 Août 1944), Reynaud, Jean Gaillard, Pierrette Colombet (héritière de Pierre Gaillard décédé lors du bombardement) et L. Varvier.

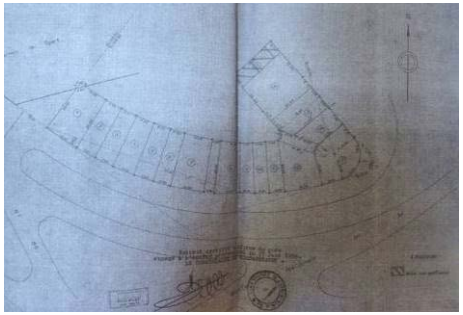
Le quartier de compensation, rue Vauban, et les maisons rue Jemmapes

Le projet d'implantation d'un quartier de compensation pour reloger les sinistrés de 1944 dans l'emprise de l'ancienne citadelle (actuelle rue Vauban) fut décidé en 1954 par la direction du Ministère de la Reconstruction et du Logement.
En 1958, les deux barres de maisons étaient construites après que les bâtiments restants dans l'ancienne place forte soient détruits aux bulldozers.

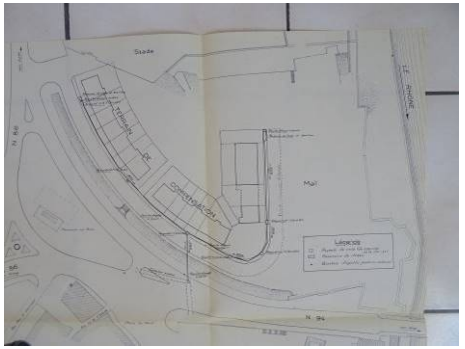
Sans doute faut-il penser que la série de maisons rue Jemmapes furent construites (à l'emplacement de l'ancien hôtel de Luynes) dans la période de création du quartier de compensation dont on ignore l'architecte.



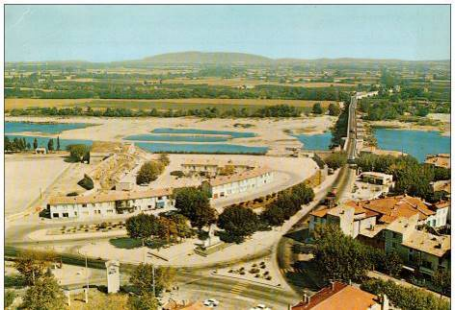
Photographie 1953-1954 ? Destruction des bâtiments à l'intérieur de la citadelle. Fonds Grieu. A gauche la chapelle, au centre la courtine du bastion Saint-Louis.



Clôture des opérations de remembrement poursuivie par l'A.S. de remembrement de Pont-Saint-Esprit. Plan du 17 juin 1954. Archives municipales.



Ministère de la Reconstruction et du Logement. Dommages de guerre. Quartier de compensation. Plans d'assainissement et d'eau du 25 février 1958. AM Pont-Saint-Esprit Dommages de guerre. Quartier de compensation. Plans d'assainissement et d'eau du 25 février 1958. Archives municipales.



Carte postale vers 1960. Mairie de Pont Saint-Esprit, recueil de photos anciennes. Les maisons bâties rue Vauban en 1958. Le bastion d'Ornano et la courtine nord de l'ancienne citadelle du XVII^{e} siècle sont visibles à l'arrière-plan gauche.



Maisons de la rue Jemmapes.



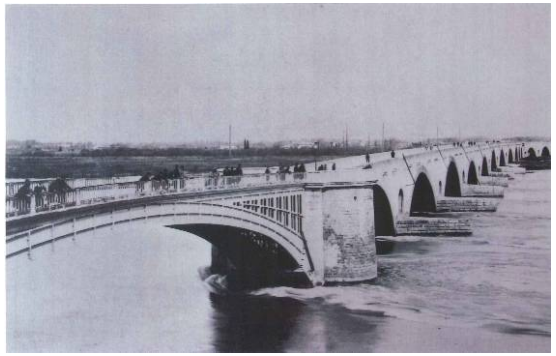
Le quartier de compensation, rue Vauban.

La reconstruction de l'arche marinière

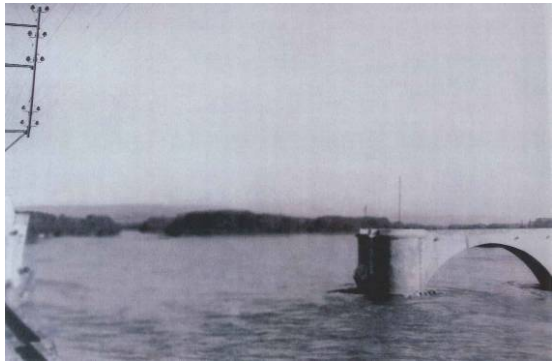
Une nouvelle arche suspendue est mise en œuvre sur le pont de novembre 1944 à mars 1945. Elle est remplacée en 1954 par une nouvelle arche marinière en béton. Afin de délester la circulation sur le pont médiéval, un nouveau pont sur le Rhône, construit par Fraleu-Loyer en 1995, instaure un rôle nouveau dans le fonctionnement urbain.

La construction de la Fontaine de l'Europe (1990)

Après la dépose du monument aux Morts, la place du même nom devint le carrefour de l'Europe où prit place en 1990 la fontaine actuelle).



L'arche marinière vers 1905. Coll. Musée de Pont-Saint-Esprit.



Le pont, fin 1944 après la destruction de l'arche marinière. Coll. Musée de Pont-Saint-Esprit.



Hiver 1945. L'arche marinière reconstruite de 1944 à 1945. Archives DDE du Gard.



L'arche marinière en béton bâtie en 1954. Photographie vers 1960. Coll. Musée de Pont-Saint-Esprit.



Le pont de Fraleu-Loyer élevé en 1995.



L'Echo spiripontain, n°6, 1990. Plan et photographie des travaux de la Fontaine de l'Europe. Archives municipales.

L'affaire du « Pain maudit », 1951

Le 17 août 1951, les habitants de la ville sont victimes d'une intoxication alimentaire après avoir consommé le pain du boulanger Roch Briand (actuelle maison au 25 rue Joliot-Curie). Ils sont en proie à des délires et hallucinations.
On comptera 5 morts et 300 malades. L'affaire n'a jamais été élucidée. Certains ont fait l'hypothèse d'un empoisonnement à l'ergot de seigle (céréales avariées) – ce qui est fort probable.
D'autres ont évoqué le mercure ou la pollution de l'eau. En 2009, un journaliste américain, Hanz Albarelli, a même proposé la thèse selon laquelle les victimes auraient été intoxiquées avec du LSD par la CIA dans le cadre d'opérations secrètes pour tester des méthodes de manipulations mentales.



La devanture (1951 ?)

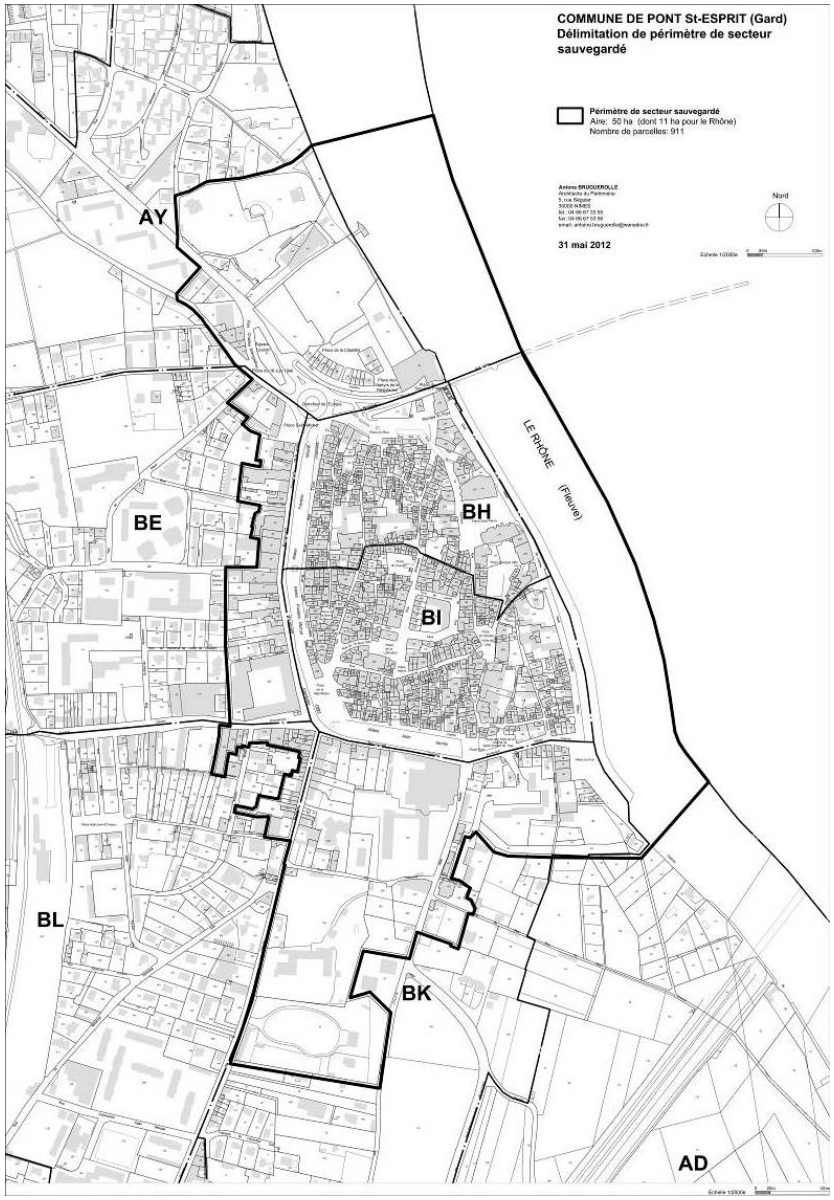

Le four à pain de l'affaire du « Pain maudit ».

LE XXI^{e} siècle

La création du Secteur Sauvegardé

En 2011, la ville a souhaité la création d'un secteur sauvegardé. En juin 2012, elle valide l'étude préalable réalisée par Antoine Bruguerolle proposant la délimitation du périmètre du secteur sauvegardé, approuvé en avril 2013 par la commission nationale des secteurs sauvegardés à l'unanimité.
Le périmètre concerne 911 parcelles comprenant l'hyper-centre-ville et les îlots bordant par l'extérieur les boulevards.

L'étude du secteur est confiée en mars 2014 à Bernard Wagon, architecte urbaniste, assisté de Valérie Rousset, archéologue du bâti, et de Gabrielle Wélisch, architecte du patrimoine.



BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Algrin, Thierry. Ancienne chapelle du prieuré Saint-Pierre. Restauration générale, étude préalable. 2008.

Billo, Maurice. Pont-Saint-Esprit : histoire des ouvrages d'art sur le Rhône. Aix en Provence : Edisud ; Conseil général du Gard, 1996**.**

Bruguier-Roure, J., Chronique et cartulaire de l'œuvre des église, maison, pont et hôpitaux du Saint-Esprit (1265-1791), Mémoire de l'Académie de Nîmes, 1889-1895.

Catarina, Didier. Sacrifier à Mars ou à Mercure : quelle alternative stratégique pour la défense de Pont-Saint-Esprit (1700-1867), dans Revue d'Histoire moderne et contemporaine de Nîmes et du Gard, n°26, mars 2011, pp. 132-163.

Chauvet, Pierre. L'orphelinat Littaye de Pont-Saint-Esprit – 1855-1955, 1991, 64 p.

DRAC Languedoc-Roussillon, CRMH. Dossiers de protection MH, Josette Clier et notices Alain Girard.

DRAC Languedoc-Roussillon, SRA. Carte archéologique.

Gard : Congrès archéologique de France 1999. Société française d'archéologie. Paris : Société française d'archéologie, 2000.

Girard, Alain. L'architecture du Moyen Age à Pont-Saint-Esprit, guide de la visite de l'Ecole antique de Nîmes, ronéoté, 1974.

Girard, Alain. L'Aventure gothique entre Pont-Saint-Esprit et Avignon du XIII^{e} au XV^{e} siècle : genèse des formes et du sens de l'art gothique dans la basse vallée du Rhône. Aix-en-Provence : Edisud, 1996**.**

Girard, Alain. L'hôpital et la chapelle de l'œuvre du Saint-Esprit de Pont-Saint-Esprit, Congrès archéologique de France, Monuments du Gard, Société Française d'archéologie, 157e session, 1999, Paris, 2000, pp. 227-232.

Girard, Alain. La chapelle du prieuré Saint-Esprit de Pont-Saint-Esprit, Congrès archéologique de France, Monuments du Gard, Société Française d'archéologie, 157^{e} session, 1999, Paris, 2000, pp. 233-237.

Girard, Alain. La maison des chevaliers de Pont-Saint-Esprit, Congrès archéologique de France, Monuments du Gard, Société Française d'archéologie, 157e session, 1999, Paris, 2000, pp. 2013-225-232.

Girard, Alain. La Maison des Chevaliers de Pont-Saint-Esprit. Tome 1. La demeure des Piolenc. Nîmes : Conseil Général du Gard, 2001.

Girard, Alain. La maison des chevaliers : images et magie de la restauration. Nîmes : Conseil Général du Gard, 2005. 84 p. : photogr. ; 21 cm Exposition présentée à l'issue des travaix de restauration.

Girard, Alain. Le musée d'art sacré du Gard : un musée pour le temps présent . Chroniques d'Art Sacré , automne 2002 , n° 71, p. 7-8

Girard, Alain. Le Mystère de la chute des anges de Raymond Boterie 1509-1510. S.l. : Conseil général du Gard : Musée départemental d'art sacré, 1989. 67 p. : photo ; 26 cm (Collections d'histoire religieuse méridionale, série Art ; 1). Bibliogr. p. 66.

Girard, Alain. Les Bâtiments de l'oeuvre hospitalière du Saint-Esprit de Pont-Saint-Esprit. Marseille : Archives Départementales des Bouches du Rhône, 1984. Extr. de : Provence Historique tome 34, fasc.138 , oct.-nov.-déc. 1984**.**

Girard, Alain. Les Bâtiments de l'oeuvre hospitalière du Saint-Esprit de Pont-Saint-Esprit. in Provence Historique, octobre-novembre-décembre 1984, tome XXXIV, fascicule 138, p. 425-440

Girard, Alain. "Les transferts des hôpitaux de Pont-Saint-Esprit à l'époque moderne", Les cahiers du Gard rhodanien, 1976, p. 191-203.

Girard, Alain. Musée d'art sacré du Gard : Conseil général du Gard, 1995.

Girard, Alain. Observations sur le voûtement de la nef de l'église Saint-Saturnin de Pont-Saint-Esprit. Nîmes : Mémoires de l'Académie de Nîmes, 1984. 15 p. : ill. ; 22 cm Mémoires de l'Académie de Nîmes, tome LXIII, 1984.

Girard, Alain. Pont-Saint-Esprit : Mairie, 1976. 44 p. : ill. D. Salomone.

Girard, Alain. Pont-Saint-Esprit, 1850 - 1950, derrière la pierre, l'homme. Images et Histoire, La Mirandole, 2005, 287 p.

Girard, Alain. Pont-Saint-Esprit. Avignon : Ageco éd., 1976. 44 p. : ill. ; 21 cm.

Girard, Alain, Pont-Saint-Esprit gothique – La construction des église, maison, pont et hôpitaux de l'œuvre du Saint-Esprit, Conseil Général du Gard, 2009, 324 p.

Girard, Alain. Qui a construit le Pont Saint-Esprit ?.- Cévennes Magazine, 6 mars 2010, N° 1547, p. 12-15.

Girard, Alain/Jourdan, Aleth.- Pont-Saint-Esprit, Maison des Chevaliers : Ouverture du musée d'art sacré du Gard.- La revue des musées de France. Revue du Louvre, décembre 1995, n° 5/6, p. 29.

Girard, Alain/ Sournia, Bernard/ Vayssettes, Jean-Louis/ Roche, Jean. Villes des bords du Rhône. in Vieilles Maisons Françaises, Juillet 1999, n°178, p. 46-51

Gouron, Marcel. Histoire de la ville de Pont-Saint-Esprit. Ed. Chastanier Frères et Alméras, Nîmes, 1934.

Images du Pont de Pont-Saint-Esprit dans les collections du musée. Conseil général du Gard, Musée d'art sacré du Gard. Pont-Saint-Esprit, 12 avril – 25 mai 2003.

Le Blévec, Daniel. L'Assistance à Pont-Saint-Esprit (XIII^{e} - XV^{e} siècles). Marseille : Archives Départementales des Bouches du Rhône, 1984. Extr. de : Provence historique, tome 34, fasc.138, oct.-nov.-déc. 1984.

Mérindol, Christian de. La Maison des Chevaliers de Pont-Saint-Esprit. Tome 2. Les décors peints. Corpus des décors monumentaux peints et armoriés du Moyen-Age en France. Nîmes : Conseil Général du Gard, 2000.

Missonnier, Céline. Les édifices religieux du XI^{e} siècle au milieu du XIII^{e} siècle dans les vallées de la Cèze et de la Tave (3 volumes). 1997. 2 volumes de texte, 1 volume de planches Mémoire de maîtrise d'histoire de l'art et archéologie, Université Paul Valéry, Montpellier III.

Le Monastère de la Visitation Sainte-Marie de Pont-Saint-Esprit. Nîmes : Notre-Dame, s.n.. 124 p. : 21 cm.

Peyron, Jacques. La charpente peinte de la Maison des Chevaliers de Pont-Saint-Esprit. in Bulletin de l'Ecole antique de Nîmes, 1979, n° 14 , p. 131-159

Provost, Michel. Dir., Carte archéologique de la Gaule - Gard 30/3. Paris : CID, 1999. 865 p. ; ill. 30 cm (Carte archéologique de la Gaule ; 30/3).

Renaissance du Vieux Pont-St-Esprit, L'eau dans la ville – Quatre siècles d'histoire à Pont-Saint-Esprit, 2012, 94 p.

Sources cartographiques et photographiques

Vincent, Emile, architecte, Projets, plans des annexes de l'Hôtel-Dieu, 1973, 1976. Direction de l'Urbanisme, Mairie de Pont-Saint-Esprit, AM.

Mairie de Pont Saint-Esprit, recueil de photos anciennes, plans de la Reconstruction, rapports, AM.

Pierre et Annie Colombet, photos et plans de la Reconstruction.

Archives départementales du Gard (AD 30) :

III E 139 : Plan de la ville, fin XVIII^{e} siècle.
2 S 123 : Plans du pont, 1860.
2 O 1343 : Plans de la citadelle.
2 O 1340 : Plan de l'église et de l'ancien prieuré en 1830, dressé par le maçon Allègre. Lavoir en 1927.
3-O 1386 : Plan d'alignement, projet de percement de la rue de la Paroisse, pont des Anes, 1900.

LES PROTECTIONS MONUMENTS HISTORIQUES

SECTEUR SAUVEGARDE DE LA VILLE DE PONT-SAINT-ESPRIT

PLAN DE SAUVEGARDE ET DE MISE EN VALEUR

DIRECTION REGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES
DE LA REGION LANGUEDOC-ROUSSILLON

SERVICE DEPARTEMENTAL DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE

COMMUNE DE PONT-SAINT-ESPRIT

MONUMENTS HISTORIQUES

G.H.E.C.O. Urbanistes
Bernard WAGON, Architecte Urbaniste
Valérie ROUSSET, Historienne de l'Art
Gabrielle WELISCH, Architecte

Echelle : 1/1000e

Date :16 septembre 2014

Limite du Secteur Sauvegardé actuel

Monuments Historiques classés (CLMH) : Immeuble, façade, fragment protégés par la législation sur les M.H.

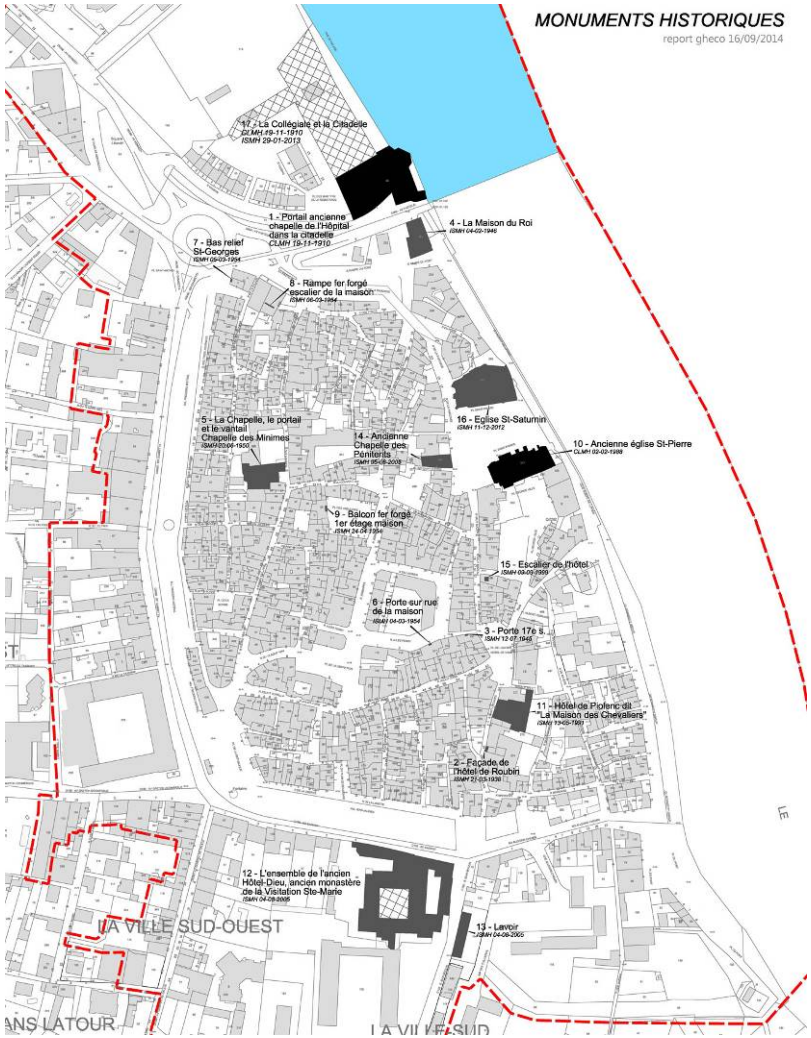
Monuments Historiques inscrits (ISMH) : Immeuble, façade, fragment protégés par la législation sur les M.H.

500 m

Rayon de protection de 500 m autour des M.H.

Liste des Monuments Historiques classés ou inscrits

N°	Désignation	N°	Désignation
1	Citadelle, portail de l'ancienne chapelle de l'Hôpital dans la citadelle (CLMH 19-11-1910)	10	Ancienne église St-Pierre *(CLMH 02-02-1988)*
2	Façade de l'hôtel de Roubin, 8 rue St-Jacques *(ISMH 21-03-1938)*	11	Hôtel de Piolenc dit "la Maison des Chevaliers", 2 rue St-Jacques *(ISMH 13-05-1991)*
3	Porte 17e s., 11 rue de l'Ancienne Prison *(ISMH 12-07-1945)*	12	L'ensemble de l'ancien Hôtel-Dieu, ancien monastère de la Visitation Ste-Marie, 9 bd Carnot *(ISMH 04-08-2005)*
4	La Maison du Roi, 2 rue Pasteur *(ISMH 04-02-1946)*	13	Lavoir, rue Jean Moulin *(ISMH 04-08-2005)*
5	La Chapelle des Minimes et son portail, vantaux compris *(ISMH 20-06-1950)*	14	Ancienne Chapelle des Pénitents, place St-Pierre *(ISMH 05-08-2005)*
6	Porte sur rue de la maison, 5 rue de l'Ancienne Prison *(ISMH 04-03-1954)*	15	Escalier de l'Hôtel, 10 rue du Haut Mazeau *(ISMH 09-09-1999)*
7	Bas relief représentant "St-Georges terrassant le dragon", 33 rue des trois-journées *(ISMH 05-03-1954)*	16	Eglise Saint-Saturnin *(ISMH 11-12-2012)*
8	Rampe fer forgé de l'escalier de la maison, 29 bis place du Plan *(ISMH 06-03-1954)*	17	La Collégiale et la Citadelle *(CLMH 19-11-1910 - ISMH 29-01-2013)*
9	Balcon fer forgé du 1er étage de la maison, 7 place du Couvent *(ISMH 24-04-1954)*		



1 - Chapelle du Saint-Esprit, portail de l'ancienne chapelle de l'hôpital, classé le 10 novembre 1910. Chapelle et hôpital, ISMH le 29 janvier 2013.



2 - Hôtel de Roubin, XVII[e] siècle (conservation du musée d'Art sacré), 10 rue Saint-Jacques, façade ISMH le 21 mars 1938.



3 – Porte XVII[e] siècle, 11, rue de l'Ancienne Prison (actuelle rue Jules Ferry), ISMH le 12 juillet 1945.



4 - Maison du Roi, ISMH le 4 février 1946. Maison XVI[e] siècle (rez-de-chaussée et escalier).



5 - Chapelle des Minimes et son portail, ISMH 20 juin 1950.



6 – Porte sur rue de la maison 5 rue de l'Ancienne Prison, ISMH le 4 mars 1954.



7 - Bas-relief représentant saint Georges terrassant le dragon, maison 33 rue des Trois Journées. ISMH le 5 mars 1954.

Ornement du XVI[e] siècle initialement situé sur l'ancienne porte de ville Saint-Michel (Gouron, p. 184).



8 - Rampe en fer forgé de l'escalier de la maison 29, place du Plan, ISMH le 4 mars 1954.



9 - Balcon en fer forgé du premier étage de la maison Place du Couvent. ISMH le 24 avril 1954.



10 - Eglise Saint-Pierre. Classée en totalité le 2 février 1988.



11 – Hôtel de Piolenc dit « Maison des chevaliers », 2 rue Saint-Jacques. MHC en totalité le 31 mars 1992 à l'exception du corps de bâtiment du XIX^{e} siècle sur la ruelle et situé à l'angle sud-ouest au n°4.



12 - Hôtel-Dieu (ancien couvent de la Visitation), ISMH le 4 aout 2005 en totalité après déclassement de la chapelle et des murs peints.



13 - Lavoir, rue Jean Moulin, ISMH le 4 août 2005.



14 - Chapelle des Pénitents, façade ISMH le 5 août 2005.



15 – Escalier de l'hôtel 10 rue du Haut Mazeau, ISMH le 9 septembre 1999.



16 – Eglise Saint-Saturnin, ISMH en totalité le 11 décembre 2012.



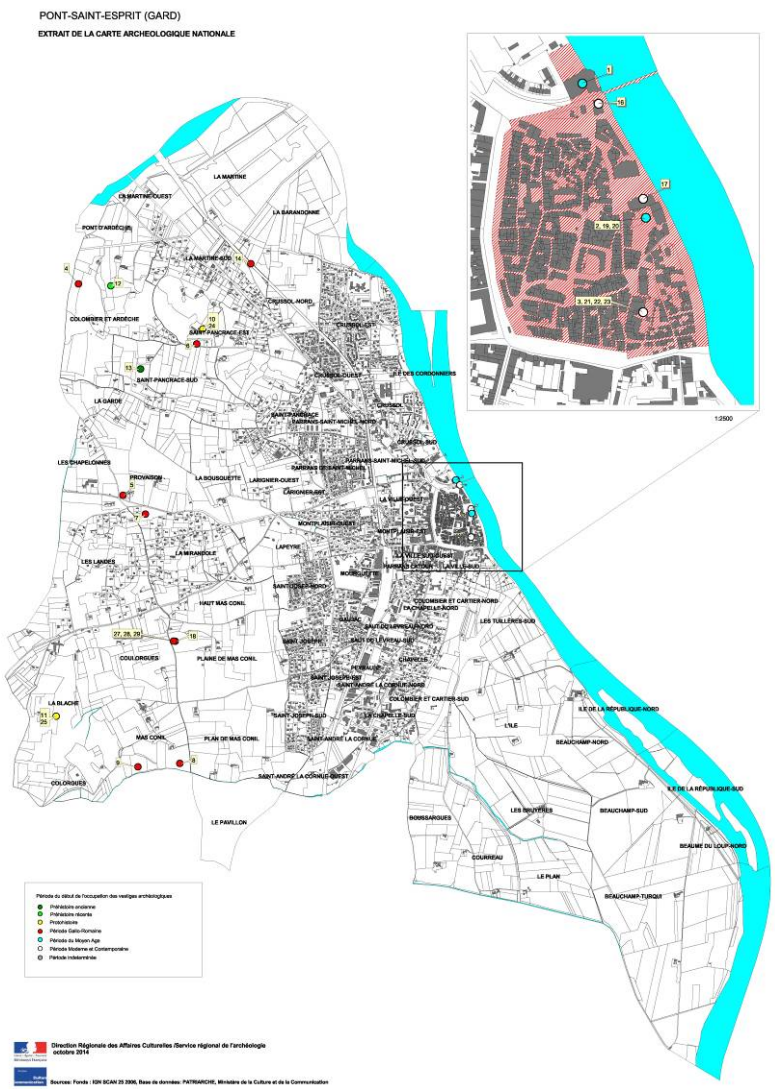
17 - Citadelle : ISMH en totalité avec son assise au sol, parcelles AY n°45 et 119 avec le rempart sur le Rhône, compris aussi en partie sur la parcelle B 118 par arrêté du 29 janvier 2013.

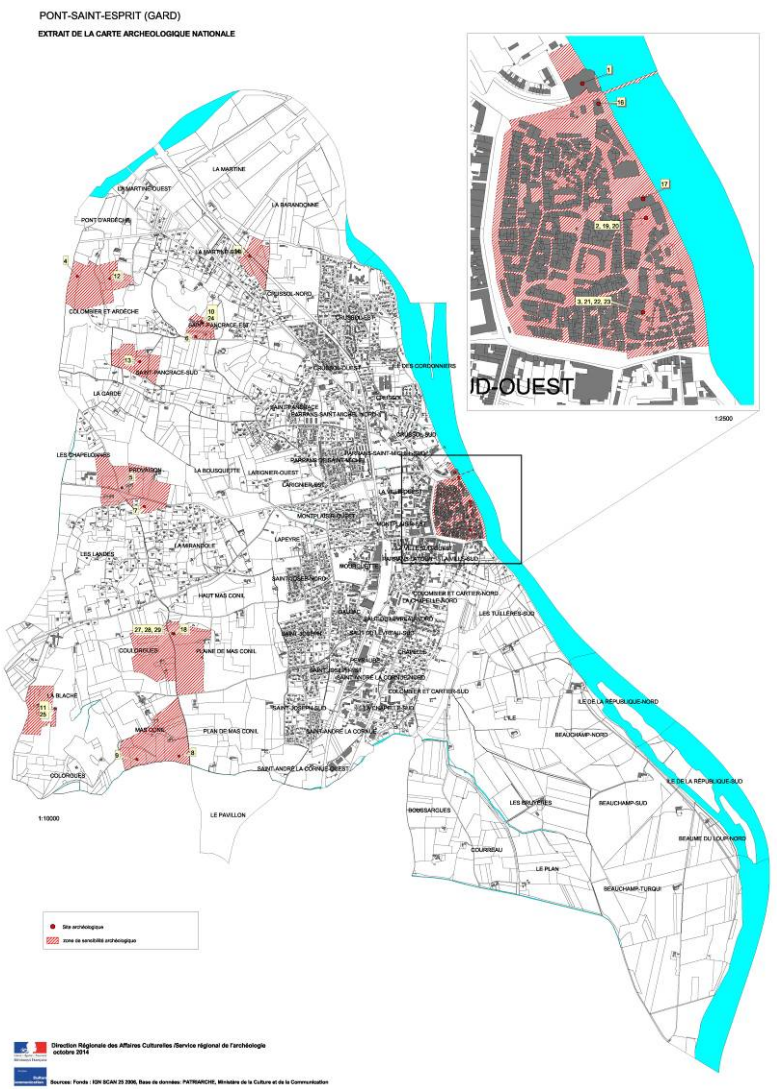


18 - Escalier monumental sur le Rhône, ISMH en totalité le 23 octobre 2014.



LA CARTE ARCHEOLOGIQUE DE PONT-SAINT-ESPRIT (DRAC Languedoc-Roussillon, SRA)





PATRIARCHE : Liste des entités archéologiques recensées pour la commune de : PONT-SAINT-ESPRIT (30202)

état des données au 13/10/2014

n° 1 Nom et/ou adresse **QUARTIER DE LA CITADELLE** — coordonnées Lambert III (x, y) 784968 1920242
toponyme cadastral

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
église	Bas moyen-âge	Bas moyen-âge
hôpital	Bas moyen-âge	

Parcelles	Mode de protection
	classement MH en tout ou partie (loi de [illegible] inscription MH en tout ou partie (loi de [illegible]

n° 2 Nom et/ou adresse **PLACE GEORGES VILLE** — coordonnées Lambert III (x, y) 784810 3220000
toponyme cadastral

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
silo	Premier Age du fer	Premier Age du fer

Parcelles	Mode de protection
BH 276;	

n° 3 Nom et/ou adresse **MAISON DES CHEVALIERS** — coordonnées Lambert III (x, y) 784805 3219825
toponyme cadastral VILLE, RUE SAINT GEORGES, RUE EMILE ZOLA

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
demeure	Bas moyen-âge	Bas moyen-âge

Parcelles	Mode de protection
B 276;	classement MH en tout ou partie (loi de

n° 4 Nom et/ou adresse **COLOMBIER** — coordonnées Lambert III (x, y) 781900 3221700
toponyme cadastral COLOMBIER

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
cimetière	Haut-empire	Haut-empire
occupation	Haut-empire	

Parcelles	Mode de protection
AB 5;	

n° 5 Nom et/ou adresse **PROVAISON** — coordonnées Lambert III (x, y) 782230 3220135
toponyme cadastral PROVAISON

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
cimetière	Haut-empire	Haut-empire
occupation	Haut-empire	

Parcelles	Mode de protection
AR 184;	

n° 6 Nom et/ou adresse **SAINT PANCRACE 3** — coordonnées Lambert III (x, y) 782775 3221255
toponyme cadastral SAINT PANCRACE EST

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
cimetière	Haut-empire	Haut-empire
inhumation	Haut-empire	
occupation	Haut-empire	

Parcelles	Mode de protection
AT 81;	

n° 7 Nom et/ou adresse **MIRANDOLE** — coordonnées Lambert III (x, y) 782589 1919995
toponyme cadastral LA MIRANDOLE

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
occupation	Haut-empire	Bas-empire

Parcelles	Mode de protection
AO 66;AO 67;AO 68;	

n° 8 Nom et/ou adresse **BOUSQUET** — coordonnées Lambert III (x, y) 782660 3218150
toponyme cadastral MAS CONIL

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
occupation	Bas-empire	Haut moyen-âge

Parcelles	Mode de protection
AN 109;	

n° 9 Nom et/ou adresse **BOUSQUET 2** — coordonnées Lambert III (x, y) 782340 3218125
toponyme cadastral MAS CONIL

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
occupation	Haut-empire	Haut-empire

Parcelles	Mode de protection
AN 105;AN MULT;	

n° 10 Nom et/ou adresse **CHAPELLE DE SAINT PANCRACE** — coordonnées Lambert III (x, y) 782820 3221365
toponyme cadastral SAINT PANCRACE EST

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
chapelle	Moyen-âge	Moyen-âge

Parcelles	Mode de protection
AT 216;	

n° 11 Nom et/ou adresse **CHAPELLE ROGNON** — coordonnées Lambert III (x, y) 781735 3218500
toponyme cadastral LA BLACHE

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
chapelle	Moyen-âge	Moyen-âge

Parcelles	Mode de protection
60;	

n° 12 Nom et/ou adresse **COLOMBIER 2** — coordonnées Lambert III (x, y) 782140 3221685
toponyme cadastral COLOMBIER

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
occupation	Néolithique ancien	Néolithique final

Parcelles	Mode de protection
AS 39;AS 40;	

n° 13 Nom et/ou adresse **SAINT PANCRACE 2** — coordonnées Lambert III (x, y) 782560 3221070
toponyme cadastral SAINT PANCRACE

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
occupation	Paléolithique ancien	Paléolithique ancien

Parcelles	Mode de protection
AT 225;	

n° 14 Nom et/ou adresse **L'AUDIGIERE** — coordonnées Lambert III (x, y) 783175 3221850
toponyme cadastral L'AUDIGIERE

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
exploitation agricole	Haut-empire	Bas-empire

Parcelles	Mode de protection
1983 : AB 55;AT 25;AT 26;	

n° 15 Nom et/ou adresse **PONT DE PONT SAINT ESPRIT** — coordonnées Lambert III (x, y) 785104 1920310
toponyme cadastral ?

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
pont	Moyen-âge classique	Bas moyen-âge

Parcelles	Mode de protection
? ?;	

n° 16 Nom et/ou adresse **MAISON DU ROI** — coordonnées Lambert III (x, y) 784998 1920205
toponyme cadastral LA VILLE

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
demeure	Epoque moderne	Epoque moderne

Parcelles	Mode de protection
1974 : BH 233;	inscription MH en tout ou partie (loi de

n° 17 Nom et/ou adresse **EGLISE SAINT PIERRE** — coordonnées Lambert III (x, y) 784805 3220035
toponyme cadastral LA VILLE

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
église	Epoque moderne	Epoque moderne

Parcelles	Mode de protection
1976 : BH 277;	classement MH en tout ou partie (loi de

n° 18 Nom et/ou adresse **MAS CONIL 3** — coordonnées Lambert III (x, y) 782791 1919044
toponyme cadastral MAS CONIL ?

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
exploitation agricole	Haut-empire	Bas-empire
villa	Haut-empire	

Parcelles	Mode de protection
1983 : AM 43;	

n° 19 Nom et/ou adresse **PLACE GEORGES VILLE** — coordonnées Lambert III (x, y) 784810 3220000
toponyme cadastral

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
cimetière	Bas moyen-âge	Bas moyen-âge
inhumation	bas moyen-âge	

Parcelles	Mode de protection
BH 276;	

n° 20 Nom et/ou adresse **PLACE GEORGES VILLE** — coordonnées Lambert III (x, y) 784810 3220000
toponyme cadastral

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
citerne	bas moyen-âge	Bas moyen-âge

Parcelles	Mode de protection
BH 276;	

n° 21 Nom et/ou adresse **MAISON DES CHEVALIERS** — coordonnées Lambert III (x, y) 784805 3219875
toponyme cadastral VILLE, RUE SAINT GEORGES, RUE EMILE ZOLA

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
puits	Bas moyen-âge	Bas moyen-âge

Parcelles	Mode de protection
B 276;	classement MH en tout ou partie (loi de

n° 22 Nom et/ou adresse **MAISON DES CHEVALIERS** — coordonnées Lambert III (x, y) 784805 3219825
toponyme cadastral VILLE, RUE SAINT GEORGES, RUE EMILE ZOLA

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
plafond	Bas moyen-âge	Bas moyen-âge

Parcelles	Mode de protection
B 276;	classement MH en tout ou partie (loi de

n° 23 Nom et/ou adresse **MAISON DES CHEVALIERS** — coordonnées Lambert III (x, y) 784805 3219825
toponyme cadastral VILLE, RUE SAINT GEORGES, RUE EMILE ZOLA

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
demeure	Epoque moderne	Epoque moderne

Parcelles	Mode de protection
B 276;	classement MH en tout ou partie (loi de

n° 24 Nom et/ou adresse **CHAPELLE DE SAINT PANCRACE** — coordonnées Lambert III (x, y) 782820 3221365
toponyme cadastral SAINT PANCRACE EST

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
chapelle	Age du fer	Période récente

Parcelles	Mode de protection
AT 216;	

n° 25 Nom et/ou adresse **CHAPELLE ROGNON** coordonnées Lambert III (x, y) 781736 3219500

toponyme cadastral **LA BLACHE**

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
chapelle	Age du fer	Période récente

Parcelles	Mode de protection
60	

n° 26 Nom et/ou adresse **PONT DE PONT SAINT ESPRIT** coordonnées Lambert III (x, y) 785104 1920310

toponyme cadastral **?**

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
pont	époque moderne	époque moderne

Parcelles	Mode de protection
? ?	

n° 27 Nom et/ou adresse **MAS CONIL 3** coordonnées Lambert III (x, y) 782779 1919048

toponyme cadastral **MAS CONIL ?**

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
bains privés	Haut-empire	Bas-empire
hypocauste	Haut-empire	

Parcelles	Mode de protection
1983 AM 48;	

n° 28 Nom et/ou adresse **MAS CONIL 3** coordonnées Lambert III (x, y) 782779 1919048

toponyme cadastral **MAS CONIL ?**

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
culturel et religieux	Haut-empire	Haut-empire
inscription	Haut-empire	

Parcelles	Mode de protection
1983 AM 48;	

n° 29 Nom et/ou adresse **MAS CONIL 3** coordonnées Lambert III (x, y) 782779 1919048

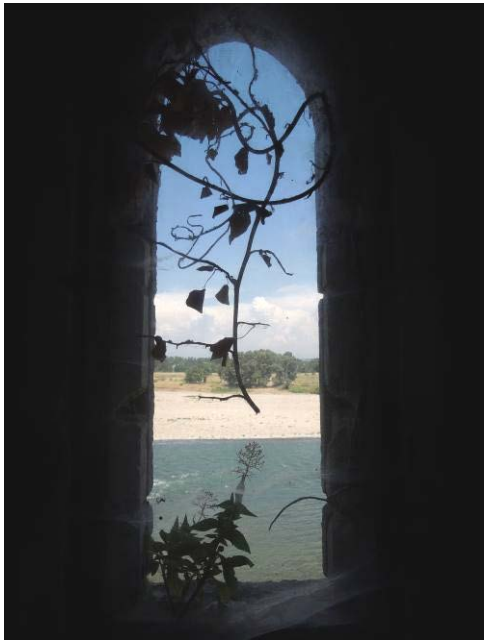
toponyme cadastral **MAS CONIL ?**

Vestiges	Début d'attribution chronologique	Fin d'attribution chronologique
atelier métallurgique	Bas-empire	Bas-empire

Parcelles	Mode de protection
1983 AM 48;	

PONT-SAINT-ESPRIT

LES TYPOLOGIES ARCHITECTURALES



DOCUMENT PROVISOIRE
OCTOBRE 2017

LES MATERIAUX DE CONSTRUCTION ET LEURS MISES EN OEUVRE

Les artisans ont, depuis le Moyen Age, utilisé les matériaux locaux extraits de carrières proches. Les immeubles ont été ainsi façonnés en calcaire auquel a été associé, selon les périodes, le galet extrait du lit des berges du fleuve.

Le calcaire est un calcaire coquiller à grain fin et tendre, idéal donc pour la maçonnerie des murs et pour les éléments sculptés des encadrements des baies.

Le calcaire – La pierre de taille

Ce matériau a été utilisé dans l'architecture civile du XII^{e} au XIV^{e} siècle sous forme de pierre de taille tels que le montre la façade de la Maison des Chevaliers. Quelques exemples de façades de maisons bourgeoises du XVII^{e} siècle témoignent d'un regain pour ces parements soignés.
De la même façon, l'usage de la pierre de taille au XIX^{e} siècle ne concerne que les maisons et immeubles bourgeois dont le nombre reste cependant marginal par rapport à l'usage de maçonneries moellonnées.
Le calcaire blanc et tendre, facile à tailler (la pierre de Saint-Paul) extrait des carrières de Saint-Restitut dans la Drôme a été choisi pour la réalisation de façades et de leurs ornements.

Le calcaire – Les appareils de moellons

Les appareils de moellons calcaires sommairement équarris et noyés dans des mortiers de sable et de chaux forment la quasi-totalité des maçonneries des murs. Les lits de moellons souvent posés en assises irrégulières ou non réglées intègrent souvent des assises en *opus spicatum* (en arêtes de poissons).
Ces appareils, conçus pour recevoir un enduit, peuvent inclure des galets, solution fréquente du XV^{e} au XIX^{e} siècle.

Le calcaire et les galets

Sur grand nombre de façades et de murs intérieurs, les maçons ont mélangé les moellons de calcaire et les galets qui peuvent être disposés, comme les pierres, en arêtes d poisson.



Façade en pierre de taille. 17, rue Haut Mazeau, XIX^{e} siècle.



Parement en pierre de taille de la Maisons des Chevaliers. XII^{e} siècle.



Façade en moellons et galets. 8, rue Jehan de Thianges.



Façade en moellons. 1 A, rue Jemmapes. Appareil en opus incertum du XVIII^{e} siècle et enduit début du XX^{e} siècle.



8, rue du 15 Août 1944. Parement du mur est, seconde moitié XV^{e} siècle avec de nombreuses reprises. Des assises complètes sont réalisées en galets disposés en arêtes de poisson.

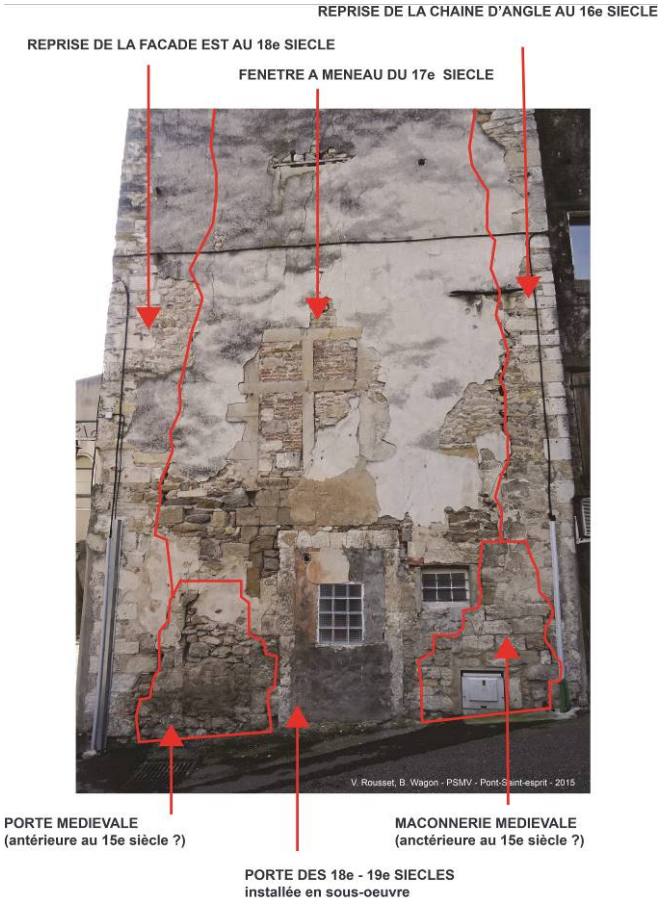


Appareil de moellons. Mur de l'enclos du couvent de la Visitation. Rue des Capucins. XVII^{e} siècle ? Mur Présence de grands arcs de décharge.

Les galets du Rhône

Plusieurs exemples de murs présentent des mises en œuvre essentiellement en galets, notamment dans le quartier de Rivière.

La succession des appareils : décrypter l'histoire du bâti





Parement en galets. Niveau de cave. Seconde moitié XV^e – début XVI^e siècle. 5, rue de Rivière.



Appareil de galets, XVe – XVIe siècle (?) auquel succède un appareil de moellons calcaires et de briques. 28, rue Marengo.

L'architecture médiévale dans la ville close

Bien que largement connue dans sa dimension historique, la ville close ne présente que de très rares vestiges en élévation de l'architecture civile des XII^{e}, XIII^{e} et XIV^{e} siècles, exception faite de la maison des Chevaliers.
Contrairement à des villes voisines, Uzès, Montpellier, où les vestiges, très conséquents, illustrent des partis constructifs bien définis, les rares vestiges repérés à Pont-Saint-Esprit ne permettent pas de définir un essai de typologie.

Un bâtiment de plan rectangulaire situé en cœur d'îlot (5, rue Jemmapes, p. BI 67) est sans doute aujourd'hui l'immeuble (début du XIV^{e} siècle ?) le mieux conservé.
Dans l'immeuble 26 A, rue Joliot-Curie (p. BI-359), la façade sur cour inclut une arcade en arc brisé des XIII^{e} ou XIV^{e} siècles (l'intérieur n'at pu être visité). La façade arrière d'un petit bâtiment, impasse Saint-Pierre, servant de local technique à la chapelle des Pénitents (BH-251) intègre une porte haute du XIV^{e} siècle caractérisée par un encadrement rectangulaire chanfreiné sommé d'un linteau monolithe reçus par deux coussinets ourlés d'un chanfrein terminé en des congés en cuiller et à fine baguette.
La demeure au 2, rue de Foy peut être datée du début du XV^{e} siècle en raison d'une fenêtre gothique conservée au rez-de-chaussée de la façade latérale et de corbeaux destinés à recevoir à l'origine des éléments de charpente. L'immeuble a été remanié au XV^{e} siècle avec l'ajout de deux fenêtres à meneaux. A l'intérieur et au rez-de-chaussée, la poutraison coffrée d'un lattis plâtré pourrait appartenir à la phase de construction primitive.





Demeure 2, rue de Foy. XIV^{e} siècle



Maison médiévale au 5, rue Jemmapes, vue du nord-est.



Maison médiévale au 5, rue Jemmapes.
Conduit de cheminée. Mur est (XIV^{e} siècle).



Maison médiévale au 5, rue Jemmapes.
Souche de cheminée polygonale en pierre (XIV^{e} siècle).



Maison médiévale au 5, rue Jemmapes.
Tympan trilobé d'une fenêtre du mur est (XIVe siècle).



Immeuble 26 A, rue Joliot-Curie. Arcade médiévale.



Immeuble impasse Saint-Pierre.

Une importante phase de reconstruction s'opère à la fin du Moyen Age dans la seconde moitié du XV[e] siècle et le début du XVI[e] siècle. Des maisons sont maintenues au quartier de Rivière : la première au 5, rue de Rivière (BI-2018) composée initialement de deux corps de bâtiment disposés en L possède une tour d'escalier semi-hors-œuvre, la seconde, face à la précédente (10, rue de Rivière – BI-214)) est desservie par un escalier en vis en pierre dans l'œuvre. Toutes deux sont munies en façade de fenêtres à traverse, de demi-croisées et de portes à linteau échancré d'un arc en accolade.

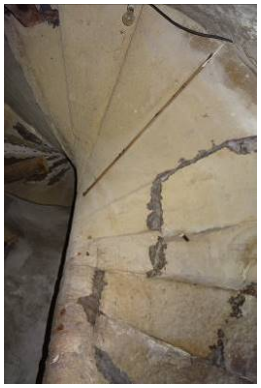
De grandes demeures patriciennes se composent d'un logis en L sur cour intérieure. Tel en donne l'exemple l'immeuble, certes remanié et divisé en deux parcelles, aux 1 et 3, rue Charcot (BH-474-473-183). Situé dans la première enceinte et près de l'ancienne place du Marché Le bâtiment comprend deux ailes sur cour, un escalier en vis semi-hors-œuvre (en partie détruit) desservi par un passage voûté sur croisées d'ogives. Le plafond peint de la partie sud (BI-474) semble designer au premier étage la grande salle, l'*aula*.



1, rue Charcot, plafond à la française, vers 1450.



1, rue Charcot, plafond à la française, vers 1450. Détail sur une aie d'entrevous ornée des portraits d'un homme et d'une femme. Cl. M. Poissonnier.



Maison, 5 rue de Rivière. Escalier en vis en pierre.



Maison, 5 rue de Rivière. Niveau de soubassement, porte à linteau en arc en accolade.



1 rue Charcot.



Maison 10, rue de Rivière. Demi-croisée avec arcs en accolade et appui mouluré.



Maison 10, rue de Rivière. Coussiège en pierre logé dans l'embrasure d'une demi-croisée.

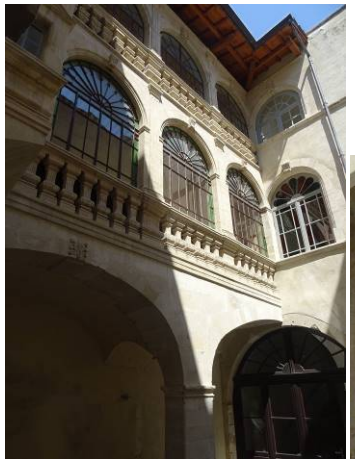


Passage voûté du 3 rue Charcot. Vers 1450.

L'architecture de la période moderne dans la ville close (XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles)

Si l'architecture de la fin du Moyen témoigne de la reprise des activités économique au lendemain de la guerre de Cent Ans, les immeubles de la Renaissance restent peu représentés. Souvent refondus dans des aménagements ultérieurs, ils sont repérables par la qualité des escaliers ou de fenêtres à croisées moulurées de fasces. Dans l'ancien hôtel du 5 rue Bruguier-Roure, composé de deux corps de bâtiment en L sur cour, seules des fenêtres à meneau sur cour illustrent aujourd'hui l'apport de la Renaissance. La maison du 8, rue de Foy, bâtie sur une parcelle traversante a été « refaçadéeé au XIX^e^ siècle et conserve néanmoins l'escalier à volées droites et moitié tournante qui distribue ses niveaux.

C'est au siècle suivant que s'impose le modèle de l'hôtel qui se développent en fonction de la parcelle en plusieurs ailes autour d'une cour intérieure sur laquelle se déploient des loggias ou des coursières (Hôtel de Roubin). Ces demeures se dotent d'escalier de pierre remarquables à volées droites sur jour central ornés de balustres en poires et désormais placé à l'intérieur de l'immeuble. Les maisons plus modestes, comme au 22, rue Bruguier-Roure, sont distribuées par des escaliers droits à quart tournant et se composent en façade de travées de baies incluant des arcades d'ouvroirs. Les fenêtres, à traverse ou à meneau, sont désormais à encadrements lisses ou à bossage.




Hôtel de Roubin. Cour intérieure. XVII^e^ siècle. A droite, hôtel Mermet. Escalier du XVII^e^ siècle.



Maison, 9, rue de la Paroisse. Escalier en vis en pierre. Fin XVI^e^ siècle.



Hôtel de la fin du XVI^e^ siècle. 24, rue Bruguier-Roure.



Demeure, 3, rue de Foy. XVII^e^ siècle.



Hôtel, 5, rue Bruguier-Roure. Façades sur cour.



Maison, 8, rue de Foy. Escalier à lovées droite et moitié tournante. Fin XVI^e^ siècle.



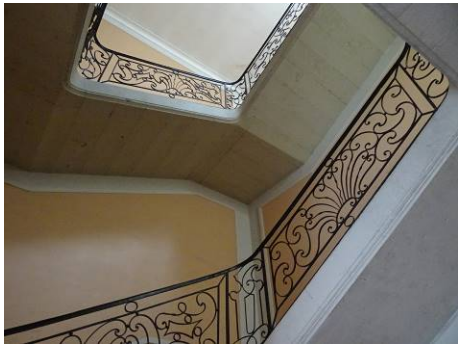
10, rue de Foy. Portes palières sur cage d'escalier en vis. XVII^e^ siècle.

Au XVIII[e] siècle, la ville qui ne s'étend pas encore au-delà de son enceinte urbaine, est le champ de travaux de modernisation des façades – les grandes demeures réunissent souvent d'anciennes parcelles de faibles dimensions. Les façades rigoureusement ordonnancées possèdent des fenêtres à la française sous linteau segmentaire accompagnées de contrevents extérieur dès le dernier tiers du siècle. L'art de la ferronnerie qui occupe les balcons et les impostes des portes est celui des escaliers dont les rampes se déclinent en courbes et contrecourbes. Les compositions en travées verticales sont édifiées sur des façades en maçonneries moellonnées destinées à recevoir un enduit lisse. Seuls les encadrements des ouvertures sont taillés dans la pierre, sans fioriture et légèrement saillants par rapport au nu du mur.





Grande demeure du dernier quart du XVIIIe siècle. 18, rue Pierre Taillant. A droite, l'hôtel Restaurand de Lirac, 29, rue des Minimes. XVIIIe siècle.



L'escalier suspendu de l'hôtel Restaurand de Lirac, 29, rue des Minimes. XVIIIe siècle.



22, rue Bruguier-Roure. Façade du XVII[e] siècle.



Composition symétrique. Rue Beauregard. XVII[e] siècle.



Hôtel particulier. 4, rue Jean-Jacques. Loggia à balustres sur cour. XVII[e] siècle.



Hôtel, 4 place de l'Ancien Hôtel de ville. Cour intérieure et escalier droit. Début XVII[e] siècle.

L'architecture de la période contemporaine (XIX^{e} – début XX^{e} siècle)

Le XIX^{e} siècle fut la période d'un refaçadisme radical dans la vieille ville et de la construction le long des nouveaux boulevards et des grands axes de pénétration hors la ville close.
Les caractéristiques architecturales ne sont pas éloignées de celles du XVIIIe siècle dont on maintient la rigueur de la composition en travées et dans les ouvertures les linteaux en arc segmentaire même si les linteaux droits vont s'inscrivent en concurrence. La maison simple occupe une parcelle étroite et possède une cour voire un jardin à l'arrière.
Les façades moellonnées restent de règles et seuls quelques immeubles bourgeois présentent des façades en pierre de taille et des ouvertures néoclassiques. Aux arcades d'ouvroirs succèdent des baies de devantures de forme rectangulaire dont la particularité est d'être formées de retraits latéraux en pierre de taille permettant le rabattement des contrevents de fermeture. Les plus riches demeures établies sur les boulevards s'alignent sur l'espace publics mais s'exposent à l'arrière sur de grand jardins arborés clos de murs. Sur l'axe de l'avenue du Général de Gaulle, plusieurs demeures s'ouvrent sur l'extérieur par de grandes arcades charretières révélatrices des activités liées aux entrées de ville.



13, avenue du Général de Gaulle. Demeure du XIX^{e} siècle avec baie charretière.



Petite maison de ville. 30, rue Joliot Curie. Façade du XIX^{e} siècle en pierre de taille.



Grande demeure, 6 boulevard Carnot. XIX^{e} siècle. Façade moellonnée enduite.



Grande demeure. 39, rue Joliot Curie. Façade néoclassique du XIX^{e} siècle en pierre de taille.



Grande demeure, 6 boulevard Carnot. XIX^{e} siècle. Façade arrière sur jardin.

Les villas Welcome et Valmont inscrites dans de grands parcs n'ont pu voir le jour que sur des terrains éloignés de la ville privilégiant les vues sur la vallée du Rhône.

La villa Welcome est aujourd'hui la mairie ; elle fut construite en 1873 par l'architecte lyonnais, Casimir Echernier en 1873, pour un propriétaire à ce jour inconnu. Elle fut achetée par un riche propriétaire terrien M. Charavel qui la vendit à Habitat du Gard. En 1989, elle fut échangée avec accord tacite avec le champ de Mars, jusque-là propriété de la mairie.

La villa Valmont fut construite en 1909 par l'architecte Joseph Baussan de Bourg-Saint-Andéol, ancien architecte diocésain, pour le compte de M. Eybert, minotier à Linon.
Elle constitue l'un des rares, sinon le seul exemple en Gard rhodanien, du mouvement artistique et architectural Art nouveau (1890 et 1915). Parmi les éléments de décors intérieurs, les vitraux furent réalisés par le peintre verrier, Thomas.
Comme la villa Welcome, elle s'intègre dans un grand parc à l'anglaise en surplomb sur une terrasse accessible par un escalier de pierre.



La villa Welcome.



La villa Valmont.



La villa Valmont. Vers 1910-20.



La villa Welcome. La façade est et son jardin en terrasse surplombant le Rhône.



La villa Valmont. Vue sur la terrasse complétant le parc à l'anglaise côté est.

L'ORGANISATION DES IMMEUBLES

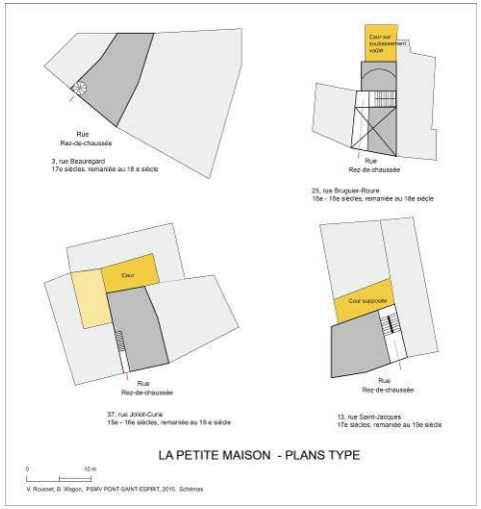
Le cadre urbain issu de successives phases de construction est constitué de plusieurs types de bâtiment destinés à l'habitation.

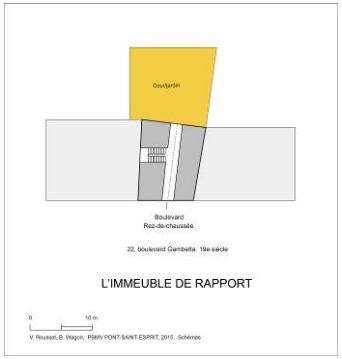
La petite maison à corps de bâtiment unique de plan rectangulaire perpendiculaire à la rue (4 à 6 m de largeur en moyenne). Ce type d'entité est souvent le résultat de découpage parcellaire aux XVIII^{e} ou XIX^{e} siècles de grande demeure voire d'hôtels particulier – l'exemple est donné par les maisons aux 35 et 37, rue Joliot Curie qui formait dans la seconde moitié du XV^{e} siècle les deux ailes d'une maison patricienne.
- à unique corps de bâtiment de volumétrie moyenne sous toiture à deux pans de faible pente.
- avec ou sans cour en fond de parcelle,
- à accès latéral.
- escalier dans l'œuvre

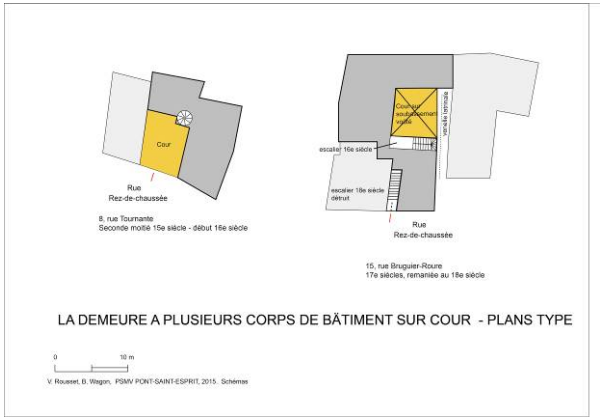
La demeure, l'hôtel, à un seul corps de bâtiment, le plus souvent à deux, voire trois corps de bâtiment organisés autour d'une cour intérieure (façade sur rue : 10 à 16 m de largeur en moyenne),
- de plan en L ou en U,
- corps de bâtiment ordonnés autour d'une cour.
- escalier dans l'œuvre ou semi-hors œuvre,
- cour latérale ou arrière

L'immeuble de rapport, à un seul corps de bâtiment perpendiculaire à la rue (8 à 15 m de largeur en moyenne).
- à unique corps de bâtiment
-de plan rectangulaire
-escalier central ou latéral dans l'œuvre
-cour ou jardin arrière

Les cours intérieures des demeures et hôtel du XVII^{e} siècle
Dès le début du XVII^{e} siècle, le plan à cour centrale est un critère commun aux demeures de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie. Sur les cours, desservies par des couloirs d'entrée depuis la rue, se développent les façades des différents corps de bâtiment.
Des loggias aux garde-corps à balustres de pierre servent de coursières aux étages des corps de logis opposés à l'escalier.








Cour d'un hôtel du XVII^{e} siècle. 2, rue de Foy.


Cour d'un hôtel du XVII^{e} siècle. 4, place de l'Ancien Hôtel de Ville. XVII^{e} siècle.


Hôtel de Roubin. Milieu du XVII^{e} siècle.

LA FONCTION DES ESPACES INTERIEURS

Certains immeubles sont dotés d'un niveau de caves enterré : au 4, rue Bas Mazeau le sol de la cave intègre une fosse aisance elle-même voutée recevant les eaux usées de latrines aménagées dans la cage de l'escalier en vis.

Le rez-de-chaussée est investi par la boutique ou l'atelier ouvert sur la rue par des baies d'échoppe. Il n'est pas rare de trouver dans ses espaces professionnels un évier en pierre, voire une cheminée. Dans les hôtels particuliers, une partie du rez-de-chaussée est consacré à la cuisine ouverte, au 12 rue Saint-Jacques, sur l'espace d'une cour intérieure.
Quelques grandes demeures du XIX^{e} siècle, notamment sur le boulevard Carnot, échappent à la polyvalence (commerce/atelier et habitation) des immeubles précédents. Bénéficiant de grands jardins arrière, des salons se développent en rez-de-chaussée.

Au centre ou sur le côté, se situe le couloir accédant à l'escalier desservant l'habitation placée aux étages. La grande salle occupe le premier étage. Dans les grandes demeures, la salle partage le premier étage avec une grande cuisine (4, quai Bonnefoy-Sibour) ;



6, boulevard Carnot. Salon du XIX^{e} siècle.



4, quai Bonnefoy-Sibour. Cuisine au premier étage avec sa cheminée et son plafond à la française du XVII^{e} siècle.



4, rue Bas Mazeau. Cave voûtée. XV^{e} – XVI^{e} siècles.



7, rue Jemmapes. Evier.



12, rue Saint-Jacques. Cuisine en rez-de-chaussée.



2, rue Bas Mazeau. Rez-de-chaussée voûté. XVII^{e} siècle.



6, rue du Nord. Hôtel Mermet du XVII^{e} siècle. Cuisine en rez-de-chaussée.

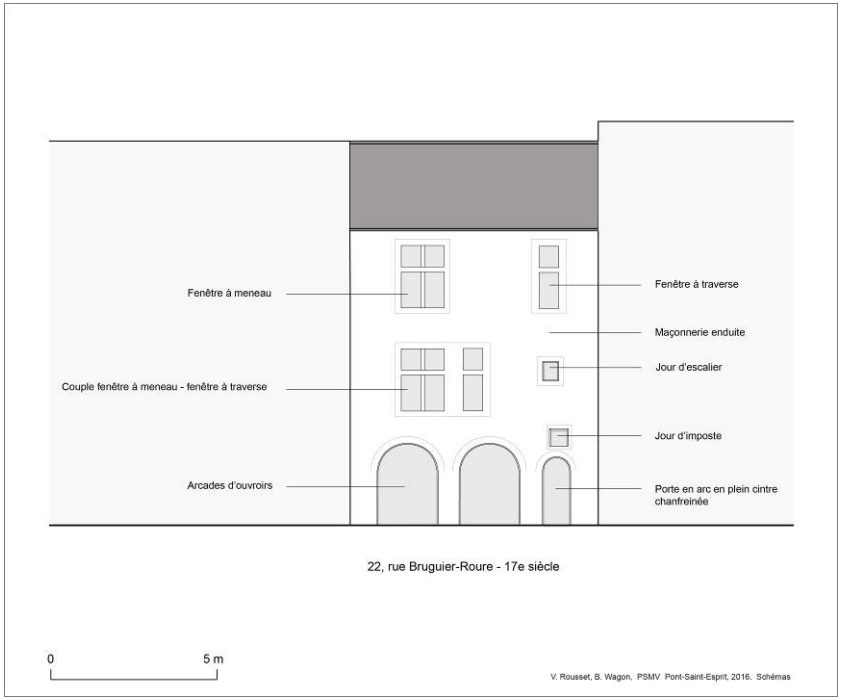


3, rue Saint-Jacques. Doubles arcades du XVII^{e} siècle recoupées au XIX^{e} siècle par une grande arcade.

LA COMPOSITION DES FACADES

L'architecture de Pont-Saint-Esprit privilégie les façades en mur gouttereaux.
Avec les XVIII[e] et XIX[e] siècle, la façade est encadrée au droit des immeubles mitoyens de chaînes d'angle marquant son autonomie. La plus grande partie des façades sont réalisées en maçonnerie moellonnée imposant l'application d'un enduit arrêté au nu des encadrements de baies.

Composition en travées de fenêtres et demi-travée de jour d'escalier
L'organisation intérieure est signifiée dès la façade : lorsque la cage de l'escalier intérieur est située directement derrière la porte d'entrée, une demi-travée de jours rectangulaires assure son éclairage.
Dans le cas de la demeure au 8, rue Tournante, la façade sur cour s'organise en une travée de fenêtres à meneau et une demi-travée de portes latérales.





30, rue Bruguier-Roure. Façade à demi-travée de jours d'escalier et travées de fenêtres à meneau. Début XVII[e] siècle.



8, rue Tournante. Façade sur cour. Seconde moitié du XV[e] – début XVI[e] siècle.



22, rue Bruguier-Roure. Façade du XVII[e] siècle. A l'origine le parement était enduit.

Composition ordonnancée en travées de fenêtres avec porte latérale ou centrale

Lorsque l'escalier intérieur est placé en fond de parcelle, la façade est dédiée aux travées de fenêtres des pièces sur rue.

La porte d'entrée ou la baie charretière ou d'ouvroir peut constituer avec les fenêtres des étages l'axe central de la façade. Dans les immeubles de rapport du XIX^{e} siècle, l'axe médian est monumentalisé par la porte et un balcon.



Composition en travées.
18, rue de la Liberté. XIX^{e} siècle.



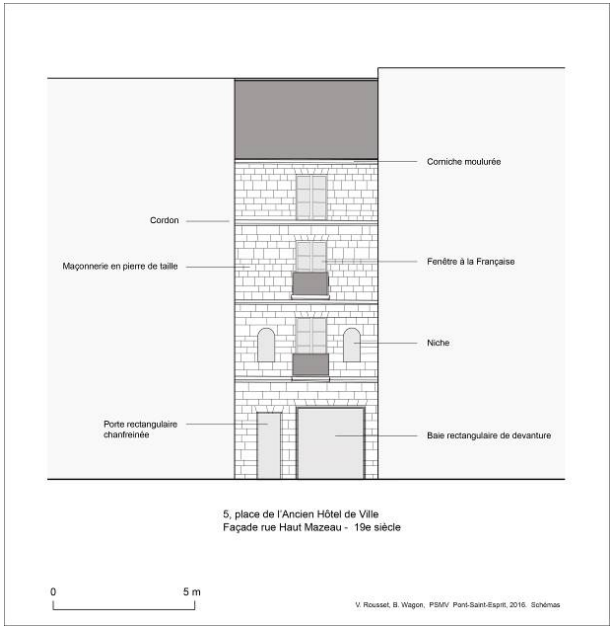
Composition symétrique. Rue Beauregard. XVII^{e} siècle.

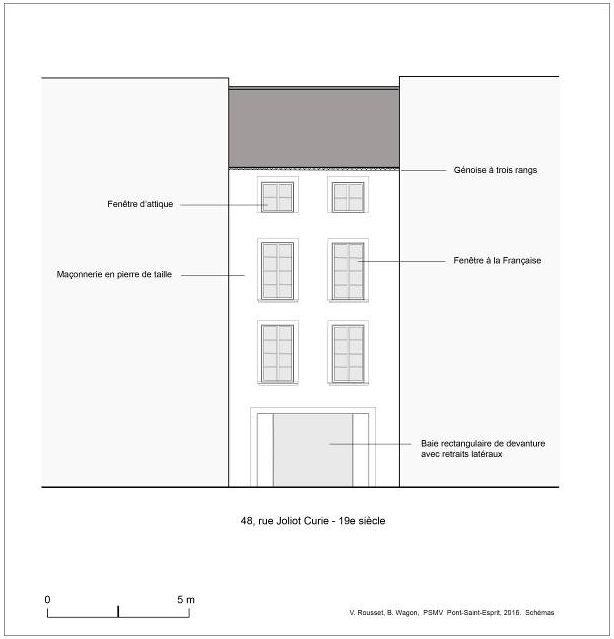


Composition en travées et étage- attique.
3, rue de Foy. Vers 1870.



19, boulevard Gambetta. XIX^{e} siècle.





LES FACADES A ELEMENTS DE MODENATURE

Les fenêtres et les portes forment des travées régulières entrecoupées de cordons horizontaux moulurés taillés dans la pierre. Les travées verticales sont parfois appuyées par des allèges de fenêtres en pierre de taille ornées de tables en relief (12, place Georges Ville).
Les chambranles en pierre restent découverts sur les façades moellonnées enduites ainsi que les chaînes d'angle appareillées en pierres de taille
Les cordons filant sur la longueur de la façade, la corniche moulurée ainsi que les chaînes d'angle en bossages ou sous forme de pilastres caractérisent les compositions horizontales privilégiant les étages.
Sur certaines façades, l'élément de modénature se réduit à un simple cordon d'appui soulignant le registre des fenêtres du premier étage (1, rue Saint-Jacques).



12, place Georges Ville. Façade du XIX^e siècle.



19, boulevard Gambetta. Immeuble du XIX^e siècle.



18, rue de la Liberté. XIX^e siècle.



1, rue Saint-Jacques. Demeure du XVII^e siècle. Les fenêtres sont issues d'un remaniement.



17, rue des Trois Journées. XIX^e siècle.



L'ancien Hôtel de Ville. 1833, Pralong, architecte.



3, place de l'Ancien Hôtel de Ville. XIX^e siècle.



30, rue Joliot Curie. XIX^e siècle.

LE SYSTEME DISTRIBUTIF – LES ESCALIERS

Les escaliers en vis

Dans l'œuvre ou semi-hors-œuvre, l'escalier en vis, la plupart du temps en pierre, distribue les différents niveaux des immeubles de fond en combles. Largement représentés aux XV^{e} et XVI^{e} siècles, ils constituent jusqu'au XVII^{e} siècle un dispositif de faible emprise au sol pour les immeubles de moindre importance. La plupart du temps les cages de plan carré sont dotées de trompes monolithes supportant les marches disposées aux angles. Logés dans des tourelles dans l'œuvre ou semi hors-œuvre (hôtel de Villeperdrix), ils ont pu être couronnés à l'origine par des belvédères.

Les escaliers suspendus hélicoïdaux à noyaux creux

Ceux-ci font leur apparition au début du XIX^{e} siècle. Les plus beaux exemples sont au 10, rue de la Liberté et au 2, rue de l'Equerre.

Les escaliers à volées droites avec ou sans quart ou moitié tournante.

Répertoriés dès le XVII^{e} siècle, les escaliers à volées droites participent aux systèmes distributifs des maisons et des immeubles jusqu'au XIX^{e} siècle. Souvent en pierre, se sont habillées dès le XVIII^{e} siècle de carreaux de terre cuite et de nez de marche en bois.

Les escaliers rampe sur rampe sur arc rampants

Sur mur-noyau au XVI^{e} siècle, les escaliers rampe sur rampe, réservés aux hôtels particuliers, se dotent au XVII^{e} siècle de balustres de pierre sur limon porteur.
Dans l'immeuble du 8, rue Haut Mazeau (ancien hôtel du XVII^{e} siècle remanié au XIX^{e} siècle), la cage de l'escalier rampe sur rampe ouvrait par une loggia sur une cour arrière. Celle-ci s'inscrit dans une grande arcade au garde-corps à balustres en pierre.



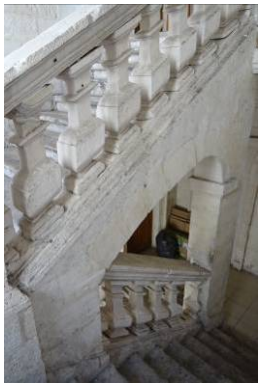
Escalier rampe sur rampe et balustres carrés en poire. XVII^{e} siècle. 8, rue Haut Mazeau.



35, rue Joliot Curie. Base prismatique du noyau de l'escalier en vis de la seconde moitié du XV^{e} siècle.



Escalier hélicoïdal en pierre. XIXe siècle. 10 rue de la Liberté.



Hôtel Olivier de Serres. 10, rue du Haut Mazeau. Escalier rampe sur rampe et balustres. XVII^{e} siècle.



24, rue Bruguier-Roure. Vis du XVII^{e} siècle.



Escalier hélicoïdal en pierre. XIXe siècle 2, rue de l'Equerre.



22, rue du Bruguier-Roure. Volée droite et quart tournant. XVII^{e} siècle.

Les escaliers à volées droites à quatre noyaux

Quatre noyaux porteurs cadrent l'espace d'un grand jour carré. Les exemples les plus représentatifs se situent dans les hôtels de Jonquier (5, rue Jules Ferry, XVII^{e} siècle) et Mermet (6 rue du Nord, XVII^{e} siècle) où les volées sont ouvertes par des arcs rampants, et dans l'ancien couvent des Ursulines (7, place des Ursulines, XVIII^{e} siècle).

Les escaliers suspendus à volées droites ou suspendus tournants sur jour central

Les escaliers suspendus apparaissent au XVIII^{e} siècle pour se développer amplement au cours du XIX^{e} siècle. Réalisés en pierre, ils sont accompagnés de rampes en ferronneries complétées au XIX^{e} siècle d'une main courante en bois.



1, rue des Quatre Coins. Escalier suspendu à jour central. XVIII^{e} siècle.



12, rue Haut Mazeau. XIX^{e} siècle.



17, rue de la Liberté. XIX^{e} siècle



Hôtel Jonquier. 5, rue Jules Ferry. XVII^{e} siècle.



Hôtel Jonquier. 5, rue Jules Ferry. XVII^{e} siècle.



6, rue du Nord. Hôtel Mermet. XVII^{e} siècle. Escalier à quatre noyaux.



7, place des Ursulines. Escalier à quatre noyaux, XVIII^{e} siècle.



Hôtel Restaurand de Lirac. XVIIIe siècle



Hôtel de Villeperdrix. Escalier daté de 1813.

LES CAVES

Elles sont généralement voûtées en berceau en plein cintre en pierre. Dans l'hôtel particulier du XVII[e] siècle, 4 place de l'Ancien Hôtel de Ville, la cave composée de deux grandes salles renferme une fosse d'aisance voûtée recevant les écoulements de latrines situées dans la cour par une conduite maçonnée. La salle située côté Est est munie d'un placard mural et d'une cuve en pierre.
Certains de ces espaces peuvent renfermer un puits comme au 34, rue Joliot Curie.
La cave la plus intéressante est sans doute celle d'un hôtel du XVII[e] siècle sis au bord du quai sur le Rhône (2, rue de Rivière). Ici, se développe un réseau de pièces voûtées enterrées comprenant une citerne, un puits et une cuisine



4, place de l'Ancien Hôtel de Ville. Cave d'un hôtel du XVII[e] siècle se développant sous l'immeuble et sa cour et l'espace public (rue Jules Ferry et place de l'Ancien Hôtel de Ville).



4, place de l'Ancien Hôtel de Ville. Cuve et placard implanté dans la partie de la cave située sous la place.



Cave au 2, rue de Rivière. La souillarde. Près du puits à droite, l'évier en pierre du XVII[e] siècle.



Cave au 2, rue de Rivière. La cuisine. La cheminée du XVII[e] siècle.



34, rue Joliot-Curie. Cave voûtée d'un berceau en arc en plein cintre en pierre XVII[e] siècle ? Cet espace sous voûte abrite le cuvelage circulaire d'un puits.



5, rue de Rivière. Seconde moitié du XV[e] siècle – début XVI[e] siècle.



Cave sous voûte, fin XVIII[e] – début XIX[e] siècle. 5 boulevard Carnot



14, rue Bruguier-Roure.

LES CHARPENTES ET LES COUVERTURES

L'architecture de Pont-Saint-Esprit développe des toitures à faible pente à deux longs pans reçus en façades sur rue et arrière sur les murs gouttereaux.

Les charpentes à pannes entre refend
Les pannes tendues entre de murs de refends pour les parcelles n'excédant pas 7 m de largeur constituent le mode de charpente le plus élémentaire et le plus fréquent dans la ville.

Les charpentes à fermes et pannes
Les charpentes à ferme sont adaptées aux maisons de grandes superficies.

Les couvertures
Les toits à faibles pentes, de type méditerranéen, sont en tuiles canal (coulant et couvrant).

Les avant-toits
Les avant-toits sont généralement traités en génoise. Celle-ci fait ainsi partie du vocabulaire architectural ; le plus souvent à trois rangs de tuiles canal disposées en fort débord, elle assure la protection de la façade. Une poulie de comble sur potence en bois est souvent fichée dans ou sous la génoise pour servir au levage de matériel depuis la rue.
A partir du XVII^{e} siècle, la formule en corniche en pierre se décline en corps de moulure plus ou moins complexes selon les périodes de construction.



2, rue de la Paroisse. Les pannes (troncs juste dégrossis) sont tendues entre les refends. L'arbalétrier est un ajout du XX^{e} siècle.



Pannes entre refends. 1 A, rue Jemmapes. XVIII^{e} siècle ?



Couvertures en tuiles canal. Front de maisons à façades des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Place de l'Ancien Hôtel de Ville



19, boulevard Gambetta. XIX^{e} siècle.



Charpente à ferme. 6, rue du Couvent. Aile nord de l'ancien couvent des Ursulines, XVII^{e} siècle. Les arbalétriers ont la particularité d'être ornés de moulures en applique.



Avant-toit à génoise à trois rangs. XVIII^{e} siècle. 23, rue Bruguier-Roure.



54, rue Joliot-Curie. XIX^{e} siècle.

Les souches de cheminée

Les aménagements successifs des immeubles et la fin de l'usage des cheminées ont éradiqué la plupart des souches de cheminées – leur renouveau a cependant été contemporain de la Reconstruction. Dans les années 1950. Reste ainsi exceptionnelles la souche de cheminée d'une maison du début du XIV^{e} siècle implantée en cœur d'îlot au 5, rue Jemmapes (p. BI-67), ainsi que celle de la Maison des Chevaliers.

Les surcroîts de combles

Il n'est pas rare de noter des excroissances de toiture aménagées entre deux murs prolongeant les murs de refend de l'immeuble. Il s'agit très vraisemblablement d'ajouts pouvant appartenir à des phases du XIXe siècle, voire du début du XX^{e} siècle pour les immeubles du XIX^{e} siècle. Largement ouverts, ces surcroîts ont pu être utilisés comme séchoirs.



2, 4, rue Saint-Jacques. Maisons des Chevaliers Souche du XIV^{e} siècle.



Souche de cheminée polygonale en pierre. 5, rue Jemmapes. Bâtiment du début du XIV^{e} siècle en cœur d'îlot (BI-67)



Quartier de Rivière. Rue de Marengo.



12, rue de la Liberté. Surcroît de comble.



2, rue de l'Equerre. Surcroît de comble.



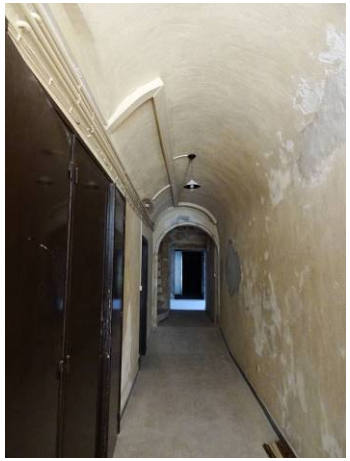
Rues Beauregard et Charcot.



Quartier de Villebonnet (rue Bruguier-Roure)

LES REZ-DE-CHAUSSEE VOUTES

Nombre de couloirs commandant l'accès à l'escalier et d'anciens locaux professionnels sont aménagés jusqu'au XIX^{e} siècle sous des voûtes. La plupart d'entre elles, sont aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles des voûtes d'arêtes en maçonnerie. Les berceaux en plein cintre surbaissés qualifient également les immeubles à la même période. Le passage d'entrée de la demeure du milieu du XV^{e} siècle au 3, rue Charcot est le seul à se développer sous deux travées de voûtes d'ogives.



4, rue Pierre Taillant. XVII^{e} siècles



4, rue Pierre Taillant. XVII^{e} siècles



3, rue Charcot. Milieux XV^{e} siècle. Passage entre rue et cour intérieure.



25, rue Bruguier-Roure. XVIII^{e} siècle. Rez-de-chaussée.



2, rue de la Paroisse. XVIII^{e} siècle



3, rue des Quatre Vents. XVII^{e} - XVIII^{e} siècles ? Rez-de-chaussée.



6, rue du Nord. Hôtel Mermet, XVII^{e} siècle.



19, rue Tournante. XVII^{e} siècle.

LES PLAFONDS

Les plafonds à la française.

Le plafond à la française est une structure composée de poutres maîtresses supportant des séries de solives. L'écart entre ces deux entités est fermé par des aies d'entrevous, planchettes de bois. Du XIV[e] au début du XVI[e] siècle, ils sont les supports de décors peints raffinés et hauts en couleur, notamment au premier étage de la demeure attribué à la grande salle, l'*aula*. Au XVII[e] siècle, les pièces de bois sont dépourvues de modénature. L'espacement entre solives est plus resserré. Certains plafonds présentent un décor de baguette moulurée en applique.

Les plafonds en lattis plâtrés avec moulures et stucs.

A partir du XVIII[e] siècle, on préfère aux poutres et aux solives laissées apparentes, des plafonds lisses réalisés sur lattis et plâtrés. Dans le cas d'aménagement de bâtiments anciens, le recouvrement par lattis s'adapte à la structure des poutres maîtresses antérieures. Une corniche en stuc moulurée assure la liaison douce entre le mur et le plafond qui, parfois, s'agrémente de cadres moulurés ou de rosaces.



2, rue de Rivière. XIX[e] siècle



2, rue de Rivière. XIX[e] siècle. Corniche de plafond en stuc et décor peint.



Plafond à la française. XVII[e] siècle. 15, rue Bruguier-Roure



1, rue Charcot. Salle du premier étage. Milieu XV[e] siècle.



37, rue Joliot-Curie. Premier étage. Seconde moitié XV[e] siècle. Trace d'un décor peint.



Plafond à la française. XVII[e] siècle ? 3, quai de Luynes. Rez-de-chaussée



7, rue de la Paroisse. Début du XIX[e] siècle.



8, boulevard Carnot. XIX[e] siècle.

LES SOLS

Les sols en calade

Constitué de galets du Rhône, les calades sont affectées aux passages et aux cours.

Les sols en carreaux de terre cuite et dallage en pierre

Les premiers carreaux de terre cuite conservés dans la ville datent du XVII^{e} siècle. Ils sont posés aux étages sur des hourdis de terre. Au 2, rue de Rivière, un grand couloir intérieur est dallé de pierres blanches et noires losangées.

Les sols en carreaux de ciment et de céramique

Les carreaux de ciment en vogue au début du XX^{e} siècle sont légion et révèlent un regain des aménagements intérieurs. L'entreprise spiripontaine Vigier fournit en masse les carreaux de céramique jusqu'en 1960 environ. Le chantier de la reconstruction mené par l'architecte Troupe en fit particulièrement usage pour les sols, les murs et les escaliers.



1, 3, rue Charcot. Calade. XV^{e} siècle.



1 A, rue Charcot. Carreau de terre cuite déposé. XVIII^{e} siècle.



3, rue des Quatre Coins. Carreaux de ciment. Début XX^{e} siècle.



2, rue de la paroisse. Carreaux de ciment.



22, rue Bruguier-Roure. Carreaux de terre cuite rectangulaires posés sur hourdis de terre sur plancher. XVII^{e} siècle. ?



2, rue de Rivière. Dallage XIX^{e} siècle.



4, rue Pierre Taillant. Carreaux de ciment.



8, boulevard Carnot. Carreaux de ciment. Début XX^{e} siècle.



10, rue de la Liberté. Carreaux de ciment.



2, rue du Nord. Carreaux de ciment.

LES PORTES

Les portes en arc brisé

Les quelques portes médiévales des XIII[e] et XIV[e] siècles, reconnues dans la ville lors de l'étude du PSMV, adoptent la forme d'arcades en arcs brisés. Seules une baie est couverte d'un linteau monolithe que supportent des coussinets en pierre.

Les portes à linteau droit et arc en accolade

Si l'emploi de l'arcade semble se prolonger au XV[e] siècle, les encadrements de forme rectangulaire, souvent ornés d'un arc en accolade, caractérisent la majorité des constructions réalisée après la guerre de Cent Ans, soit dès la seconde moitié du XV[e] siècle.

Les portes en arc en plein cintre

Dès le XVI[e] siècle, les portes des maisons sont traitées avec des arcs en plein cintre, reçus parfois sur des impostes moulurées, souvent ourlés d'un chanfrein. On note souvent au-dessus de la porte un jour assurant l'éclairage de la cage d'escalier.

Les portes monumentales, rectangulaires, avec ou sans imposte

Au XVII[e] siècle, les plus riches demeures s'ouvrent sur l'espace public par des portails ouvragés à encadrement rectangulaire ou en arc en plein cintre enrichis de pilastres, de bossages, parfois de fronton brisé (Hôtel de Roubin) ou d'entablement mouluré. Une imposte est parfois ouverte au-dessus de la porte afin d'éclairer le couloir ou l'escalier qu'elle dessert. Ces ouvertures monumentales aux ornements complexes ont fonction, mieux que l'ordonnancement des fenêtres des étages, d'affirmation sociale.



9, rue Jules Ferry. Première moitié du XVII[e] siècle. Inscrit MH.



Hôtel de Roubin. 10, rue Saint-Jacques. Milieu XVIIe siècle. Classé MH.



13, rue Saint-Jacques. Première moitié du XVII[e] siècle.



1, rue Saint-Jacques. Encadrement et vantaux du XVII[e] siècle.



Arcade en arc brisé. 4, rue de Rivière. XIV[e] - XVe siècles.



Les portes à linteau droit et arc en accolade. *5, rue de Rivière. Rez-de-chaussée. Seconde moitié XV[e] siècle.*



24, rue Bruguier-Roure. Partie supérieure d'une porte du XVII[e] siècle aujourd'hui murée.



Immeuble impasse Saint-*Pierre. XIV[e] siècle.*



22, rue Bruguier-Roure. XVII[e] siècle. Arcade avec jour d'imposte.



10, rue Haut-Mazeau. Première moitié du XVII[e] siècle. L'imposte est abritée sous une corniche moulurée.

Porte en arc segmentaire
Au XVIII[e] siècle, les portes placées sous des arc segmentaires en pierre sont complétées de ferronneries d'imposte, d'agrafes de pierre, voire de corniches moulurées.

Porte à encadrement rectangulaire mouluré et clef.
Les formes se simplifient avec le XIXe siècle : désormais sous linteau droit, les ouvertures s'agrémentent de chambranles moulurés, de clefs ou d'agrafes.

Les vantaux de porte intérieure
Certains chambranles de portes conservent à l'intérieur comme à l'extérieur leurs vantaux initiaux.


Hôtel Restaurand de Lirac. Portail monumental en avant-corps orné de guirlande. XVIII[e] siècle. IMH


18, rue Pierre Taillant. XVIII[e] siècle.


2, rue de Rivière. XVIII[e] siècle.

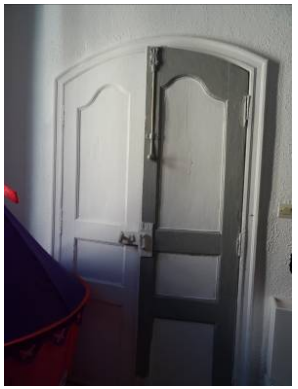

2, rue de Rivière. Fin XVIII[e] siècle.


1, place des Ursulines. XIX[e] siècle.



1, rue Etroite. XIX[e] siècle.

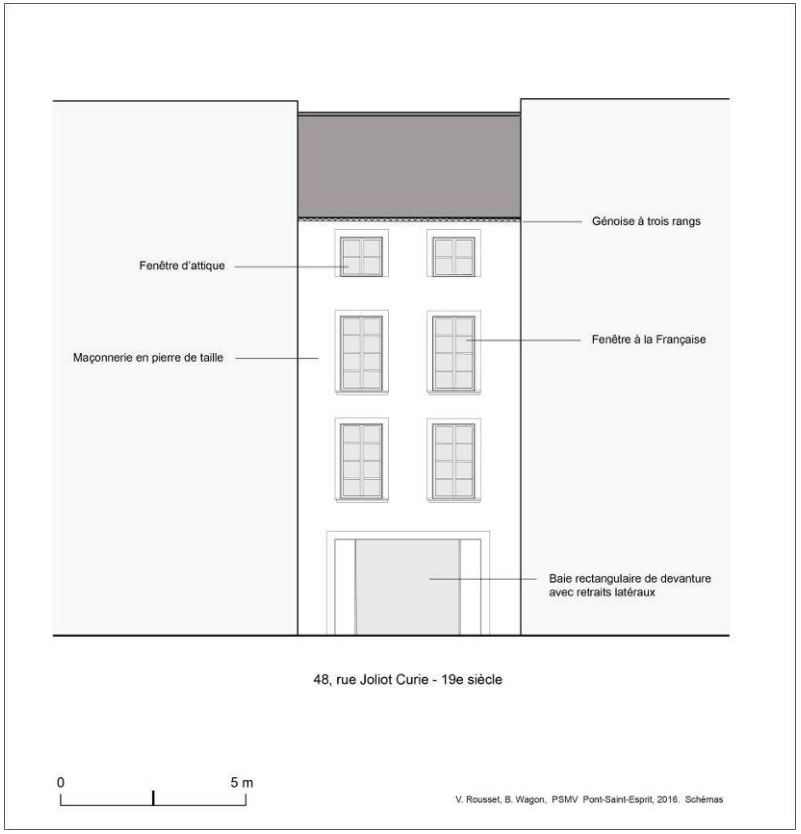

Vantaux de style Directoire. 5 boulevard Carnot.


3, rue Beauregard. Porte palière de style Louis XV à panneaux chantournés.

LES DEVANTURES

Les devantures des anciennes échoppes ont bien souvent été remaniées de sorte que peu d'exemples antérieurs au XIX[e] siècle soient parvenus jusqu'à nos jours. L'arcade, simple ou double a constitué aux XVII[e] et XVIII[e] siècles la forme récurrente avec des arcs en plein cintre ou segmentaires.

Les devantures à tableau rectangulaire et piédroits en retrait pour contrevents.
Cette typologie caractérisée par la présence de retraits latéraux concerne uniquement les immeubles du XIX[e] siècle. Le parti, en permettant le repli de contrevents de bois vers l'extérieur, fut de libérer à la fois le passage de la rue et l'espace intérieur de l'échoppe.




10, rue du Haut-Mazeau. Ancienne devanture en arc segmentaire. XVII[e] siècle.


22, rue Bruguier-Roure. XVII[e] siècle. Vestiges de deux arcades implantées aux côtés de la porte d'entrée latérale. 2014. Hypothèse de restitution.


3, rue Saint-Jacques. Vestiges de deux arcades en plein cintre du XVII[e] siècle recoupée au XIX[e] siècle par une grande arcade.


22, rue Bruguier-Roure. XVII[e] siècle. Le couple d'arcades d'ouvroir au côté de la porte en arc en plein cintre après décroutage de la façade. Février 2017.


9, rue Jules Ferry. Devanture du XIX[e] siècle.


17, rue Haut Mazeau. XIX[e] siècle.

LES FENETRES

Les fenêtres géminées ou simples médiévales (antérieures au XV^{e} siècle).
Seule la remarquable fenêtre géminée romane de la Maison des Chevaliers rend compte de la typologique des baies à colonnettes pour les XII^{e} et XIII^{e} siècles tant l'architecture civile de la ville a connu depuis le Moyen Age transformations et remaniements. Aujourd'hui, une baie seule illustre ce qu'a pu être l'architecture gothique des XIII^{e} et XIV^{e} siècles (2, rue de Foy).

Les fenêtres à meneau, les fenêtres à traverse et les jours chanfreinés d'escalier
Les fenêtres à meneau, les demi croisées et les fenêtres à traverse divisées par des éléments verticaux et/ou horizontaux (meneau et croisillons) qui caractérisent les immeubles des XV^{e} et XVI^{e} siècles restent utilisées jusqu'au XVII^{e} siècle, période au cours de laquelle des variations sont notables : encadrements, meneau, croisillon et traverse lisses à arêtes vives (15, rue Bruguier-Roure) ou chanfrein associé à une bande étroite (4, place de l'Ancien Hôtel de Ville).
Les divisions, non plus de pierre, mais de bois, qui s'affichent dès le début du XVIIe siècle n'ont pas été reconnues dans la ville – elle ont dû exister cependant. Les petites fenêtres rectangulaires qui assurent l'éclairage des cages d'escalier adoptent du XV^{e} au XVII^{e} siècles de simples moulures constituées d'un chanfrein.

La fenêtre à la française
Avec la seconde moitié du XVII^{e} siècle, apparaît la fenêtre à la française qui, contrairement aux précédentes, n'est plus divisée par des éléments de pierre (Hôtel de Roubin). Elle ne détrônera cependant la fenêtre à meneau traditionnelle qu'à l'aube du XVIII^{e} siècle. Désormais la fenêtre est constituée de deux vantaux vitrés qui assurent une diffusion plus large de la lumière dans les intérieurs.



Hôtel de Roubin, 10, rue Saint-Jacques. 1688. Jours rectangulaire chanfreiné. XIII^{e} – XIV^{e} siècles ? Façade nord de l'hôtel de Villeperdrix



Maison des Chevalier. Rue Saint-Jacques. Fenêtre géminée, XII^{e} siècle. CMH.



Fenêtre du début XIV^{e} siècle. 2, rue de Foy, à chapiteaux feuillagés.



1, rue Charcot. Fenêtres à meneau et croisillons soulignées d'un bandeau d'appui. Milieu du XV^{e} siècle. Dans l'embrasure intérieure s'inscrivent souvent des coussièges en pierre.



Fenêtre à traverse du XVII^{e} siècle. 4, place de l'Ancien Hôtel de Ville. Façade latérale rue Jules Ferry.



24, rue Bruguier-Roure. Fenêtre de la fin du XVI^{e} siècle.



15, rue Bruguier-Roure. Fenêtre à meneau et croisillons lisses. XVII^{e} siècle.

Les fenêtres à linteau en arc segmentaire

Au XVIIIe siècle, s'imposent les baies cintrées, les vitrages à petits carreaux à l'espagnolette pour passer ensuite aux grands carreaux. Vers les années 1770 le volet, jusque-là intérieur, se place à l'extérieur dans une feuillure aménagée dans le chambranle.

Les fenêtres à encadrements rectangulaires

Si l'usage de linteau segmentaire persiste, le chambranle de forme rectangulaire sous linteau droit s'impose avec le XIX^{e} siècle.

LES MENUISERIES DES FENETRES – VOLETS ET CONTREVENTS

Un vitrail, conservé jusqu'en 2016 au 22, rue Bruguier-Roure, était fixé sur un châssis en bois. Hormis cet élément exceptionnel mais aujourd'hui disparu, les plus anciennes menuiseries conservées dans la ville sont à petits bois (XVIII^{e} siècle). Au XIX^{e} siècle, les vantaux sont à 6 ou à 8 carreaux. Adaptés aux feuillures qui circonscrivent les chambranles des baies, les contrevents succèdent aux volets intérieurs et participent à la composition des façades à partir des années 1770. A lames larges croisées ou persiennés, ils se déclinent dans la seconde moitié du siècle en contrevents pliants métalliques.



22, rue Bruguier-Roure. Fenêtre à traverse XVII^{e} siècle. Vitrail dans l'ouverture supérieure. 2014.



2, avenue Pasteur. Seconde moitié du XVIII^{e} siècle. Menuiserie à petits bois d'une fenêtre de comble.



1, place des Ursulines. Menuiseries à petits bois et volets intérieures du XVIII^{e} siècle.



3, place de l'Ancien Hôtel de Ville. Persiennes en Bois. XIX^{e} siècle.



4, place de l'Ancien Hôtel de Ville. Seconde moitié XVIII^{e} siècle – début XIXe siècle.



4, rue des Minimes. Seconde moitié XVIII^{e} siècle.



17, rue Haut Mazeau. XIX^{e} siècle. Les baies sont fermées par des volets intérieurs



54, rue Joliot-Curie. XIX^{e} siècle. Contrevents pliants en métal



19, boulevard Gambette. XIX^{e} siècle.



3, place de l'Ancien Hôtel de Ville. Encadrement rectangulaire saillant. XIX^{e} siècle.

LES FERRONNERIES INTERIEURES ET EXTERIEURES

C'est à partir du XVIII[e] siècle que l'art des serruriers s'exprime sur les façades des maisons et sur les escaliers dont on délaisse les rampes de pierre pour de fines rampes de ferronnerie.
Une grande variété de formes s'attache aux garde-corps des fenêtres et des portes-fenêtres.



17 rue des trois Journées. XIX[e] siècle



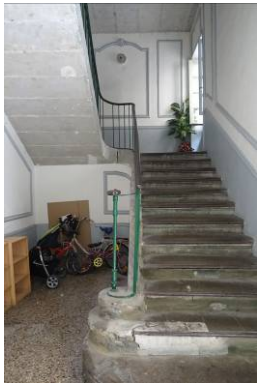
6, boulevard Carnot. Garde-corps daté de 1865.



Hôtel Restaurand de Lirac. 29 bis, rue des Minimes. Rampe d'escalier en ferronnerie XVIII[e] siècle. ISMH.



Hôtel de Villeperdrix. Rampe e l'escalier datée de 1813.



12, rue Haut Mazeau. XIX[e] siècle.



8, place de l'Ancien Hôtel de Ville. Ancien Hôtel de Ville. Pralong, architecte. 1833. Garde-corps en fonte moulée.



. Garde-corps à motif d'embrasse et de glands. 15, rue de la Liberté. XIX[e] siècle.



5, quai Bonnefois Sibour. Rampe d'escalier, XIX[e] siècle, à motif d'embrasse et de glands.

LES EQUIPEMENTS INTERIEURS

Les cheminées, les éviers, les puits et les latrines

Les plus anciennes cheminées conservées appartiennent au XVII^{e} siècle ; elles sont composées de piédroits galbés supportant un linteau droit. A partir du XVIII^{e} siècle, les foyers sont plus modestes et les manteaux sont datées d'habillage de marbre ou de bois. Plusieurs puits sont creusés à l'intérieur des caves de maisons. Les éviers de pierre étaient logés généralement dans les maisons dans l'embrasure d'une fenêtre ; dans les demeures les plus riches, une pièce constituant une arrière cuisine lui est consacrée (la *patouille*). Les latrines de l'hôtel Mermet étaient disposées sur les paliers de l'escalier monumental. Un coffre en encorbellement assurait les écoulements dans une venelle latrinale alimentée par le ruisseau des Calquières et se déversant dans le Rhône. Dans l'immeuble du XIX^{e} siècle au 15, avenue du Général de Gaulle, les latrines forment un réduit demi-circulaire sur le palier de l'escalier et en encorbellement sur la façade arrière.



Puits XV^{e} – XVI^{e} siècles ? desservi par une galerie souterraine à partir de la fin du XIX^{e} siècle. 5, rue de Rivière.



Puits à cuvelage circulaire aménagé dans une cave. XVI^{e} siècle ? 24, rue Joliot-Curie.



14, rue Bruguier-Roure. Puits avec margelle maçonnée aménagé dans une cave.



6, rue du Nord. Hôtel Mermet, XVII^{e} siècle. Venelle latrinale. Les vestiges de deux coffres de latrine subsistent en façade arrière. A droite, latrine du 15, avenue du Général de Gaulle.



Cheminée du XVII^{e} siècle en rez-de-chaussée. Hôtel. 6, rue du Nord.



Cheminée de style Louis XV en bois avec son manteau à trumeau de stuc. 3, rue Beauregard.



Cheminée de style Louis XV. 2, place de la Borne.



Cheminée Directoire. 5 boulevard Carnot.



22, rue Bruguier-Roure. Evier logé dans l'embrasure d'une fenêtre à traverse dans la cage d'escalier. XVII^{e} siècle.



L'arrière cuisine voûtée (patouille) de la demeure au 2, rue de Rivière. XVII^{e} siècle.

LES DECORS PEINTS ET SCULPTES

Exception faite des décors peints du milieu du XV^{e} siècle de la Maisons des Chevaliers et de la demeure patricienne du 1, rue Charcot, peut de plafonds peints ont été reconnus dans la ville à ce jour. On connaît par photographie le plafond du 37, rue Joliot Curie, masqué dans un faux plafond en 2014. Le phénomène du doublage n'est pas nouveau et l'on constate qu'un nombre important de plafonds supposés appartenir à la fin du Moyen Age ou à la période moderne ont fait l'objet depuis longtemps de ce type d'aménagement. Aussi, Il y aurait lieu de penser que des décors peints, si prisés du XV^{e} au XVII^{e} siècle, n'attendent qu'à être dévoilés.
La sculpture est principalement rattachée, avec la modénature, aux encadrements de portes. Des graffiti, parfois d'un passé récent, sont mis au jour lors de décroutage d'enduits - c'est l'occasion parfois de découvrir une date, une signature participant à l'histoire d'une maison.



13, rue Saint-Jacques. Détail sur le portail du XVII^{e} siècle : chapiteau ionique orné d'oves et de dards et d'une guirlande de fruits.



6, boulevard Carnot. Cage d'escalier. Décor peint du XIX^{e} siècle.



4, quai Bonnfoy-Sibour. Décor de gypserie du XIX^{e} siècle : cornes d'abondance et masques.



1, rue Charcot. Plafond du milieu du XV^{e} siècle. Portrait d'un couple. Cl. M. Poissonnet.



13, rue Saint-Jacques. Graffito sur parement du XIX^{e} siècle ?



5, rue Charcot. Buste du XVI^{e} siècle.



37, rue Joliot-Curie. Plafond de la seconde moitié XV^{e} siècle – début XVI^{e} siècle. Traces d'un décor.



3, rue de Foy. Peinture murale de René Réa, 1930. A droite, décor mural peint (XIX^{e} siècle) composé d'un pilastre canelé et d'un chapiteau. Rez-de-chaussée de l'immeuble au 5, avenue du Général de Gaulle.



3, rue de Foy. Cartouche traité à la façon d'un cuir roulé situé dans une cage d'escalier en vis de la fin du XVI^{e} siècle. Le bas-relief au centre a été bûché.

LES IMMEUBLES DE LA RECONSTRUCTION (1949-1951) – Raymond TroupeL, architecte

Les matériaux

La pierre locale (moellons calcaires) constitue le gros-œuvre. Les encadrements des ouvertures, les auvents des portes d'entrée, les dalles des sols, les corniches des frontons et les escaliers sont construits en béton armé (entreprise Léon Aubert). Les parements intérieurs et extérieurs sont recouverts d'un enduit au ciment laissé brut (la pose de peintures étant récente). La terre cuite est utilisée (briques et tuiles canal) pour les souches de cheminée et les génoises. Certaines cheminées sont en brique et béton mais le plus grand nombre sont en habillage de pierre claire.

Le fer est le matériau des rampes d'escalier, des grilles d'oculi et de soupiraux de garde-corps des balcons et des grilles pliantes des devantures de magasins. Les poignées des portes sont en laiton. Les menuiseries des fenêtres, les vantaux de porte et les contrevents sont en bois. Les carreaux des portes et des verrières d'escalier sont en verre cathédrale (entreprise Périer), et les sols revêtus de céramiques de l'entreprise Vigier à Pont-Saint-Esprit.



1, rue du 15 Août 1944. Balcon tubulaire.



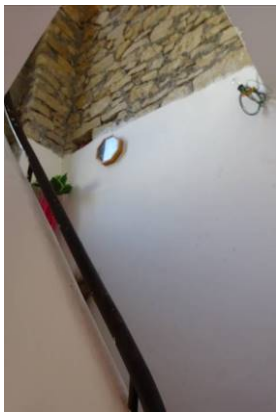
1, rue du 15 Août 1944. Soupirail de cave.



1, rue Jules Ferry. Verre cathédrale.



1, rue Jules Ferry. Sol en mosaïques de céramiques. Entreprise Vigier de Pont-Saint-Esprit.



7, rue Pierre Taillant, étages, cage d'escalier.



Auvent en béton armé. 3, rue du 15 Août 1944.



2, rue du 15 Août 1944. Souche de cheminée



9 bis, rue Pierre Taillant. A droite, l'enduit brut initial, à gauche, enduit peint.



2 bis, place de la Libération. Cheminée en brique et maçonnerie enduite.



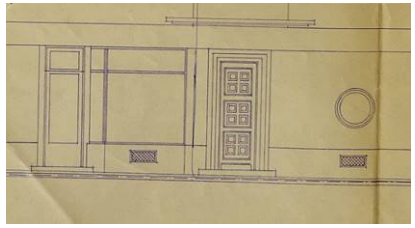
1, rue du 15 Août 1944. Cheminée en marbre.

Les façades

Les immeubles, de deux étages, sont traités en courbe avec fronton en tête d'îlot. De larges balcons en béton et de dimensions décroissantes ceinturent chacun des niveaux des étages. Inspirés de l'architecture « Paquebot » des années 30, ils offrent à chaque appartement une espace extérieur. L'organisation symétrique vaut pour tous les immeubles ; celle-ci est accentuée, comme au 1 rue Jules Ferry, par une cage d'escalier centrale dont l'axe est renforcé par une haute verrière et un fronton.

Les portes et leurs auvents

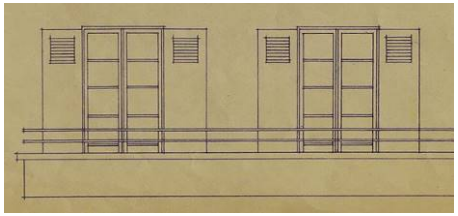
Les portes d'entrée, unique ou jumelle, s'inscrivent dans des ébrasements extérieurs à ressauts successifs. Des auvents courbes en béton liaisonnés avec les sous-faces des balcons ou des auvent rectangulaires abritent le passage.
Les vantaux en bois sont tramés de carreaux en verre cathédrale.



6, rue du 15 Août 1944. Relevé Raymond Troupel.

Les fenêtres

Les fenêtres, porte-fenêtre et verrières sont inscrite dans des chambranles à arêtes vives que soulignent des appuis béton de section rectangulaire. Les contrevents en bois (lames fines et jalousie) se rabattent dans des retraits latéraux. Les verrières sont constituées de résilles de béton à angles vifs et de verres cathédrale. Au 1, rue Jules Ferry, chaque pavé de verre carré s'agrémente d'un cercle.



6, rue du 15 Août 1944. Relevé Raymond Troupel.



2, rue du 15 Août 1944.



1, rue Jules Ferry.



1 et *3 rue du 15 Août 1944.*



4 et 6 *rue du 15 Août 1944.*



1, rue Jules Ferry.



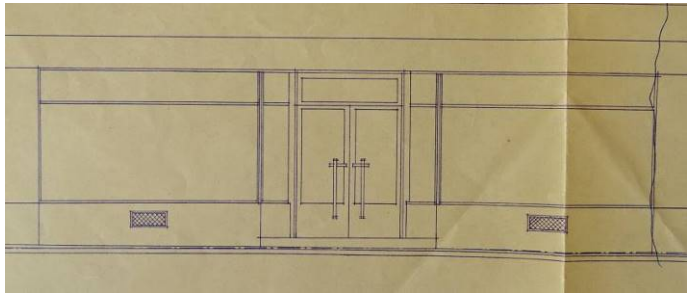
Ecole Jules Ferry.

Les oculi de type hublot et Les soupiraux

Les hublots à deux vantaux de verre cathédrale assurent l'éclairage des arrière boutiques. Des grilles composées de fers carrés croisés en assurent la défense. Les caves sont aérées grâce à des soupiraux rectangulaires fermés de grilles en simple grillage.

Les devantures

Les devantures des magasins sont abritées par les balcons filants du premier étage. De forme rectangulaire et à mur-bahut, elles intègrent sur le côté la porte positionnée en retrait. La menuiserie en métal constitue le cadre de grands vitrages protégés par des grilles pliantes coulissant à l'intérieur de logements latéraux à l'aide de roulettes de fer.



6, rue du 15 Août 1944. Relevé Raymond Troupel.

Les baies de garages

Trois immeubles (1, place de la Libération, 1, rue Jemmapes et 3, rue Jules Ferry) sont occupés en rez-de-chaussée par des garages à rideau métallique.



3 rue du 15 Août 1944.



Modèle de grille de soupirail dessiné par Troupel en 1949



7, rue Pierre Taillant.



2, rue du 15 Août 1944.



7, rue Pierre Taillant. Grille coulissant dans l'épaisseur du mur.



1, place de la Libération. Baie de Garage.

Les ferronneries et la quincaillerie

Chaque balcon est accompagné de garde-corps tubulaires et/ou à fers plats accentuant les courbes. Les poignées de portes se déclinent en modèles carrés ou octogonal.

Les toitures : les charpentes, les couvertures, les débords de toit et les souches de cheminées

Les avant-toits et les génoises restent fidèles aux modèles traditionnels de la tuile canal et de la génoise à deux rangs. Les eaux de toitures sont engainées dans des gouttières incluses dans le mur de façade. Les charpentes à ferme mettent en œuvre des bois sciés. Les souches de cheminée sont réalisées en briques et sont couvertes de toits en bâtière.

Les sols

Les carreaux de céramiques beiges, jaunes et marrons, les plinthes brunes et les sols mosaïqués proviennent de l'entreprise locale Vigier.

Les vantaux de portes intérieures, les éviers et les cheminées

La plupart des appartements conservent les équipements domestiques mis en place en 1950, à savoir, les cheminées, les éviers de céramique, leur paillasse et leurs placards. Sur les portes à panneaux sont maintenues les poignées et leur platine.




1, rue Jemmapes. Cheminée en marbre et évier en faïence avec paillasses en céramique blanche.



8, rue du 15 Août 1944. Garde-corps tubulaire.



1, rue Jules Ferry. Génoise à deux rangs.



Sol en mosaïques. Entreprise Vigier. 1950. 8, rue du 15 Août 1944.



1, place de la Libération. Poignée de porte extérieure en laiton.



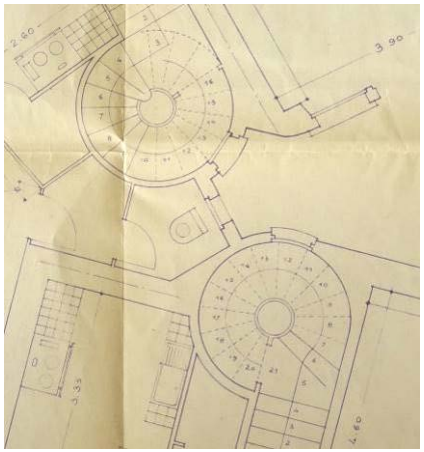
2, rue du 15 Août 1944. Souche de cheminée en brique.



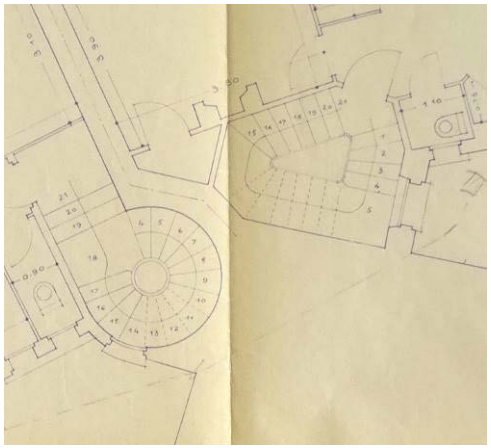
1, rue Jules Ferry. Porte intérieure.

Les escaliers

Les escaliers en béton habillés de carreaux de céramique, sont soit hélicoïdaux à noyaux creux logés dans des cages de plan circulaire ou rectangulaire, soit suspendus à volées rampe sur rampe et paliers, soit tournants sur jour triangulaire.



1, rue Joliot Curie, 2, 4, rue du 15 Août 1944



8, rue du 15 Août 1944.



2, rue du 15 Août 1944.



1, rue du 15 Août 1944.



1, rue Jules Ferry.



1, rue Jules Ferry.



2, rue du 15 Août 1944.



8, rue du 15 Août 2017.



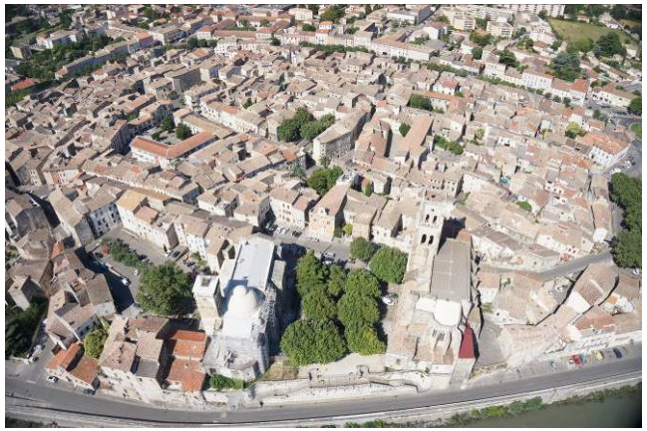
1, rue Jules Ferry.



1, rue Jules Ferry.

PONT-SAINT-ESPRIT

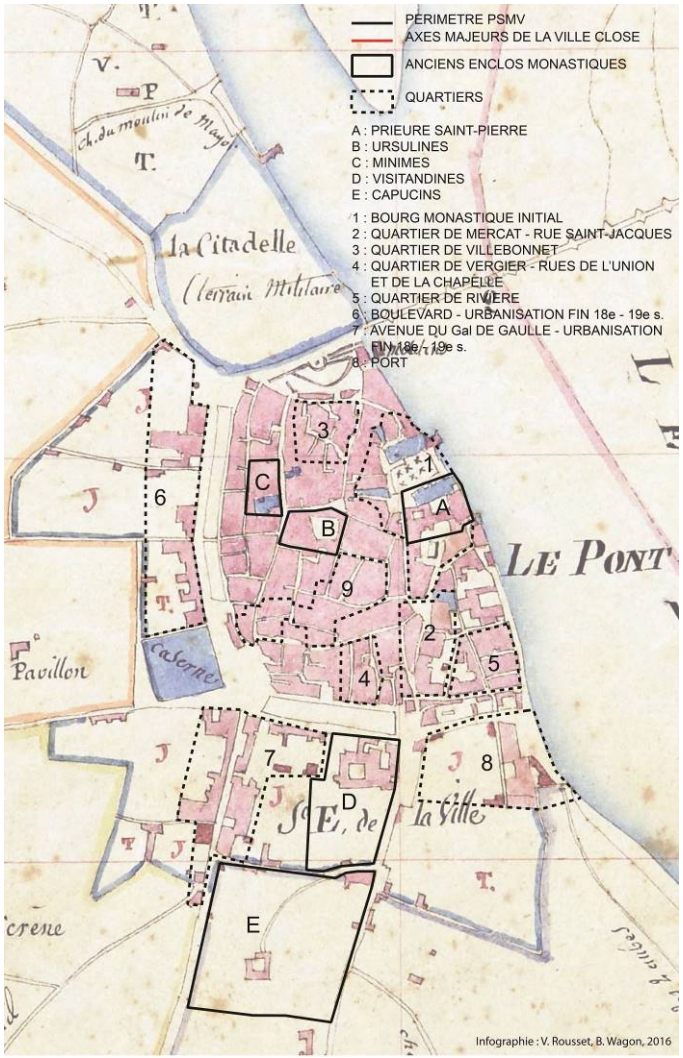
LA TRAME VIAIRE ET L'OCCUPATION BATIE
LES PLACES



Cl. Cyrille Savin, 2016

A – LA TRAME VIAIRE ET L'OCCUPATION BATIE

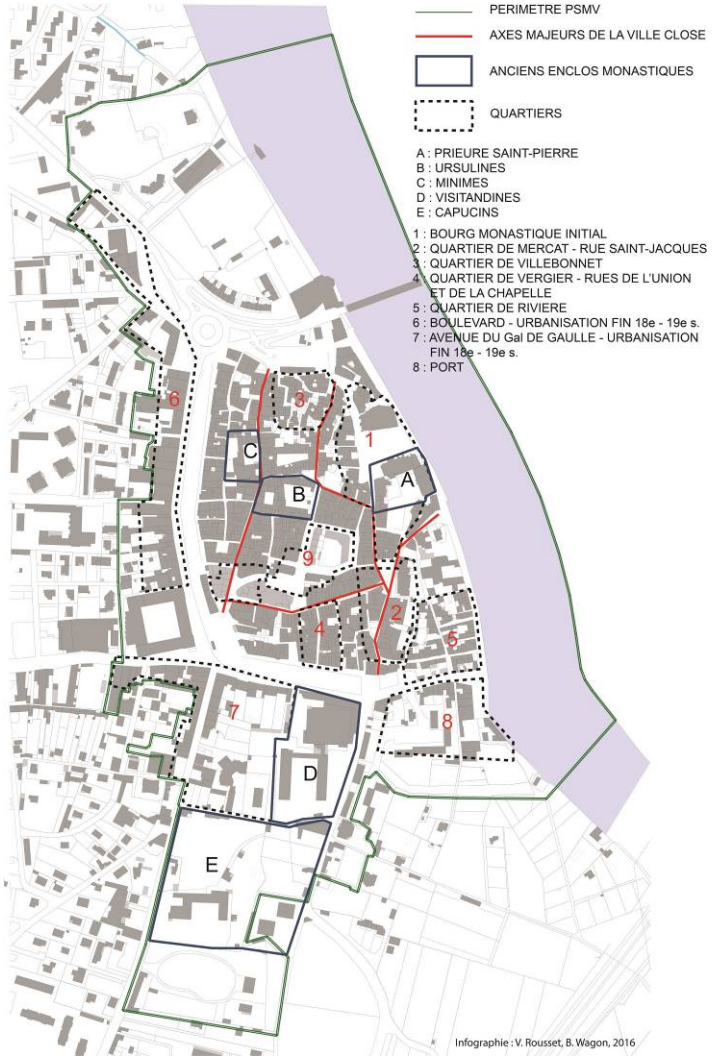
La ville et ses extensions tardives hors les murs présentent des tissus urbains et trames viaires spécifiques. La ville médiévale qu'enserrait une enceinte urbaine jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle se compose de plusieurs quartiers pour lesquels on reconnait des caractéristiques fortes.



Plan cadastral de 1828. Tableau d'assemblage.

1 – Bourg monastique initial

Le noyau fondateur implanté sur le rocher Saint-Pierre regroupe autour de l'église Saint-Pierre et l'emprise de son ancien enclos prieural et de l'église Saint-Saturnin quelques grandes demeures avec cour ou jardin établies sur la face ouest en rebord de l'à-pic qui instaure la limite naturelle avec le quartier de Villebonnet développé en contrebas.



Plan cadastral actuel.

Au nord, le bâti s'est organisé contre le flan nord de l'église paroissiale et le long de la rue du Nord, petite ruelle pentue qui, avant le début du XXe siècle, constituait l'unique accès au rocher depuis le nord. Les immeubles occupent pour la plupart des parcelles importantes et se composent de plusieurs bâtiments ordonnés autour d'une cour intérieure. Au sud, entre les rues Haut Mazeau et Charcot, où les limites entre le noyau monastique et le bourg civil restent floues, les immeubles des XV^{e}, XVI^{e} et XVII^{e} siècles (pour la majorité refaçadés au XIX^{e} siècle) sont de grandes demeures patriciennes ou des hôtels particuliers avec cours intérieures dont certains ont fait l'objet pour partie de découpage et de reconstruction après la Révolution. A l'est, la falaise sert de socle aux anciens bâtiments prieural, dont la maison du Prévôt. Le réseau viaire s'organise à partir de la place Saint-Pierre (ancien cimetière) en un axe nord-sud (rue de la Paroisse) prolongé par la rue du Haut Mazeau. De la place Georges Ville, aménagée sur l'emprise du l'ancien cloître, part la rue Charcot reliant au sud la place de l'Ancien Hôtel de Ville (ancienne place du Mercat). Se situait ici la porte de l'enclos monastique.

2 – Quartier du Mercat – Rue Saint-Jacques

La rue Saint-Jacques constituait au Moyen Age l'une des pénétrantes majeures dans la ville depuis la porte du même nom. Elle tend du sud au nord vers la place de l'Ancien Hôtel de ville (place du Marché au Moyen Age) où se situait la maison consulaire puis la mairie (actuelle maison du Patrimoine). La rue se divise vers l'ouest en la rue de l'Arceau. Le parcellaire est caractérisé par de grandes parcelles appartenant à de grandes maisons patriciennes et hôtels particuliers (XII^{e} – XVII^{e} siècles) composées de plusieurs corps de bâtiment agencés autour de cours intérieures. Les immeubles implantés sur le côté est de la rue Saint-Jacques – dont la remarquable Maison des Chevaliers- profitent de vues plongeantes sur le vallée du Rhône. Sur le côté ouest, les subdivisions parcellaires postérieures à la Révolution n'ont pas totalement éradiqué la lecture d'anciens hôtels avec cour.



Plan de la ville. Fin XVIII^{e} siècle. Bourg monastique en haut. Rue Saint-Jacques en bas.



1 - Rue du Nord, seul accès à la partie nord du bourg monastique jusqu'en 1904 avant le prolongement de la rue de la Paroisse et l'aménagement du pont des Anes.



1- Cour de l'immeuble au 13, rue de la Paroisse.



1 - La place George Ville (ancien cloître du prieuré Saint-Pierre) vue de la rue Charcot.



1 - Vue de la cour/jardin arrière du 9, rue de la Paroisse.



2 - La rue Saint-Jacques et la rue de l'Arceau à gauche.



2 - Hôtel de Roubin. 10, rue Saint-Jacques.



2 - Cour d'un hôtel des XV^{e} et XVII^{e} siècle 12, rue Saint-Jacques.



2 - 11, rue Saint-Jacques. Cour d'une grande demeure des XV^{e} – XVI^{e} siècles, divisée en deux propriétés.

3 – Quartier de Villebonnet

Ce quartier, sis en contrebas du rocher Saint-Pierre présente un lacis de ruelles étroites et sinueuses dont deux d'entre elles – rues Tournante et Jehan de Thyanges intègrent des passages voûtés aménagés sous des immeubles. Les parcelles rectangulaires sont d'une largeur moyenne de 6 m. Si l'aspect actuel du quartier semble modeste, celui-ci se compose d'une grande quantité d'immeubles de la fin du Moyen Age, constitués de deux corps de logis en L sur cour intérieure.

4 – Quartier de Vergier – Rues de l'Union et de la chapelle.

Dans le quartier de Vergier développé au sud-ouest de la ville close, deux axes étroits sud-nord (rue de l'Union et de la Chapelle) se distinguent par un parcellaire en lanières correspondant à de petites maisons de plan rectangulaire perpendiculaires à la rue. Beaucoup d'entre elles possèdent en fond de parcelle une cour souvent investie au XX^{e} siècle par des extensions qui troublent la spécificité des lieux.



Plan de la ville. Fin XVIII^{e} siècle. Villebonnet en haut. Rues de l'Union et de la Chapelle en bas.



3 - Rue Tournante.



3 - Maison de la seconde moitié du XV^{e} siècle sur cour intérieure. 8, rue Tournante.



3 - Rue Jehan de Thyanges.



3 - 12, rue Tournante. Cour intérieure d'un immeuble des XIII^{e} – XV^{e} siècles.



4 – Rue de l'Union.



4 – Rue de la Chapelle.



10, rue de l'Union. Rez-de-chaussée voûté d'une maison étroite perpendiculaire à la rue.

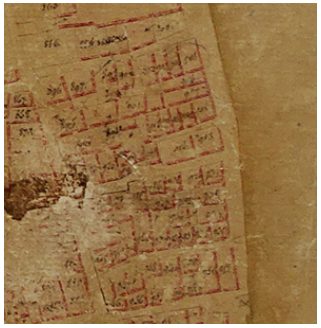


20, rue de l'Union. Cour arrière d'une maison étroite.

5 – Quartier de Rivière

Ce quartier, tardivement urbanisé (dès le XVe siècle) était situé à l'intérieur de l'enceinte urbaine mise en œuvre au XIII^{e} siècle. Au niveau de la rive du Rhône et en contrebas des quartiers bourgeois et aristocratiques, il présente un pan quasi orthonormé issu vraisemblablement d'un programme de lotissement après la guerre de Cent Ans. Depuis la rue Saint-Jacques, la rue Marengo sous forme d'un escalier puis d'un axe plat mène sur le quai.

A sa perpendiculaire, la rue de Rivière, parallèle au fleuve, se greffent trois rues étroites, rues des Marins, des Pêcheurs et le dernier tronçon de la rue Marengo. La partie nord du quartier est dédiée à d'anciennes filatures et à un hôtel particulier du XVIIe siècle longeant la rue Beauregard qui descend depuis le rocher Saint-Pierre jusqu'au Rhône. Les parcelles de la partie sud, de faible emprise au sol, sont disposées parallèlement aux rues est-ouest. Cet ensemble, très remanié aux XIX^{e} et XX^{e} siècles, présente un grand nombre de maisons en forme de tour.



Plan cadastral de 1828. Détail sur la partie sud du quartier de Rivière.

6 – Boulevards

Les boulevards Gambetta et Carnot sont aménagés à l'ouest et au sud au XIXe siècle sur l'ancien fossé doublant l'enceinte de la ville. L'urbanisation à l'extérieur de la ville ancienne ne débute que tardivement et reste très embryonnaire au XVIIIe siècle à la suite de la construction de la caserne Pepin (1714). C'est donc un siècle plus tard que les boulevards prennent place et sont doublés d'allées.

Le long du boulevard Gambette, à l'ouest et à la suite de la façade de la caserne se juxtaposent les immeubles bourgeois néoclassiques, les grands magasins et l'hôtel de d'Europe (1834). Le front bâti génère de grandes parcelles incluant à l'arrière des jardins et des cours.



5 - La rue Marengo.



5- Le quartier de Rivière vu depuis un immeuble de la rue Saint-Jacques.



6 – Le boulevard Gambetta (ancien boulevard du Nord), vers1900.



6 – L'ancien hôtel de l'Europe.



5- La rue de Rivière.



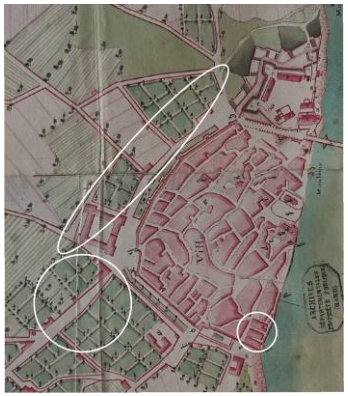
5 – Rue de Rivière. Aux 3 et 10 de la rue, deux maisons de la seconde moitié du XV^{e} siècle.



6 – Le boulevard Gambetta.



6 – Immeuble, 19 boulevard Gambetta.



Plan de la ville. Fin XVIII^e siècle. Boulevard et avenue du Général de Gaule, en bas à gauche. Quartier de Rivière en bas à droite.

7 – Avenue du Général de Gaule

Cette avenue constitue l'entrée méridionale de la ville étendue au XIX^e siècle hors les murs. Urbanisée au XIX^e siècle, elle est constituée de grandes demeures de plan rectangulaire, alignées sur la voie et accompagnées à l'arrière de grands jardins clos de murs. Zone intermédiaire entre les champs et la ville, le quartier est conçu le long d'un axe large et rectiligne pour le fonctionnement commerçant dont rendent compte les arcades charretières ouvrant les façades de quelques immeubles.

8 – Le port

Le quartier quasi non bâti jusqu'à la fin du XVIII^e siècle s'est urbanisé au XIX^e siècle selon trois îlots : deux face au Rhône organisés près d'une place avec fontaine et platanes, un le long du boulevard Allègre-Chemin bordant l'enceinte urbaine disparue.



Plan de la ville. Fin XVIII^e siècle. Le port au sud de l'enceinte urbaine et la porte de Rivière.



7 – Le débouché de l'avenue du Général de Gaule sur la place de la République.



7 – 13, avenue du Général de Gaulle.



7 – Jardin d'un immeuble au 15 avenue du Général de Gaulle.



7 – Immeuble au 15 avenue du Général de Gaulle.



8 – La place du Port.



8 – Ilot au sud de la place du Port.



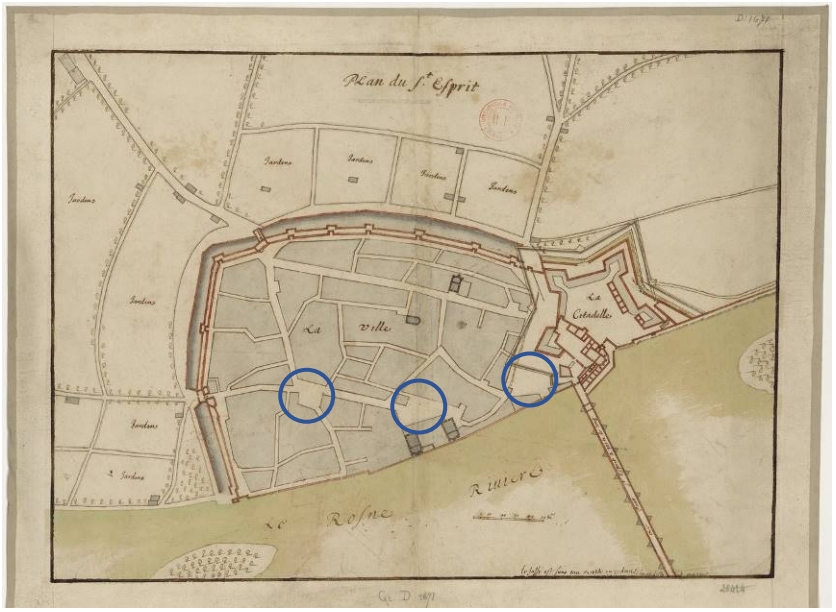
8 - 13, Boulevard Allègre Chemin.



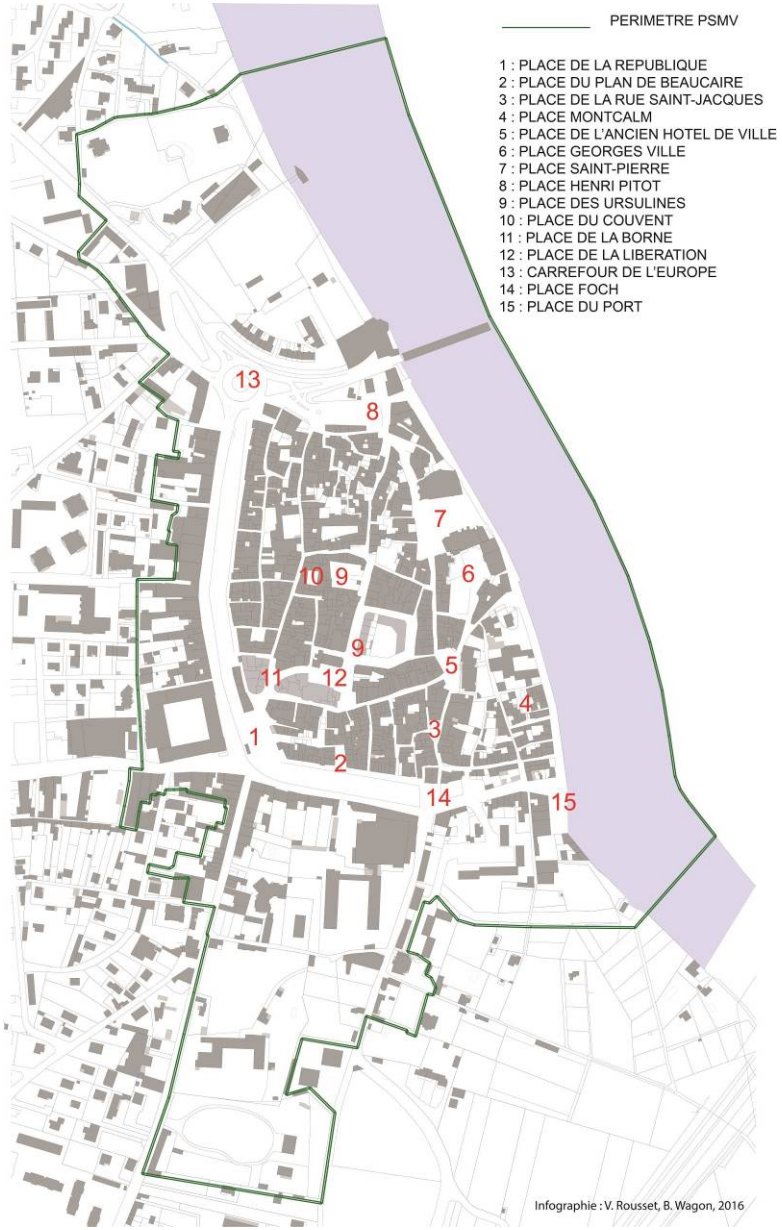
8 – Le port et la place du Port vers 1900.

2 – LES PLACES

Comme nombre de villes médiévales, la ville close de Pont Saint-Esprit ne comportait que peu de places publiques. Sur le plan de 1629, figure seule la place du Marché au sud de l'« acropole » (actuelle place de l'Ancien Hôtel de ville) – dans le noyau monastique un espace triangulaire borde à l'ouest le cimetière aménagé entres les églises Saint-Saturnin et Saint-Pierre. Un autre espace libre (actuelle place Henri Pitot) se développe au pied du bastion Saint-Louis de la citadelle au bord du ruisseau des Calquières.
Certaines places actuelles (places des Ursulines, du Couvent, Georges Ville) résultent du passage à la Révolution du privé au public, d'autres sont la conséquence de démolition d'immeubles sans qu'il y ait eu au préalable un programme défini (places Montcalm et de la rue Saint-Jacques).



Plan du Saint-Esprit. Vers 1629. BnF – Gallica - Ge D1671.



1 – Place de la République

Elle formait avant la destruction de l'enceinte urbaine un espace public à l'entrée de la ville au-devant de la porte de la Tour. Convertie en place d'armes au XVIII[e] siècle, elle gagna en superficie après la démolition de l'enceinte et de la porte de la Tour, faisant ainsi le pivot avec les futurs boulevards.

Elle fut intégrée au projet d'alignement de 1834, ici resté sans suite, consistant à rogner deux îlots qui la délimitent au nord-est et au nord. Son lien avec la ville ancienne fut agrandi suite au bombardement de 1944 lors de la Reconstruction qui mit en recul l'îlot entre les rues Etroite et Pierre Taillant. Dédiée aux marchés et aux foires, elle est aujourd'hui occupée par un parking libéré des véhicules les jours de marché.

2 – Place du Plan de Beaucaire

La place, aménagée sur le revers de l'enceinte, est connue dès la fin du XVIII[e] siècle, au moins, sous l'appellation « Planet de Beaucaire ». Son périmètre depuis n'a que peu évolué : seul sont angle intérieur sud-est a été rogné. La place est aujourd'hui bordée de maisons à façades du XIX[e] siècle.

3 – Place de la rue Saint-Jacques

Simple fourche de la division de la rue Saint-Jacques et de la rue de l'Arceau, cet espace a été agrandi suite au plan d'alignement de 1834 prévoyant le simple rognage de la pointe de l'îlot nord. La réalité fut toute autre puisque deux immeubles au nord furent abattus (ils l'étaient en 1948).

4 – Place Montcalm

C'est une création postérieure à 1828 rendue possible à la suite de la démolition de plusieurs maisons en cœur d'îlot du quartier de Rivière.

5 – Place de l'Ancien Hôtel de ville

Les îlots nord et sud-ouest qui la bordent furent frappés d'alignement en 1934.



1 – La place de la République vers 1930.



1 - La place de la République vue du sud.



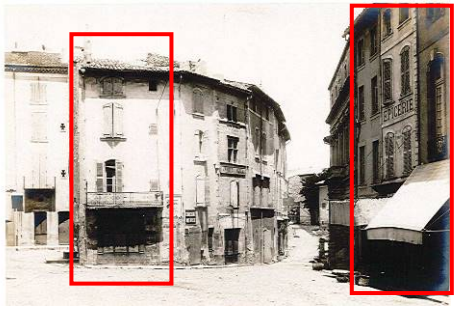
2 – Place du Plan de Beaucaire.



3 - Place rue Saint-Jacques.



4 – Place Montcalm.



5 - Place de l'Ancien Hôtel de ville, partie nord. Avant 1970. Coll privée. En encadré rouge, les maisons détruites.



5 - Place de l'Ancien Hôtel de ville.

6 – Place Georges Ville

La place fut aménagée au XX^{e} siècle après la démolition de l'ancien cloître Saint-Pierre et de la halle. Elle se compose aujourd'hui d'un espace dévolu à la voiture et d'un jardin public.

7 – Place Saint-Pierre

Ce grand espace logé entre les églises Saint-Pierre et Saint-Saturnin fut occupé par le cimetière et ne fut aménagé en place publique qu'après le transfert du cimetière en 1939.

8 – Place Henri Pitot (ancienne place du Plan)

Cet espace autrefois parcouru par le ruisseau des Calquières (aujourd'hui busé) est implanté en contrebas de l'entrée du pont. Bordé au Moyen Age par la chapelle et l'hôpital du Saint-Esprit, il a été en partie investi au XVII^{e} siècle par le bastion Saint-Louis de la citadelle. Après la démolition de celui-ci en 1876, la route vers le pont conserve une échancrure correspond à son plan et à son dénivelé. En contrebas, dans la partie sud descendant vers le quai, un lavoir fut installé en 1895. Depuis la suppression de ce dernier, l'espace est voué à un parking. Au sud, le pont des Anes supportant l'extension de la rue de la Paroisse est venu barrer en 1904 le lien direct avec le débouché des rues Bruguier-Roure et du Nord.

9 – Place des Ursulines

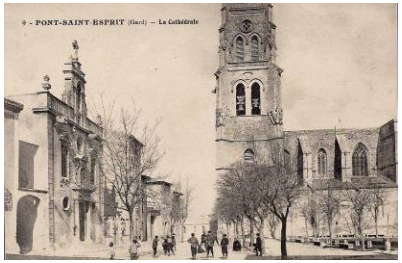
Elle occupe le carré de l'ancien cloître des Ursulines dont l'aile orientale avait été frappée d'alignement en 1834. Le projet reconduit en 1901 a consisté en la suppression totale de l'aile orientale que suivit l'aménagement d'une rampe et de murs-bahut confortant l'assise d'un parking.



6 - L'ancien cloître détruit. Coll. Privée.



6 – La place Georges Ville.



7 – La place Saint-Pierre et son jardin public.



7 – La place Saint-Pierre.



7 – La place Saint-Pierre en balcon sur le Rhône.



8 – La place Henri Pitot avec son lavoir



8 – La place Henri Pitot.



9 – La place des Ursulines.

10 – Place du Couvent
Cet espace, appartenant à l'origine à l'enclos des Ursulines, n'a pas évolué depuis le XVIIIe siècle. La rue sous deux voûtes qui le traverse d'est en ouest est depuis la Révolution un espace public servant, avec la rue Jean-Jacques, à la traverse de la ville close vers le boulevard Gambetta.

11 – Place de la Borne
C'est une création récente postérieure à 1950. L'espace correspond sur le cadastre de 1828 au jardin de l'immeuble situé au 15, rue Pierre Taillant, dont la face arrière est dotée d'une grande galerie du XVIII^{e} siècle.

12 – Place de la Libération
La place fut créée en 1950 lors du programme de Reconstruction sous la direction du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme.

13 – Carrefour de l'Europe
Ce grand carrefour a pris place sur la partie nord de l'enceinte urbaine et la porte de ville Saint-Michel. Au XVII^{e} siècle, le site avait été investi par le bastion de Monsieur de la citadelle détruit en 1879 libérant un grand espace sur lequel fut aménagée la place Saint-Michel qui devint l'entrée nord de la ville. En 1990, un carrefour au centre duquel prit place la fontaine de l'Europe, a dilaté les lieux et l'axe de l'avenue Pasteur desservant le pont sur le Rhône.

14 – Place Foch
Cet espace, correspondant au-devant de l'ancienne porte de ville Saint-Jacques, se développe vers l'est en un jardin public où se situait un lavoir. Contigu au boulevard Carnot et à ses allées, c'est un lieu de circulation entre la ville du XIX^{e} siècle et la ville ancienne.

15 – Place du Port
Ancien port coupé du fleuve avec l'aménagement de la digue protégeant la ville des crues du Rhône, la place plantée de platanes est dévolue à la voiture.


10 – La place du Couvent


11 – Place de la Borne. Côté est.


12 – Partie sud de la place de la Libération (dite Place Neuve).


14 – Place Foch.


11 – Place de la Borne. Côté ouest.


12 - Report du plan cadastral de 1828 sur le cadastre actuel. Les immeubles sur la rue Joliot Curie bombardés non pas été reconstruits.


13 – Carrefour de l'Europe.


15 - La place du Port vue du quai Bonnefoy-Sibour.

Pièce annexe au volume 01A du RP

Plan de Sauvegarde et de Mise en Valeur

P.S.M.V. de PONT-SAINT-ESPRIT

HOTEL-DIEU

V. Rousset – B. Wagon - Septembre 2014

Extrait du dossier du 19 septembre 2014

L'Hôtel-Dieu

1 – LE CONTEXTE HISTORIQUE

C'est hors les murs de la ville que les sœurs de la Visitation de Sainte-Marie d'Avignon décident de s'installer en 1633. Le terrain, situé au-delà de la porte de ville Saint-Jacques, est acheté au juge du prieur, Bernard. Jeanne de Chantal approuve l'emplacement en 1636, année où l'évêque d'Uzès, Nicolas de Grillet, pose la première pierre du couvent.

Selon l'organisation préconisée par François de Sales, les bâtiments conventuels s'ordonnent autour d'un cloître dont les murs des galeries reçoivent un décor de cartouches peints portant des citations de saint Paul, saint Augustin et saint François de Sales.

Les travaux de construction de leur couvent qui devra accueillir 40 religieuses – elles ne seront plus que 26 en 1791 - débutent en 1637 sous la direction de la mère supérieure, Marie Françoise de Maselly qui passe contrat avec les maîtres maçons, Tite Blanc et Claude Labrosse, tous deux de Montragon. Les bâtiments sont en cours d'achèvement l'année suivante lorsque Plagnier Dufour réalise la charpente des toitures. En 1639, la clôture est terminée (Gouron, p. 353).

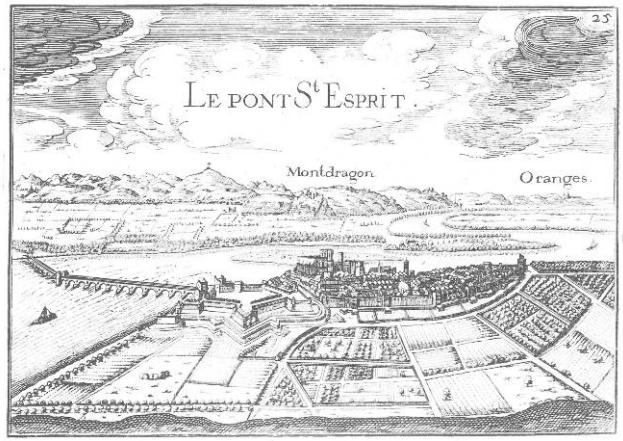
Aux bâtiments claustraux, ordonnés autour d'un cloître, est adjointe entre 1637 et 1639 une grande chapelle. Jugée trop petite, elle est rebâtie en 1740 – elle est bénie le 20 septembre 1752. La nef et l'abside sont ornées d'un nouveau décor réalisé par un artiste italien (Girard, p. 193). Les dégâts causés par la foudre en 1766 imposent la reprise de l'aménagement intérieur – ce que fait de 1766 à 1767 Grangent, ingénieur de la Province.

A la Révolution en 1792, le couvent est désaffecté. L'hôpital de l'œuvre de Saint-Esprit, implanté au Moyen Age au nord au bord du Rhône, avait été transféré au XVIIe siècle dans la ville enclose. En 1830, le maire Sébastien-Appollon Sibour entreprend des travaux dans l'ancien couvent pour l'y installer et dès 1832 s'occupe de rénover les toitures, de créer une nouvelle entrée au nord afin de desservir une buanderie implantée dans une aile ouest –l'appartement du directeur étant prévu au-dessus de celle-ci -, une loge de portier et un lavoir (lavoir du faubourg Saint-Jacques). Le projet est confié à l'architecte Pralong, la maîtrise d'œuvre aux maçons Alexis Grante et François Abrieu (Girard, p. 87).

Pépin Barbut, successeur de Sibour, entreprend d'édifier une aile au nord-est formant le pendant de l'aile réalisée sous Sibour afin d'y installer l'hospice des veuves et des orphelines de Notre-Dame de la Pierre (orphelinat Littaye). Le bâtiment est construit en 1850 sur les plans de l'architecte Fontanille et par le maçon Pierre Carbonnel – les plans ont disparu, restent ceux de 1852 concernant l'agrandissement du second étage. C'est au même architecte qu'est demandée la reconstruction de la façade de la chapelle. L'ouvrage néoclassique accessible par le grand escalier ajouté en 1846 est béni le 24 mars 1851 par l'évêque de Nîmes, Monseigneur Cart (Girard, p. 193). Désormais l'axe sud-nord menant dans la vieille ville se trouve « monumentalisé » par les constructions du XIXe siècle (lavoir, aile nord-est et chapelle).

En 1973, une annexe de 60 lits est bâtie au sud perpendiculairement à l'aile méridionale du cloître dans l'ancien jardin par l'architecte Emile Vincent de Pont-Saint-Esprit. Trois plus tard, ce premier bâtiment est complété par une construction en L, toujours sur les plans dressés par Emile Vincent (Projets, plans, Direction de l'Urbanisme, Mairie de Pont-Saint-Esprit).

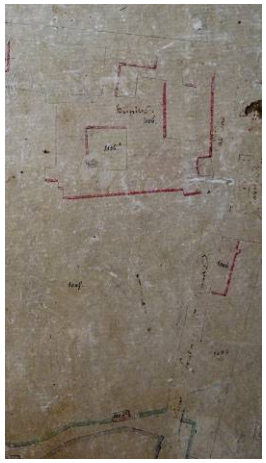
LES REPRESENTATIONS DE LA VILLE AU XVII^{e} siècle



Nicolas Tassin, Profil de Pont-Saint-Esprit dans les années 1630. Gravure sur cuivre. Photo Daspet. A droite, les terrains vierges où s'installeront les sœurs de la Visitation.



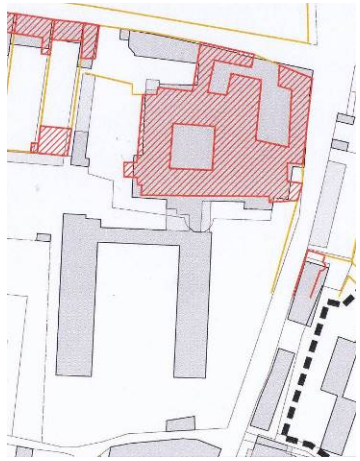
Louis Bertrand, Le cours du Rhône entre Pont-Saint-Esprit et Mornas, 1634, parchemin peint. Photo Daspet. En bas, à gauche du chemin desservant la porte de ville Saint-Jacques, le terrain où prendra place en 1637 le couvent de la Visitation.



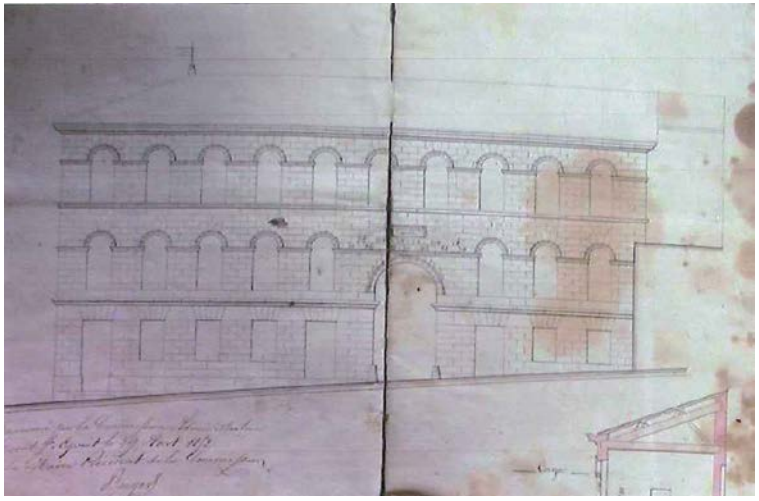
Plan cadastral, 1828



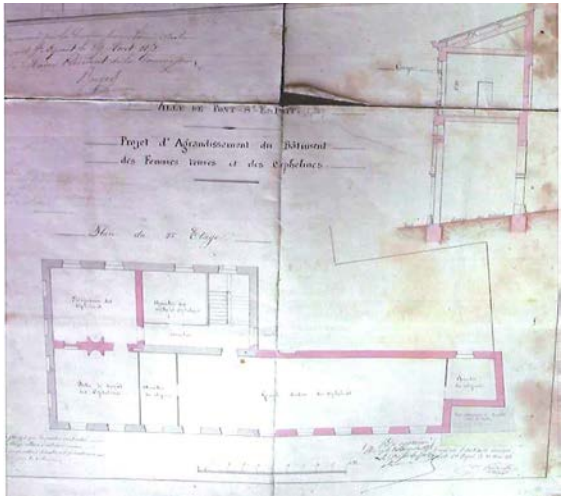
Plan d'alignement, 1836.La partie est du bâtiment sur le boulevard Carnot est construite



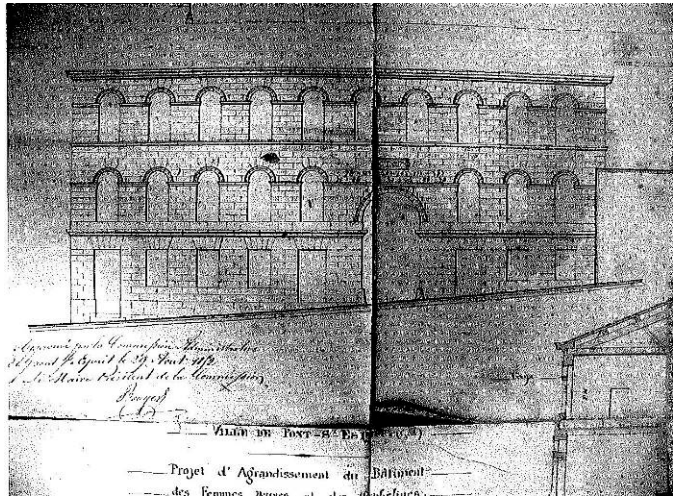
Report du plan cadastral de 1828 (extrait sur l'hôpital) sur le plan actuel.



Projet d'agrandissement. Fontanille, 21 mai 1852. Coll. Musée de Pont-Saint-Esprit. Cl. J. Clier, CRMH, 2005.



Projet d'agrandissement. Fontanille, 21 mai 1852. Coll. Musée de Pont-Saint-Esprit. Cl. J. Clier, CRMH, 2005.



Projet d'agrandissement. Fontanille, 21 mai 1852. Coll. Musée de Pont-Saint-Esprit. Cl. J. Clier, CRMH, 2005.

CARTES POSTALES DE L'HOPITAL (ancien couvent de la Visitation) VERS 1900









L'Hôtel-Dieu

CARTES POSTALES DE LA CHAPELLE (vers 1900) ET PHOTOGRAPHIE DE LA SACRISTIE (1960)

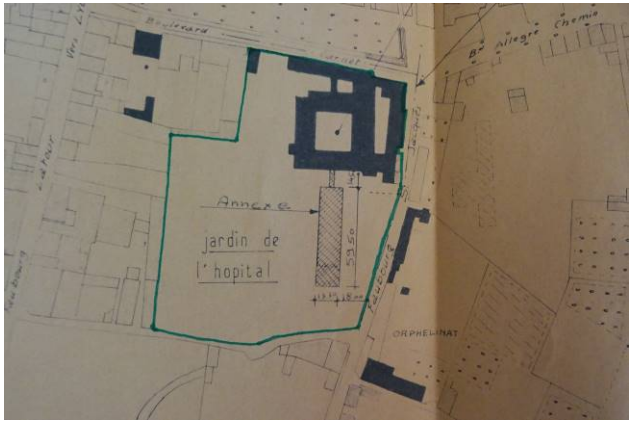






La sacristie en 1960. Cl. Hurault, Cl. M.H. 259.866. Médiathèque du Patrimoine.

PROJETS DE CONSTRUCTION D'ANNEXES AU SUD DE L'ANCIEN COUVENT (*1973, 1976. Emile Vincent, architecte).*





L’ENCLOS DE LA VISITATION AVANT LES EXTENSIONS D’EMILE VINCENT EN 1973





LES FACADES EST ET NORD EN 2014 SUR LA RUE JEAN MOULIN ET LE BOULEVARD CARNOT



La chapelle et le bâtiment est de l'ancien couvert. 2014.



La façade du bâtiment nord. 2014

LA CHAPELLE ET LA SACRISITE EN 2014



Le portail est de la chapelle et son escalier monumental

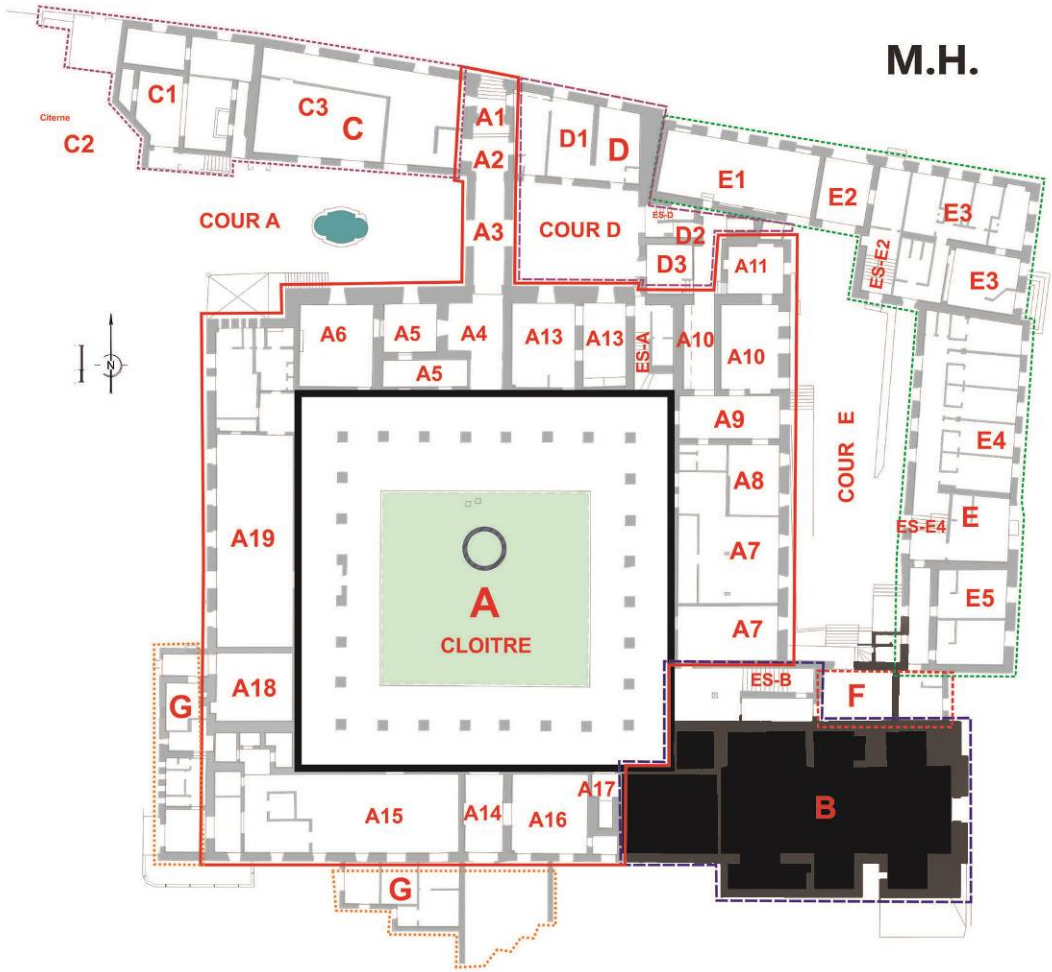


La chapelle



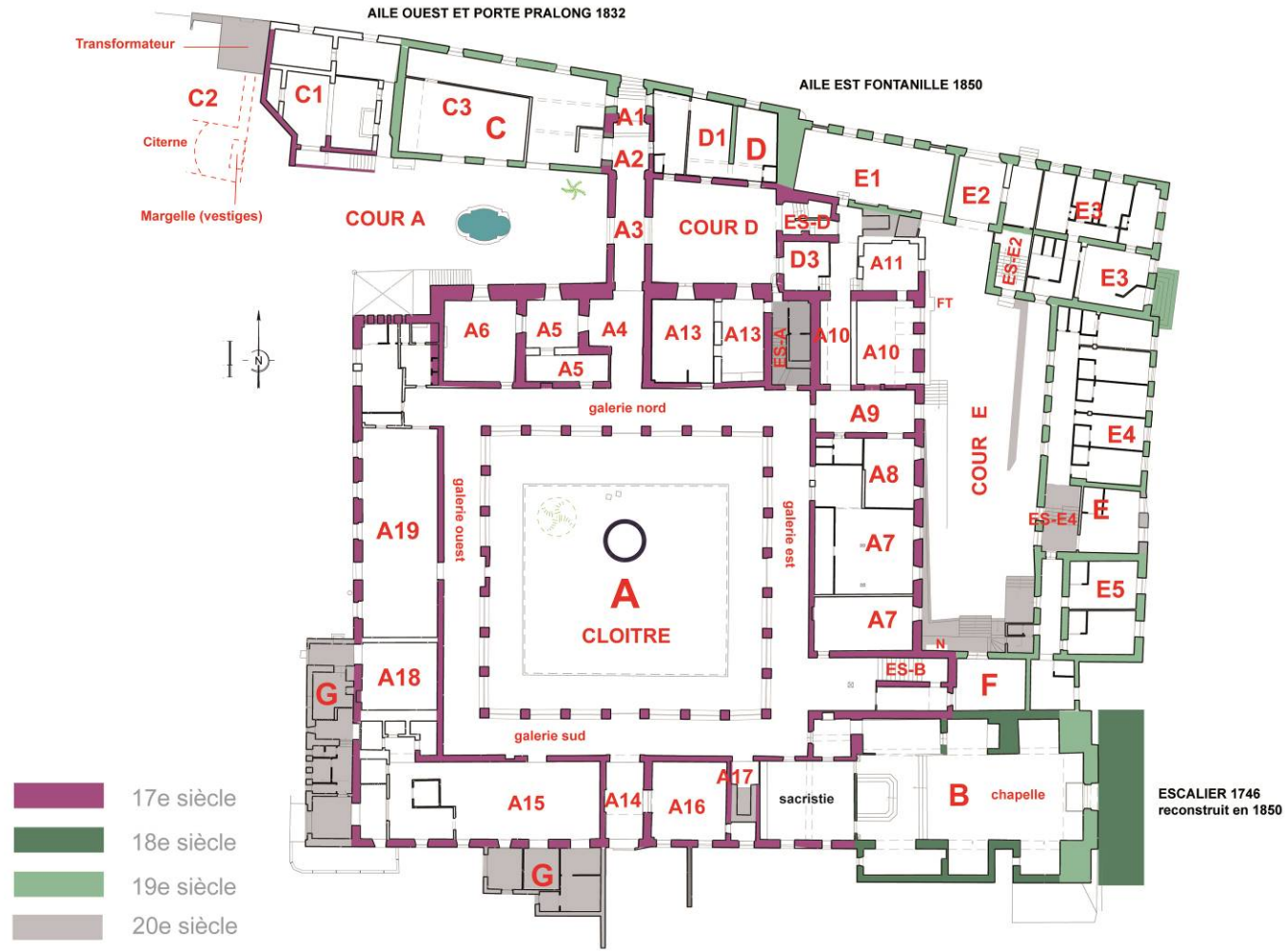
La sacristie

- 9 juin 2005 : en totalité l'hôpital, parcelle BK 60.

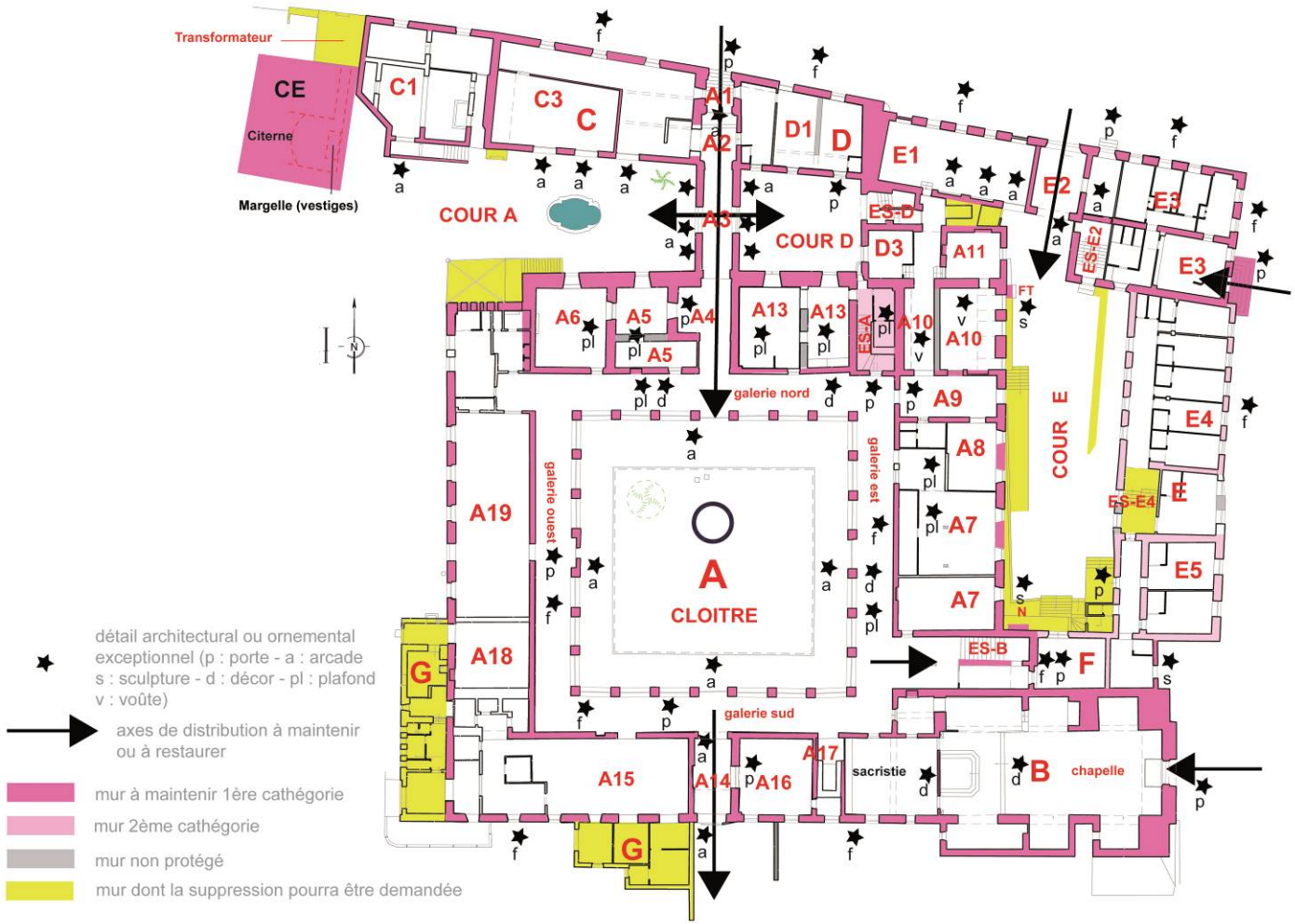


L'Hôtel-Dieu

2 - PLAN DE DATATION HYPOTHETIQUE



3 - PLAN DE L'INTERET PATRIMONIAL



Les ajouts de la fin du XIX^e^ siècle et du XX^e^ siècle (essentiellement ensemble « E4, E5 et F », en rose sur ce plan spécifique – 2^e^ catégorie) peuvent faire l'objet de démolitions, curetages dans le cadre de l'immeuble protégé à l'inventaire des MH, sous réserve d'études approfondies.